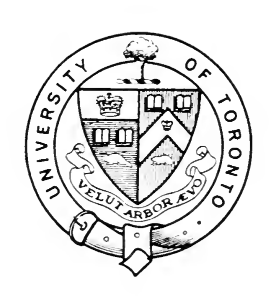

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00121641 5


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



ESSAIS
HISTORIQUES
UR L'INDE.

ESSAIS HISTORIQUES
SUR L'INDE,

PRÉCÉDÉS

D'UN JOURNAL DE VOYAGES
ET D'UNE DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE
DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

Par M. DE LA FLOTTE.



A PARIS,

Chez HERISSANT le Fils, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.


LIBRARY
8 1967



ESSAIS HISTORIQUES SUR L'INDE.

JOURNAL

QUI SERVIRA DE PRÉFACE.

L'OUVRAGE que je donne au Public, eſt le fruit de mes voyages. Un ſéjour de pluſieurs années dans l'Inde, où mon état m'obligeoit de me tranſporter ſans ceſſe dans les différentes provinces de la preſqu'île, m'a mis à portée d'apprendre la langue la plus uſitée du pays, & d'étudier la religion, les mœurs, le caractère & les uſages de

ſes habitans. J'aurai donc cet avantage d'avoir puiſé mes connoiſſances à la ſource même. Il pourroit arriver que dans le cours de cet ouvrage, je rapportaſſe des choſes déja traitées par d'autres voyageurs ; mais cette conformité d'opinions & de tableaux, ne ſervira qu'à confirmer de plus en plus la vérité des faits ; il eſt difficile de récuſer pluſieurs témoins ; d'ailleurs je ne m'en ſuis pas toujours rapporté à mon propre jugement, & dans toutes les occaſions où j'ai craint de me tromper, je n'ai pas héſité de conſulter, & les gens du pays les mieux inſtruits, & ceux de mes compatriotes à qui un plus long ſéjour, ou plus de lumières, avoient donné la facilité & les moyens d'approfondir leurs découvertes.

Je partis de la rade de l'île de Grouais au mois de Mai 1757, ſur le vaiſſeau le *Saint-Luc*, navire Malouin, freté par le Roi, pour tranſporter une

partie des troupes deſtinées pour l'Inde. Nous fîmes voile à la ſuite de l'eſcadre de M. le Comte d'Aché, qui montoit le vaiſſeau le *Zodiaque*, de ſoixante-quatorze piéces de canons, ſur lequel étoit embarqué le Général Lally, avec une partie de ſon Etat-major. Notre traverſée fut aſſez heureuſe juſqu'à Rio-Janeiro (*a*), ville principale du Bréſil, où nous relachâmes après deux mois & demi de navigation (*b*). Rio-Janeiro prend

(*a*) Autrement appellé Saint-Sébaſtien.

(*b*) Il arriva, à bord d'un des vaiſſeaux de l'eſcadre, l'aventure la plus malheureuſe & la plus ſurprenante. Le Chevalier de Dentillac, jeune Officier, doué des qualités les plus aimables, étant monté ſur les hauts bancs pour découvrir la terre que les pilotes aſſuroient que nous verrions le même jour, apperçut le premier la pointe du cap Frio, & comme il s'écrioit dans un tranſport de joie : terre! ... terre! ... il tomba mort; ſes pieds s'embarraſsèrent dans les cordages : on le retira, & après de vains efforts pour le rappeller à la vie, les Chirurgiens jugèrent qu'il n'avoit péri que par une de ces fortes révolutions

ſon nom de la rivière de Janvier, qui forme, à deux lieues de ſon embouchure, un magnifique golfe, ſur la côte occidentale duquel eſt ſituée la ville. Un rocher en pain de ſucre indique aux navigateurs l'entrée du havre, défendu par deux batteries qui ſe croiſent, & qui pourroient arrêter la plus forte eſcadre, ſi elles étoient bien ſervies. Ce havre eſt un des plus beaux & des plus ſpacieux qu'il y ait dans les quatre parties du monde; il eſt capable de contenir pluſieurs milliers de vaiſſeaux. Près de la ville eſt une petite île que l'on nomme l'île aux Chévres; elle eſt fortifiée aſſez foiblement, mais dans la ſituation la plus avantageuſe pour s'oppoſer à une deſcente ſur le continent. C'eſt derrière cette île que les

---

que les marins appellent révolution de terre, cauſée par une joie exceſſive & le changement ſubit de l'air.

Portugais carénent leurs vaiſſeaux, & qu'ils les tiennent à l'ancre, parce qu'ils y ſont plus à l'abri des coups de vent. L'aſpect de la ville bâtie en amphithéâtre, annonce la cité la plus opulente. Nous mouillâmes à cent toiſes de la place. Un ciel pur, ſerein, le ſpectacle du ſoleil levant ſur ces côtes magnifiques, un air nouveau pour nous & parfumé par les orangers, les citronniers & toutes les plantes odorantes qui croiſſent naturellement dans cette contrée, une perſpective riante & à perte de vûe, la comparaiſon de ce changement ſubit avec les fatigues d'une traverſée toujours uniforme, tout tendoit à nous faire croire que ce ſéjour étoit enchanté. Je me rappellerai toute ma vie avec une ſatisfaction toujours nouvelle, que le jour où nous entrâmes dans le havre de Rio-Janeiro, fut pour moi le jour le plus beau & le plus délicieux. Le

Zodiaque salua la ville de vingt-un coups de canons, qui furent rendus nombre pour nombre. Il n'y avoit qu'une partie de notre escadre qui fut encore arrivée. Les Portugais parurent voir, avec méfiance, tant de vaisseaux rangés devant leur ville (*a*). Une suite de cette même méfiance les détermina à refuser l'entrée du havre à ceux de nos vaisseaux qui ne parurent que quelques jours après. Le *Vengeur*, entr'autres, vaisseau de soixante-quatre piéces de canons, reçut

(*a*) En 1711, dans un tems où Louis XIV voyoit presque toutes les Puissances de l'Europe liguées contre lui, & contre Philippe V, son petit-fils, qu'il avoit mis sur le trône d'Espagne, un Particulier qui n'avoit encore aucun grade dans la Marine, le célébre du Gué-Trouin, équipa une flotte avec l'argent que lui fournirent des Négocians, & malgré les escadres nombreuses des ennemis qui couvroient la mer, il pénétra jusqu'à Rio-Janeiro, qu'il prit & pilla. Ses vaisseaux revinrent chargés de richesses. Nous nous apperçûmes, plus d'une fois, que les Portugais s'en ressouvenoient encore.

une bordée d'une des batteries, & fut obligé de rétrograder, & de faire voile pour l'île Grande, diſtante de Rio-Janeiro d'environ vingt-cinq lieues. Un ſéjour de près de deux mois que nous fîmes dans cette ville, me laiſſa tout le tems néceſſaire pour examiner les coutumes & le caractère des Portugais. Je m'apperçus en peu de jours que le climat le plus heureux, la contrée la plus riche & la plus fertile étoit habitée par la nation la moins digne de tant de faveurs. Je n'entends point confondre ces Colons avec ceux de leurs compatriotes qui, vivant ſous les yeux du Prince, reſpectent les loix. En Europe, la vie civile & politique forme une chaîne immenſe & indiſſoluble; mais au-delà des bornes, ſes reſſorts ſe relâchent inſenſiblement par la diſtance des lieux, le mélange des peuples, & l'impunité des infracteurs. Il ne faut plus s'étonner, après

cela, si la corruption est presque générale parmi les habitans du Brésil. L'orgueil, la superstition, la jalousie, la mollesse & la débauche, sont portés à l'excès par ces Colons. J'appuyerai ce que j'avance par des exemples qui se sont passés sous mes yeux. Il n'y a personne dans notre escadre qui n'ait pû remarquer, comme moi, qu'il n'y avoit pas un soldat Portugais qui n'eût la démarche plus fièvre, & qui ne s'estimât mille fois plus grand, je ne dis pas qu'un Officier François, mais même que notre Général. Cependant la plûpart de ces soldats sont à peine vêtus, & plusieurs tendent la main, dans l'obscurité, pour calmer les besoins les plus pressans; dans cette extrême misère, ils se traitent mutuellement de *Fidalgo*, titre qui n'appartient, à Lisbonne, qu'aux gens de qualité. A tant d'orgueil, les Portugais du Brésil joignent encore la pa-

reſſe la plus crapuleuſe. Un homme qui n'a pour vivre qu'une profeſſion vile & bornée, a-t-il gagné quelques pataques (monnoie de cuivre du pays) auſſitôt il ferme ſa boutique, met ſon manteau, prend ſa guitarre, & va trouver ſa *Senhora*, qu'il ne quitte plus, juſqu'à ce que la néceſſité l'oblige de reprendre le travail. Quelques-uns aiment encore mieux demander l'aumône, ou voler les étrangers, que de s'occuper utilement. L'impunité leur en fait une habitude.

Ils ont en général une prodigieuſe dévotion à ſaint Antoine, & ne jurent que par lui. Il y a peu de maiſons où il n'y ait une petite ſtatue de ce ſaint dans une niche bien parée. Les filles publiques ne feroient aucune avance à leurs amans que la porte de la niche ne fut fermée. Il n'eſt pas néceſſaire, diſent-elles, que ſaint Antoine voie des choſes qui, quoiqu'aſſez naturelles en elles-mêmes, pourroient être

mal interprêtées, s'il en étoit témoin (*a*).

Puisque j'en suis sur l'article de la dévotion portugaise, le lecteur ne sera pas fâché de voir comment les habitans de Rio-Janeiro célèbrent les

(*a*) Il m'arriva au sujet de ce saint une plaisante aventure. Une Dame Portugaise que j'avois eu occasion de voir, me demanda avec empressement si je ne pourrois pas lui procurer un saint Antoine venant d'Europe. Le hasard voulut qu'un matelot Génois de notre équipage en eût un qu'il m'abandonna pour un flacon d'eau-de-vie. Le lendemain, comme je descendois à terre, la garde portugaise, préposée à veiller aux fraudes, voyant que je tenois quelque chose sous mon habit, m'aborda & me demanda brusquement ce que je portois. Leur air insolent me détermina d'abord à refuser de montrer ma petite statue. Ma résistance causa quelque rumeur : le peuple s'amassa autour de moi ; mais pour me débarrasser de toute cette canaille, je pris le parti de leur faire voir mon saint Antoine, avec lequel je leur donnai une grande bénédiction qu'ils reçurent à genoux ; chacun s'écria que j'étois digne d'être Portugais, & je me retirai fort amusé de cette petite scène.

fêtes de l'Egliſe. Huit jours auparavant, on arbore, devant la principale porte un drapeau, repréſentant le ſaint ou la ſainte que l'on doit fêter. Le jour venu, on ſe rend à l'égliſe, mais jamais avant ſept heures du ſoir. Les femmes de tous les états y ſont conduites, pour la plûpart, par leurs directeurs, qui ſont des Moines; & c'eſt le ſeul cas où la jalouſie des maris ne puiſſe pas s'exhaler. L'égliſe eſt magnifiquement illuminée; quantité de Muſiciens, placés dans des tribunes, exécutent des concerto. On chante enſuite force litanies, & ce n'eſt que bien avant dans la nuit que le ſervice finit. Ces ſortes de fêtes ſont toujours attendues avec impatience, parce que c'eſt le ſeul tems où les femmes puiſſent mieux ſe venger de la jalouſie exceſſive de leurs maris, & de la gêne où elles ſont tenues. C'eſt auſſi pendant une de ces fêtes qui dura huit jours, que plu-

ſieurs Officiers de notre eſcadre reçurent des invitations galantes. J'oubliois de dire qu'après les litanies, un Moine monte en chaire, & fait un diſcours qu'il eſt impoſſible d'entendre, parce que la multitude d'aſſiſtans des deux ſexes confondus les uns avec les autres, eſt plus occupée à arranger un rendez-vous, qu'elle n'eſt diſpoſée à entendre un ſermon. Je voulus connoître juſqu'où les prédicateurs de ce pays avoient porté l'éloquence de la chaire. Je m'apperçus que ces déclamateurs auroient grand beſoin de lire l'*Eſſai ſur l'Eloquence de la Chaire*, *de M. l'Abbé Gros de Beſplas*, que le public littéraire a ſi juſtement accueilli. N'ayant pû parvenir à les entendre, je conſultai un recueil de ſermons. Pour donner une idée de la vivacité de leur compoſition, je rapporterai en entier une phraſe que j'ai parfaitement bien retenue. « *Se huma bella flor, tanto maïs*

» *agrada à viſtou dos olhos, quanto*
» *maïs freſca; ſe huma fruta, tanto*
» *maïs tirada de perto de arvore, e*
» *maïs deliciosa & de maïs eſtima. Que*
» *flor maïs Linda, que fruta mais pre-*
» *cioſa, que huma menina tenera nos*
» *primeros Crepuſculos da infancia e ain-*
» *da da Pueritia?* »

Je ne puis mieux terminer cette deſcription de la dévotion portugaiſe, qu'en faiſant connoître juſqu'à quel point ils la dégradent. J'aſſiſtai un jour à une comédie bourgeoiſe, où pluſieurs Moines donnoient la main à de fort aimables pénitentes. Cette piéce étoit remplie d'obſcénités; cela ne m'étonna point. Tout juſques-là étoit conforme au caractère de la colonie; mais je ne fus jamais ſi ſurpris que de voir arriver, dans les entre-actes, deux petites filles, habillées en ange, qui ſe mirent à chanter les litanies de ſainte Anne. Cette bizarrerie a, ſans doute,

pris sa source dans l'idée qu'ils ont que tout est réparé, lorsqu'on dit son chapelet, ou qu'on chante des litanies.

Personne n'ignore jusqu'à quel degré les peuples méridionaux portent la jalousie. On peut assurer que cette passion ne connoît pas de bornes chez les habitans du Brésil. Un étranger qui, à Rio-Janeiro, fixeroit ses regards sur une femme, courroit le plus grand danger. Les Dames Portugaises ne sortent jamais que voilées. Les plus riches sont portées par deux Négres dans de superbes chaises grillées. Les seuls endroits où elles puissent se découvrir, sont les églises & leurs appartemens. Elles communiquent peu entr'elles, & ne voient guères que leurs parens, ou leurs directeurs spirituels. Leur principal amusement est la musique. Elles jouent presque toutes de la guitarre dont elles s'accompagnent

dans leurs chants. Il eſt très-difficile aux étrangers de lier ouvertement connoiſſance avec elles. La jalouſie des hommes eſt un obſtacle preſqu'invincible. Nous trouvâmes cependant dans cette ville quelques familles nouvellement arrivées de Liſbonne, où avec beaucoup de précautions & de mépris apparent pour les femmes, pluſieurs Officiers de l'eſcadre s'introduiſirent; mais malgré les verrous, les grilles, les duégnes, & la garde ſévère des maris, il n'y a pas de ville où les femmes ſoient plus libres par les moyens même que l'on emploie pour les empêcher de l'être. Comme elles ſont toutes vêtues de noir & voilées, il eſt impoſſible à l'œil le plus pénétrant de faire diſtinction de l'une avec l'autre; ainſi une femme, ſous prétexte d'aller à l'égliſe, peut aiſément donner un rendez-vous ſans crainte d'être reconnue: d'ailleurs elles manquent rarement de met-

tre dans leur confidence les vieilles surveïllantes, auxquelles les hommes confient la garde de leur honneur. Ces Portugaises m'ont paru en général extrêmement blanches, bien prises dans leur taille; elles ont toutes les cheveux d'un beau brun, & l'œil grand, noir, & de cette espéce de langueur qui annonce peu de cruelles. Leurs manières sont douces, affables, sur-tout pour les étrangers qu'elles aiment passionnément; mais il est dangereux de leur donner, en amour, quelque sujet de jalousie; elles sont alors capables de se porter aux plus grands excès.

Les hommes sont d'une taille médiocre; ils ont presque tous le teint olivâtre; ils sont d'ailleurs sérieux, fiers & incapables d'aucuns de ces procédés honnêtes qui distinguent le galant homme d'avec le peuple. (Ceci cependant n'est pas sans exception.) D'après cela, doit-il paroître éton-

nant que leurs femmes aient tant d'averſion pour les hommes de leur nation, & qu'une Demoiſelle courtiſée pendant des années entières, & étourdie ſans ceſſe de la triſte guitarre de ſon amant, ſacrifie la paſſion d'un pareil être, aux avances inſinuantes & polies d'un étranger, qui flatte ſa vanité, & met ſes charmes au-deſſus de tous ceux qu'il a jamais vus.

Je terminerai le portrait de ces Portugais Colons par un exemple bien ſingulier de leur jalouſie & de leur haine contre les François, dont ils craignent prodigieuſement la concurrence en fait de galanterie. Le Gouverneur de Rio-Janeiro, homme élevé dans la politeſſe des Cours de l'Europe & connoiſſant les uſages qui lient les honnêtes gens, voulut rendre au Général François une fête que celui-ci avoit donnée aux plus notables de la ville. Pour cet effet, il

invita tous les Officiers de l'escadre à un bal & à un souper splendide qu'il avoit fait préparer ; mais quelle fut notre surprise, quand, arrivant dans une piece magnifiquement illuminée & où se faisoit entendre la meilleure musique, nous ne vîmes que beaucoup de Portugais & pas une seule femme ? On s'imagine bien que le bal ne fut pas gai, ni la danse fort vive. Trois ou quatre hommes déguisés en femmes, firent les frais de la danse avec ceux qui voulurent bien se prêter à cette ridicule mascarade. Le Gouverneur avoit, en vain, invité les Dames de la ville, les hommes refusèrent opiniâtrement de laisser aller leurs femmes, & il nous en fit ses excuses d'une manière à nous donner à entendre combien il étoit lui-même mortifié d'avoir à vivre avec de pareils hommes.

On peut assurer en général, sans crainte d'être taxé de partialité, qu'il

n'y a pas de paſſion, quelque honteuſe qu'elle puiſſe être, qui ne trouve des ſectateurs parmi les habitans de Rio-Janeiro. La vengeance, par exemple, y eſt exercée avec le plus aveugle emportement. Un étranger a-t-il le malheur d'offenſer un Portugais, & ſur-tout un Moine, auſſi-tôt la calomnie s'arme & le fait traîner à la priſon du ſaint Office, & malgré les meſures que Sa Majeſté Portugaiſe a priſes pour détruire les abus de l'Inquiſition, il s'en commet encore tous les jours. Si un étranger a une intrigue avec une femme, & qu'elle vienne a être découverte, il n'y a ſorte de voie qui ne ſoit employée pour punir ſa témérité par la mort. Preſque tous les Portugais ne ſortent qu'en manteau avec leur chapeau rabattu, & toujours armés d'une dague, eſpéce de poignard. Au moyen de cette uniformité, ils commettent impunément le meurtre & l'aſſaſſinat; auſſi étions-

nous sur nos gardes, & sans les précautions que la prudence nous obligeoit de prendre, il y en auroit eu plusieurs, parmi nous, qui eussent été les victimes de leur jalousie & de leur vengeance.

La vie que menent les Portugais est également oisive & ennuyeuse. Ennemis en général de tout travail, ils aiment mieux vivre misérablement que d'amasser du bien aux dépens de leur repos; au surplus ils sont très-sobres sur le manger, & quoique le pays fournisse de quoi faire la chère la plus exquise, leurs tables sont servies assez frugalement & de mets mal assaisonnés. Le commerce qu'ils font, n'exige pas beaucoup de peine. Le climat fournit abondamment aux cargaisons que les flottes rapportent tous les ans à Lisbonne. Ces chargemens consistent en oranges qui croissent ici sans culture & sans soins; en or, dont il y a des mines très-abondantes, exploi-

tées par des eſclaves, en pierres précieuſes, comme diamans, topazes, améthiſtes, & en différentes drogues médicinales, & ſur-tout en Ipécacuanha. Il y a cependant au Bréſil quelques particuliers que le commerce a enrichis; mais on a remarqué qu'ils ſont preſque tous venus de Liſbonne.

Je finirai l'article de Rio-Janeiro par une obſervation générale, qui eſt que nous avons eu peu à nous louer des Portugais; mais beaucoup de leurs femmes.

En quittant cette ville, nous fimes voile pour l'île Grande, où étoient mouillés les autres vaiſſeaux de l'eſcadre qui nous attendoient pour faire route enſemble. Nous reſtâmes trois jours à l'ancre dans un canal magnifique formé par cette île & le continent. L'île Grande eſt entièrement couverte d'orangers, de citronniers, de limoniers, de limiers, & d'autres arbres particuliers au climat. Nos

matelots se pourvûrent abondamment de tous ces fruits. Nous ne trouvâmes dans l'île qu'une seule habitation où vivoit un pere & trois filles ; mais il leur étoit facile de communiquer avec la ville, qui est située à trois petites lieues delà sur le continent, & qui porte, quoique fort petite, le nom de ville Grande. De cette île, nous fimes voile pour les îles de France. Pendant la traversée nous prîmes une grande quantité de dorades, de bonites, quelques poissons volans, & sur-tout des pilotes, espéce de petit poisson fort délicat, nommé ainsi, parce qu'il sert de pilote au requin, devant lequel il nage toujours. J'ai remarqué plusieurs fois, lorsque nous tendions des appas aux requins, que leurs pilotes venoient les goûter avant que ceux-ci se jettassent sur la proie. Si le requin a son ami avec lui, il a aussi son ennemi. Celui-ci est un petit poisson plat,

qui s'attache à ſon col, qui le ſuce, & dont le requin ne peut ſe débarraſſer.

Nous doublâmes le cap de Bonne-Eſpérance ſans aucun accident, & nous arrivâmes à la vue des côtes de l'île de France dans le mois de Novembre. Le calme nous tint quelques jours à la vûe de l'île. Pendant ce tems, notre Capitaine envoyoit chaque jour à terre pour prendre des rafraîchiſſemens, & ſur-tout de ces tortues (*a*), dont la chair eſt un excellent manger, en même-tems qu'elle eſt un puiſſant anti-ſcorbutique.

Il eſt inutile que j'entreprenne de faire la deſcription de cette île ; elle

---

(*a*) J'ai vu de ces tortues, nommées tortues de mer, qui peſoient juſqu'à deux cens livres & plus. Le plaſtron mis au four eſt un mets très-recherché ; la graiſſe qui y eſt attachée, devient verdâtre & ferme, & eſt extrêmement agréable au goût. Les matelots font des omelettes avec les œufs qui ſont petits, ronds & mols.

eſt ſi connue aujourd'hui, que je ne pourrois rien dire qui ne fût une répétition de ce qu'en ont déja rapporté pluſieurs voyageurs. En attendant que nous puiſſions deſcendre à terre, nous nous amuſames à prendre du poiſſon, dont ces parages abondent. Parmi leurs différentes eſpéces, il y en a une nommée poiſſon-rouge; rien de plus léger, de plus délicat; mais il faut faire bien attention qu'ils n'aient pas un croiſſant blanc ſur la queue; ceux qui en ont, ſont également bons à manger; mais ils incommodent prodigieuſement. On fait grand cas à l'île de France du lamentin, eſpéce de poiſſon dont la femelle a le ſein comme nos femmes, ce qui, je crois, a donné aux anciens l'idée des ſirènes.

Nous fimes dans cette île un ſéjour d'un mois, pendant lequel une partie de nos troupes tomba malade d'une maladie épidémique, dont pluſieurs

ſieurs Officiers & ſoldats moururent. J'en fus attaqué à mon tour, & je ne m'en tirai que par une diéte auſtère, & par mon opiniâtreté à ne vouloir uſer d'aucuns remédes. On mange à l'île de France des chauve-ſouris, qui reſſemblent, quant à la figure, à celles d'Europe, mais il y a cette différence, que les chauve-ſouris de cette île ſont beaucoup plus groſſes, ne vivent que de fruits, & ne ſe tiennent guères que ſur les arbres ; c'eſt un fort bon manger lorſqu'elles ſont graſſes ; on leur coupe les aîles, la tête & les pattes, au moyen de quoi elles n'ont rien qui rebute ; cependant le préjugé eſt ſi fort, qu'on a mille peines à en faire goûter aux nouveaux venus. Au ſortir de l'île de France, nous fûmes mouiller à l'île de Bourbon qui n'en eſt diſtante que de quarante lieues. Le climat de cette île eſt beaucoup plus ſain & plus beau que celui de l'île de France. C'eſt là que l'on

voit ces belles plantations de café réputé aujourd'hui le meilleur après celui de Moka. La seule chose qui manque à l'île de Bourbon, c'est un port où les vaisseaux puissent être en sûreté. Nous jettâmes l'ancre devant la petite ville de Saint-Paul, mais nous ne restâmes que quatre jours à terre; c'en fut assez pour nous donner du regret de quitter un aussi beau séjour. Les habitans de cette île vivent avec plus de simplicité que ceux de l'île de France, où l'arrivée continuelle de nos vaisseaux apporte aussi le luxe & les vices de l'Europe. Les Créoles de l'île de Bourbon sont grands, forts, robustes, propres à la guerre & aux fatigues; ils y sont exercés dès leur enfance; leur principale occupation, dans cet âge tendre, étant de courir à la chasse de montagne en montagne. Le sexe, dans cette île, est aussi aimable que vertueux. Les femmes ont toutes la plus belle

taille. On n'y connoît point les corps & toutes ces gênes ridicules auxquelles on aſſervit nos jeunes Européennes. Auſſi a-t-on remarqué que, depuis l'établiſſement de la Colonie, il n'y a pas eu dans cette île une ſeule perſonne contrefaite.

De l'île de Bourbon, nous fimes voile pour l'Inde. Le 27 Avril nous parûmes à la côte de Coromandel, & nous prîmes langue à Karikal, établiſſement François à trente lieues au ſud de Pondichéry. Le lendemain 28 nous mouillâmes ſous Goudelour, & brulâmes deux vaiſſeaux Anglois. Le 29, le vaiſſeau le *Comte de Provence*, de ſoixante-quatorze canons, & la frégate la *Diligente*, furent détachés de l'eſcadre pour débarquer M. de Lally à Pondichéry. Le même jour à dix heures du matin, la frégate la *Silphide*, fit ſignal de vaiſſeaux que l'on reconnut bientôt pour être l'eſcadre Angloiſe, commandée par

l'Amiral Pocock. Vers les deux heures après-midi, les deux escadres rangées en lignes, commencèrent à se canoner vivement (*a*). Les Anglois

(*a*) Notre ligne de combat étoit composée des vaisseaux suivans.

Noms des vaisseaux.	*Quantité de Canons.*	*Capitaines.*
		MM.
Le bien-Aimé,	74.	Bouvet.
Le Vengeur,	64.	Paliere.
Le Condé,	56.	DeKlero de-Rosebeau.
Le Duc d'Orléans,	60.	De Surville, jeune.
Le Zodiaque,	74.	Le Comte d'Aché.
Le Saint-Louis,	56.	Joannis.
Le Moras,	50.	Becdeliévre.
La Silphide, frégate,	30.	Mahy.
Le Duc de Bourgogne,	56.	D'Après de Manevillette.

L'Escadre Angloise étoit également composée de neuf vaisseaux; parmi lesquels étoient

Le Tigre, de 60 canons.
Le Cumberland, de 74.
Le Newcastle.
L'Elisabeth.
Le Protecteur, brûlot.
Le Quehenburg, &c.

reçurent notre première décharge, les ſabors fermés. Le combat dura trois heures à bonne portée. Nous aurions probablement eu tout l'avantage, ſans la mépriſe d'un de nos vaiſſeaux de l'arrière-garde, & ſur-tout ſi nous euſſions été renforcés par le *Comte de Provence*, qui mit à la voile d'après le ſignal du Commandant, auſſi-tôt qu'on eût reconnu l'ennemi, mais qui ne put jamais nous rejoindre, à cauſe du vent contraire, quoique nous ne fuſſions qu'à cinq lieues au nord de Pondichéry. Je me trouvai pendant le combat, à bord du *Duc d'Orléans*, vaiſſeau de ſoixante canons; on me donna trente fuſiliers à commander ſur la dunette. Le feu prit au baſtingage, mais nous fîmes ceſſer le danger ſur le champ, en jettant les matelas à la mer. Nous eûmes une ſoixantaine d'hommes tant tués que bleſſés. Des premiers furent un volontaire nommé le Long, &

un passager, père de famille, qui venoit de l'île de France à Pondichéry pour y vivre avec ses enfans. Les deux vaisseaux qui formoient la tête de la ligne Angloise furent vigoureusement canonés par le *Bien-Aimé*, & dêmâtés d'une partie de leurs mats. La nuit du 29 au 30 le même vaisseau échoua à trois quarts de lieues au dessus d'Alamparvé, après avoir mouillé sous la côte; cet accident fut causé, parce que le *Duc de Bourgogne* lui coupa son dernier cable, en passant trop près de lui, & que celui-ci ne pût ensuite virer de bord par le défaut de manoeuvre au petit hunier.

Le même jour nous débarquâmes à Pondichéry dans des chellingues, bateaux plats du pays, & les seuls qui puissent servir à cet effet, à cause des lames qui battent la côte. Notre escadre jetta l'ancre à une portée de canon de la ville. La joie des habitans fut inexprimable en voyant arriver un ren-

fort (a) de troupes qui, joint avec celles qui avoient paſſé précédemment (b) dans cette colonie, devoit former une petite armée capable de faire alors la loi aux Anglois. En effet, notre première expédition commença par le ſiége du fort Saint-David, ſitué à quatre lieues au ſud de Pondichéry, & le plus formidable que les Anglois euſſent dans l'Inde. Au bout d'un mois la garniſon capitula. Le troupes victorieuſes rentrèrent dans Pondichéry, où M. de Lally fut reçu en triomphe, & où les fêtes les plus bril-

(a) L'eſcadre débarqua le régiment de Lally, qui avoit à ſa ſuite quantité de jeunes gens de famille en qualité de volontaires, leſquels furent diſperſés enſuite dans différens Corps avec brevets d'Officiers. Il y avoit en outre, un détachement du Corps Royal d'Artillerie & du Génie, ſous le commandement de M. le Chevalier Durre.

(b) Un Corps de Fiſcher de cinq cens hommes, & un bataillon du régiment de Lorraine, outre les troupes de la Compagnie.

lantes ſuccédèrent au *Te Deum* , qui fut chanté en action de graces. Cependant notre Général avoit laiſſé, au fort Saint-David, un Ingénieur avec une quantité ſuffiſante de travailleurs pour faire ſauter les fortifications; ce qui donna aux Anglois un motif de raſer dans la ſuite Pondichéry.

Il ne reſtoit plus, à l'ennemi, de place conſidérable ſur la côte que Madras. Cette ville conſternée de la perte du fort Saint-David, n'auroit oppoſé alors qu'une foible réſiſtance. Par cette ſeconde & importante conquête, les Anglois euſſent perdu toutes leurs poſſeſſions dans l'Inde, parce que les François une fois maîtres de la côte, ceux-là ne pouvoient plus recevoir aucun renfort par mer. Par conſéquent les fortereſſes Angloiſes ſituées dans l'intérieur, comme Trichenapali, Singuelpet, &c. tomboient d'elles-mêmes, faute de ſecours & de forces ſuffiſantes pour tenir

longtems contre une armée victorieuſe. Mais au lieu de marcher à Madras, nous tournâmes du côté oppoſé. Je ne chercherai point à pénétrer les motifs qui déterminèrent notre Général à ſacrifier une conquête certaine, au projet d'aller chaſſer le Roi de Tanjaour de ſa capitale. On prétend que ce Raja devoit encore de fortes ſommes à la Compagnie, & qu'il y avoit de grandes richeſſes dans ce Royaume (*a*). Il faut convenir que le plan de cette expédition avoit de quoi ten-

(*a*) Le Royaume de Tanjaour, au ſud-oueſt de Pondichéry, eſt borné au nord par la Province de Gingi, qui a eu autrefois des Rois, au midi, par le Marava, & à l'occident par le Maduré. La ville de Tanjaour, la capitale & la réſidence des Rois, eſt très-étendue & fort peuplée. Un bras de la riviere de Caveri baigne ſes murs. Elle eſt fortifiée à la maniere du pays, avec des foſſés profonds & remplis d'eau, où le Roi entretient nombre de Caymans pour la défenſe de la place. Le Royaume de Tanjaour peut avoir environ quatre-vingt lieues d'étendue. C'eſt un des plus beaux & des plus fertiles pays de l'Inde. On

ter la cupidité ; mais la suite n'a que trop prouvé combien il étoit illusoire dans la circonstance. Notre armée se mit en marche dans les premiers jours de Juillet, & arriva au bout de huit jours devant la ville de Tanjaour. Nous campâmes derrière un jardin de Betel, à une portée de canon de la place. On ouvrit la tranchée au bout de quelques jours (*a*). Plus de dix mille Indiens soutenus & encouragés par quarante Anglois de la garnison de Trichenapali, tiroient sur nous nuit & jour. Nous perdîmes un tems précieux avant qu'il nous arrivât du gros canon, que nous eussions dû avoir dès le commencement, pour

---

y trouve une quantité prodigieuse de pagodes, preuve de sa richesse. Ses Rois ou Rajas sont idolâtres.

(*a*) Heureusement que les Tanjaouriens tiroient trop haut ; car le feu prodigieux qu'ils firent pendant l'ouverture de la tranchée, nous auroit tué beaucoup de monde, s'il eût été mieux dirigé.

établir une batterie capable de faire bréche. Nous étions obligés d'ailleurs de ménager nos munitions que nous n'avions qu'en petite quantité ; ce qui ralentit beaucoup nos opérations. Pendant cet intervalle, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de quinze jours, le Roi de Tanjaour entama pluſieurs traités qui furent ſucceſſivement rompus ; enfin ce Prince, pour plus de ſûreté, exigea des ôtages : on lui donna M. Kennedy, Colonel-Commandant du régiment de Lally, & le P. Saint-Eſtevan, Miſſionnaire, avec douze Grenadiers. Le Monarque Indien s'obligeoit de payer cinq laks de roupies (un million deux cens mille livres) & de fournir des troupes pour le ſiége de Trichenapali. Mais ce dernier traité n'eût pas plus d'exécution que les précédens (*a*). Le gros canon

(*a*) Le ſeul avantage que nous retirâmes de ce traité, conſiſta en une ſomme de cinquante mille

étoit enfin arrivé, on commença à battre la ville, & on y avoit même fait une bréche assez considérable, lorsque les assiégés résolurent, à l'instigation des Anglois, de faire une sortie générale: ils la firent le 9 d'Août de grand matin. Un gros corps de cavalerie soutenu par un nombre de Cipayes & de Coleries, parut tout-à-coup en face de notre camp, tandis que cinquante de leurs Chefs foncèrent à bride abattue (*a*) sur notre

roupies que le Roi de Tanjaour envoya à compte des cinq laks, & avec laquelle on paya une partie du prêt des soldats. Cependant les ôtages furent les victimes de cette fâcheuse rupture. Le Roi les fit resserrer étroitement, & ce n'est qu'à la sollicitation des Anglois même qu'ils furent relâchés dans la suite. M. Kennedy sortit de sa captivité, avec la perte presque totale de sa vûe.

(*a*) Ils avoient bandé les yeux de leurs chevaux, pour que ces animaux ne s'effrayassent point de la lumière des armes à feu. D'un autre côté, il y a apparence que ces cavaliers s'étoient ennivrés d'opium, pour s'exciter à l'exécution d'un dessein aussi hardi. Tout le monde sçait que par la ma-

garde avancée, & pénétrèrent dans le camp, où à la faveur de la confusion & du désordre qu'avoit causé l'allarme, ils tuèrent quelques Cipayes. Dans cet instant M. de Lally courroit le plus grand danger : un de ces cavaliers, ressemblant par l'habillement aux Marattes que nous avions à notre service, s'arrête devant la tente du Général, & s'écrie à plusieurs reprises Lally-Kan (*a*) ! comme s'il eût eu quelque avis important à communiquer ; M. de Lally qui sortoit dans ce moment, s'entendant appeller, s'approche du cavalier qui, à l'instant leve son sabre pour lui en porter un coup, il est vraisemblable qu'il l'eût tué, sans la vivacité & le zèle d'un

nière dont les Indiens préparent cette drogue, après une espéce de sommeil léthargique, elle produit la fureur.

(*a*) Kan, signifie Seigneur, en langue Maure. C'est une terminaison consacrée aux noms des personnes de distinction.

Cafre qui renversa le Tanjaourien d'un coup de pistolet.

Cependant les compagnons de ce cavalier, furent pour la plûpart, les victimes de leur témérité : il en échappa très-peu. Nos troupes se rassemblèrent à la hâte, & firent face au corps des ennemis qui s'étoient avancés jusques sous nos canons. Les Tanjaouriens se retirèrent vers la ville, après trois heures d'une escarmouche assez vive. La perte fut à peu-près égale de part & d'autre. Cette affaire, qui n'eût dû influer en rien sur nos opérations (a), fut suivie de la levée du siége. Nous enclouâmes notre gros canon, & nous nous retirâmes vers Karikal.

(a) Notre armée étoit encore forte de plus de deux mille cinq cens Européens, & on présume, qu'avec un peu de constance & des munitions, qu'il n'étoit pas impossible de faire venir sous de bonnes escortes, nous eussions emporté la ville.

Un gros corps de cavalerie Tanjaourienne nous harcela continuellement pendant plus de vingt lieues de marche (*a*). Vers la fin du mois, M. de

---

(*a*) Notre armée marcha nuit & jour, & il eſt incroyable tout ce qu'elle eût à ſouffrir. Le ſoldat épuiſé par la chaleur exceſſive qui regnoit alors, étoit forcé de faire à tout moment face à l'ennemi qui menaçoit de fondre le ſabre à la main. Tant de fatigues étoient encore augmentées par le manque de vivres, & ſur-tout par le défaut d'eau. Je n'oublierai jamais que nous fîmes entre autres cinq lieues de ſuite par la plus grande chaleur du jour, & ſur un ſable brûlant, ſans pouvoir découvrir la moindre ſource. Sept ſoldats tombèrent morts pendant cette marche cruelle. Enfin on arriva auprès d'une mare dont l'eau, quoique bourbeuſe & ſaumâtre, nous parut délicieuſe. Il n'eſt pas douteux que ſi cette reſſource ſe fut offerte plus tard, il n'eût péri beaucoup de monde. Ce fut un ſpectacle bien touchant de voir les animaux mêmes qui portoient nos bagages, ſe jetter confuſément avec les ſoldats, les femmes & les enfans dans cette eau fangeuſe pour étancher leur ſoif dévorante. Dans cette occaſion, je fus pénétré de cet attendriſſement naturel à tout homme, qui après avoir partagé les maux de ſes ſemblables, a la ſatisfaction de les voir à leur tour partager le bien qu'il éprouve.

Lally, & la plus grande partie des troupes se rendirent à Pondichéry. Au mois d'Octobre suivant, nous prîmes la ville d'Arcate, capitale d'une Nababie (*a*) du même nom. Cette prise fut suivie de celle de Thiméry & Caveripak, petites forteresses Maures, situées à peu de distance d'Arcate. Je passerai sous silence les opérations peu importantes qui se firent depuis ce moment, jusqu'à la malheureuse époque du siége de Madras. Il suffira de dire que notre Général avoit déja rappellé, des provinces du nord, M. de Bussy qui y commandoit depuis plusieurs années une petite armée d'Européens, & qui avoit contribué, pendant tout ce tems, avec toute l'habileté d'un grand Général, aux avan-

(*a*) C'est un Gouvernement dépendant du Mogol, & dans le district du Souba du Dékan; mais les Nababs d'Arcate, ainsi que plusieurs autres, ne sont plus que tributaires de ce vaste Empire, & exercent un pouvoir souverain & héréditaire.

tages de la Compagnie, & à la gloire de nos armes. La jonction de ſes troupes avec les nôtres, formoit alors une armée d'environ quatre mille Européens, & de trois mille Cipayes ou fantaſſins Indiens. C'eſt avec ces forces que nous marchâmes vers Madras dans les premiers jours du mois de Décembre (*a*). Le 12, il y eut une eſcarmouche entre une partie de notre armée, & un détachement des ennemis qui s'étoient logés dans un bâtiment appartenant aux Danois, & que l'on a nommé depuis la Maiſon-Blanche. Le lendemain, nous prîmes poſſeſſion du Jardin (*b*) de la Compagnie

(*a*) La première faute que l'on fit, fut de ne pas s'emparer de Singuelpet, petite fortereſſe aux Anglois, ſituée à quelques lieues au ſud-oueſt de Madras. Il étoit imprudent de laiſſer derrière nous une retraite à l'ennemi, d'où il pouvoit intercepter nos convois, & nous inquiéter continuellement.

(*b*) Ce jardin eſt accompagné d'un joli bâtiment qui ſert de maiſon de campagne aux Gou-

Angloise, distant de Madras d'une petite lieue. Le 14, nous entrâmes sans difficulté dans la ville Noire, qui est, à proprement parler, le fauxbourg de Madras. Notre artillerie étoit à une demi-lieue derrière nous. On fit faire alte aux troupes. Plusieurs soldats se dispersèrent pour piller les maisons que les habitans avoient abandonnées au premier bruit de notre approche. Dans ce moment de désordre, quelques-uns de nos cavaliers vinrent nous avertir que l'ennemi faisoit une sortie avec quelques piéces de canons; ce qui lui donnoit de l'avantage sur nous, puisque notre artillerie n'étoit pas encore arrivée. A peine nos soldats eurent-ils rejoint

---

verneurs. M. Pigot, alors Gouverneur de Madras, envoya les clefs à M. de Lally, en le faisant prier que la maison fut exempte du pillage; mais l'avidité de certaines gens déshonora la Nation. On emporta jusqu'aux carreaux de marbre.

leurs drapeaux, que les Anglois parurent à l'extrémité de la rue, où étoit poſté le régiment de Lorraine qui formoit notre tête. Le feu de leurs canons chargés à cartouches, ſoutenu de la vivacité de leur mouſqueterie, porta un inſtant le déſordre dans nos troupes & les ébranla ; mais nos grenadiers Allemans, & ceux du bataillon de l'Inde s'étant joints au régiment de Lorraine, on fonça (*a*) ſur les Anglois, & on les obligea de ſe retirer précipitamment avec perte de quatre cens hommes.

(*a*) Je croirois manquer à la juſtice, & ne pas payer le tribut dû à la valeur, ſi je paſſois ſous ſilence le trait généreux & héroïque d'un Officier du régiment de Lorraine, qui, voyant ſon régiment ſur le point de plier, s'élança, avec ſon drapeau, au milieu des ennemis, en criant aux ſoldats qu'ils euſſent à le ſuivre. En effet, cette action les détermina & contribua en grande partie au ſuccès. Mais ce brave Officier mourut le lendemain de ſes bleſſures.

Nous perdîmes, dans cette action, plusieurs de nos meilleurs Officiers; M. le Comte d'Estaing qui commandoit le régiment de Lorraine fut fait prisonnier; cette dernière perte ne fut pas la moins sensible aux soldats & aux Officiers, qui voyoient en lui un héros digne de ses ancêtres.

Après que les Anglois furent rentrés dans leur fort (*a*), nous campâmes dans différentes places de la ville Noire, & M. de Lally établit son quartier dans la Pagode qui est au centre; l'ennemi avoit été si maltraité, qu'il n'osa plus faire de sortie. Il nous laissa tranquillement arranger tous les préparatifs du siége, &

(*a*) Une bonne manœuvre eût pû couper aux Anglois la communication avec le fort, & les empêcher absolument d'y rentrer. Cet instant eût peut-être décidé la guerre dans l'Inde en notre faveur, ou au moins il est probable que Madras n'eût pas tenu long-tems, puisque c'étoit l'élite de la Garnison qui avoit fait la sortie.

le tems néceſſaire pour faire venir des munitions de Pondichéry. Cependant nous ouvrîmes la tranchée dans la partie du nord qui eſt la plus forte, & en face d'un baſtion conſidérable détaché du corps de la place. Enſuite nous dreſſâmes pluſieurs batteries de canons & de mortiers. Une de douze piéces de vingt-quatre livres battoit directement le gros baſtion qui étoit encore pris en flanc par une autre de quatre piéces que maſquoient des monumens ſépulcraux. Entre ces deux batteries en étoit une de ſix mortiers de gros calibre. Il y avoit encore, dans la partie de l'oueſt, pluſieurs autres batteries, dont la principale devoit tirer à ricochet. Les Anglois ne firent aucune ſortie pendant tout le tems de ces préparatifs. On commença à tirer le premier Janvier (1760), au bout de quelques jours le gros baſtion parut être conſidérablement entamé ; mais nous per-

dîmes bientôt notre avantage en rallentissant le feu, faute d'une provision suffisante de poudre. Les ennemis profitèrent de ces intervalles pour démonter successivement nos batteries, & notamment celle que nous venions d'élever à la tête de la tranchée pour battre en bréche. Alors ils commencèrent à faire quelques sorties, même en plein jour; mais ils furent toujours repoussés avec perte. De notre côté les pertes n'étoient pas moindres. Au bout de six semaines, le feu des Anglois, la désertion (*a*) & les maladies avoient déja emporté près d'un tiers de notre armée. Enfin le 17 Février, il parut, à la vue de Madras, six vaisseaux, dont quatre de la Compagnie, escortés par des

(*a*) Il est certain que les Anglois dûrent, en grande partie, leur salut à environ quatre-vingt déserteurs François qui se défendoient en désespérés, & relevoient encore le courage abattu de nos ennemis.

frégates venant de Bombaye. Leur mouillage fut comme le ſignal de notre retraite. Nous levâmes le ſiége avec la plus grande précipitation (*a*). A quelques milles de la place, étoit une poudrière conſidérable appartenante aux Anglois, que M. de Lally ordonna de faire ſauter. Nous prenions la route d'Arcate avec un déſordre qu'augmentoit la crainte d'être pourſuivi par toutes les forces ennemies, &, cependant, les Anglois étoient plus foibles que jamais, par l'arrivée même de ces vaiſſeaux. En

(*a*) On encloua le gros canon, on jetta tous les boulets qui reſtoient à la mer; & les ordres furent ſi précipités pour ſe mettre en marche, qu'il ne fut pas poſſible d'emporter les malades & les bleſſés. Ils furent abandonnés à la merci des Anglois. Ceux-ci comblèrent la tranchée, & détruiſirent nos batteries une heure après notre départ. Ils quittèrent enſuite leur ville pour quelque tems à cauſe de l'air infect qui y regnoit, & furent s'établir au Grand-Mont, où malgré le bon air, ils perdirent beaucoup de monde.

effet, si l'on avoit voulu approfondir ce prétendu secours, on auroit vû qu'il ne pouvoit qu'accélérer la perte de Madras, puisque les vaisseaux n'ayant que des malades à débarquer, & manquant d'ailleurs de vivres, cette augmentation de monde auroit infailliblement porté la famine dans la place qui souffroit déja de la disette.

Deux mois après notre malheureuse expédition de Madras, M. de Lally, envoya, sur deux vaisseaux, (*le Bristol & le Harlem*), cinq cens hommes sous les ordres de M. Moracin, pour secourir Masulipatan que les Anglois assiégeoient depuis un mois. Mais cette expédition tourna encore à notre désavantage (*a*). Il en revint

(*a*) La ville fut escaladée la nuit & prise, presque sans coup férir, par environ cent cinquante Anglois. La garnison étoit composée de six cens soldats François, sous les ordres de M. de Conflans.

revint à peine deux cens hommes, des cinq cens que l'on avoit envoyés, & des deux vaiſſeaux, le *Briſtol* fit naufrage, & le *Harlem* fut brûlé par l'ennemi.

Cependant notre armée après avoir quitté Arcate, fut camper à Vandavachy. Les Anglois de leur côté, mirent en campagne un Corps de huit cens hommes, qui s'empara de Cangivarom, fameuſe Pagode de l'Inde, défendue par quelques ſoldats François & un Chef Maure qui avoit paſſé à notre ſervice. Il y périt avec toute ſa famille & ſes troupes.

Je paſſerai ſur quantité de négociations (*a*) & de petites eſcarmouches

(*a*) La principale fut celle que M. de Buſſy eut ordre de ménager auprès de Baſſalet-Zingue, frère du Souba du Dékan, pour déterminer ce Prince Maure à venir nous joindre avec ſon armée, à la tête de laquelle il deſcendoit alors du nord. Ce fut au commencement d'Octobre

qui précédèrent la première affaire de Vandavachy, dont je vais rendre compte. Les Anglois venoient de réunir toutes leurs forces, & avoient porté leur camp à une demi-lieue de cette place, & en face du poste que nous occupions. Notre armée étoit alors moins forte que la leur, parce que M. de Bussy avoit emmené un détachement de grenadiers & de cavalerie pour l'escorter. Nos Officiers Généraux étoient presque tous absens. Le Chevalier de Géoghean, Capitaine de grenadiers au régiment de Lally, se trouvoit, dans ce moment, Commandant Général de toutes nos troupes. Les Anglois vinrent nous attaquer vers minuit. Nous étions à l'extrêmité de l'aldée (*a*),

1759, que M. de Bussy partit pour cette négociation; il joignit Bassalet-Zingue aux Gattes; mais toutes ces démarches furent infructueuses.

(*a*) On appelle les bourgs ou villages dans l'Inde, Aldées.

partagés dans trois rues différentes L'ennemi entra ſans trouver d'oppoſition, & ſe partagea également en trois corps, pour former ſon attaque. Nous nous battions preſque à bout portant, & il étoit déja grand jour que le feu des canons & de la mouſquéterie continuoit avec la même vivacité. La rue où étoit la compagnie des grenadiers Allemans, ſous les ordres de Monſieur Petmeſtre, ayant beaucoup ſouffert, on envoya pour la renforcer les deux compagnies de grenadiers du régiment de Lorraine. A l'inſtant qu'elles arrivèrent, nos ſoldats animés par ce ſecours, s'écrièrent, *Vive le Roi*, & foncèrent en même tems pêle-mêle ſur les Anglois, qui ne tinrent pas à ce choc. Dans la rue voiſine de la nôtre, où étoit le bataillon de l'Inde, on tomba ſur l'ennemi avec la même vigueur. Cette attaque générale mit les Anglois en déroute. Ils ſortirent précipi-

tamment du village , abandonnant une partie de leur artillerie. Nous les poursuivions la bayonnette dans les reins; la frayeur les avoit dispersés dans la plaine , ils se précipitoient en désordre vers une touffe d'arbres pour se rallier ; nous touchions à une victoire complette , & certainement il eut échappé peu d'Anglois, si notre cavalerie Européenne, qui étoit bien montée & composée de braves gens (*a*) , se fut trouvée à portée de donner sur les fuyards. Dans cet instant, qui eut été décisif, il ne nous fut pas possible de retenir nos larmes en voyant manquer une si belle occasion. Enfin cette cavalerie tant desirée arriva; mais il n'étoit plus tems. Les Anglois s'étoient presque tous ralliés, & une de nos compagnies de

(*a*) L'Officier qui la commandoit avoit fait faire à sa troupe un grand circuit qui la tint trop éloignée du champ de bataille. J'ignore s'il avoit eu des ordres pour manœuvrer ainsi.

Huſſards qui, de dépit, avoit foncé ſur le reſte des fuyards, fut obligée de revenir ſur ſes pas, parce que l'ennemi commençoit à faire face de tout côté. Nos troupes rentrèrent victorieuſes dans leur quartier, & les Anglois levèrent leur camp le lendemain.

Je vais rendre compte ici de l'événement le plus inoui, & le plus extraordinaire que l'hiſtoire militaire puiſſe fournir (*a*). Je ne crois pas même qu'il y en ait eu d'exemple, juſqu'à préſent, dans aucune autre partie du monde. Il étoit dû une année de ſolde aux ſoldats, & guères moins aux Officiers. En général nous étions dans la plus grande miſère. Le ſoldat s'attendoit, après une victoire, à recevoir une partie de ſon prêt. Sur ces entrefaites, on mena en priſon un

(*a*) Il arriva trois ſemaines après l'affaire de Vandavachy.

grenadier, qui avoit été trouvé au bazard (*a*) nuds pieds. Comme il passoit devant ses camarades, il se plaignit amèrement de l'injustice qu'on lui faisoit, en le punissant d'une faute que l'extrême misère lui avoit fait commettre. Ceux-ci déja indignés de ce qu'on ne les payoit point, & excités par les plaintes de leur camarade, se révoltèrent d'un commun accord, s'emparèrent des drapeaux, & entraînèrent tout le régiment (*b*) par leur exemple. Aussi-tôt ils députèrent vers les autres corps de l'armée pour les engager à les suivre, avec menace, en cas de refus, de les charger. Ceux-ci ne tardèrent pas à se ranger du côté des premiers, & en moins d'une heure toute l'armée fut révoltée; malgré les représentations, les prié-

(*a*) Marché public. Les ordres étoient de punir tout soldat qui se trouveroit dans ce cas.

(*b*) De Lorraine.

res & les larmes des Officiers. La première choſe que firent ces rebelles, fut de s'emparer du Parc d'artillerie. Le Capitaine des Charrois, qui avoit preſſenti cette irruption, s'étoit enfui après avoir, par zèle, coupé les traits des bœufs. Bien lui en prit de diſparoître, car les ſoldats, furieux de cet obſtacle, l'euſſent indubitablement ſacrifié à leur vengeance. Mais ils réparèrent ce manque de traits avec la plus grande promptitude. Cependant tous les Officiers réunis accoururent au Parc d'artillerie, pour tâcher de ramener les ſoldats par la douceur & par les promeſſes. Pluſieurs de ces Officiers ſe jettèrent à leurs genoux, en leur offrant tout l'argent qu'ils poſſédoient; mais les révoltés s'obſtinèrent à vouloir partir; en effet, ils ſe rendirent à la montagne où avoient campé les Anglois, emmenant les drapeaux, l'artillerie & le bazard. Leur deſſein

étoit d'attendre quatre jours pour donner le tems néceſſaire à l'argent d'arriver. Le lendemain ils furent camper plus loin, laiſſant leurs Officiers au nombre de près de trois cens à Vandavachy. Ils nous avoient défendu de les ſuivre, en nous aſſûrant que ſi l'ennemi vouloit profiter de cette circonſtance pour les attaquer, ils nous enverroient chercher pour nous mettre à leur tête. On ne s'imagineroit jamais que la diſcipline la plus ſévère regna dans l'armée pendant tout le tems de la révolte. Les ſoldats avoient choiſi pour leur Général, un Sergent du régiment de Lorraine, & pour Major général, un Caporal du régiment de Lally. La garde du camp ſe faiſoit avec la plus grande régularité, & le Général-Sergent avoit fait publier un ban, par lequel il étoit défendu, ſous les peines les plus grièves, de commettre le moindre déſordre.

La nouvelle de cette révolte porta la déſolation dans Pondichéry ; elle y arriva le 19 Octobre. M. de Lally envoya ſur le champ M. de Fumel, pour appaiſer le tumulte. Cet Officier harangua les ſoldats avec ce courage, cette éloquence qu'inſpire le patriotiſme. Je vis l'inſtant où ils alloient ſe rendre à la force & à la vérité de ſon diſcours ; mais il reſta ſans effet, parce qu'il s'éleva une voix qui conclut à la paie entière, ou à la diſſolution de l'armée. On obtint cependant qu'ils ſe contenteroient, pour le moment, de ſix mois de paie. M. de Lally l'envoya, en conſéquence, le 21, & elle fut diſtribuée aux troupes le 22. Avant que de rentrer dans leur devoir, les ſoldats voulurent avoir un acte d'amniſtie, ſigné du Général & du Conſeil. Il fut, en effet, publié à la tête de l'armée, & tout parut enſuite appaiſé.

Pendant ce tems, M. de Buſſy fai-

soit route vers les montagnes du pays de Cadapa, pour joindre Bassalet-Zingue. Il avoit été obligé de retarder sa marche, & de rester quelques jours à Anamacoupet, parce que les soldats de son détachement instruits de la révolte de ceux de l'armée, refusèrent d'aller en avant, s'ils ne recevoient les mêmes à compte que leurs camarades. Alors cet Officier général, pour ne pas retarder plus long-tems ses opérations, laissa à Anamacoupet les grenadiers, l'artillerie & les bagages, & partit seulement avec sa cavalerie blanche, les cavaliers Maures de la compagnie, & deux cens autres qu'il avoit levés, & auxquels il fournit la subsistance de ses propres fonds, jusqu'à son retour.

Une des principales causes de la perte de l'Inde, fut la séparation de notre armée, dans une circonstance où la prudence prescrivoit de se por-

ter en forces vers Arcate pour favoriser le retour de M. de Bussy, & dans un tems encore où l'ennemi venoit de recevoir un renfort de quatre cens hommes du régiment de Coote, & réunissoit toutes ses forces.

Notre armée fut partagée en deux corps, dont un de douze cens hommes eut ordre de marcher sous le commandement de M. le Chevalier de Crillon, vers Chéringham, fameuse & vaste Pagode de l'Inde, située à plus de soixante lieues au sud de Vandavachy, & à une demi-lieue seulement de Trichenapali, forteresse aux Anglois. Je fus de ce détachement, notre troupe ayant été commandée pour en faire partie. Nous passâmes par Gingy, où quelques-uns de nos soldats furent attaqués de la fiévre (*a*),

(*a*) Connue sous la dénomination de fiévre de Gingy; on prétend qu'elle est causée par les eaux; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette ma-

& après quelques jours d'une marche très-fatiguante, à cause des mauvais chemins, nous arrivâmes à Outatour, forteresse Maure, située à quatre coss de Chéringham. Nous y laissâmes une petite garnison d'Européens, & le lendemain nous arrivâmes à la vûe de Chéringham, qui fut escaladé & pris presque sans coup férir.

---

ladie est une de celles qui ont fait mourir le plus d'Européens dans l'Inde : on citoit comme chose extraordinaire de mon tems, un Caporal qui avoit passé sept ans à Gingy, sans être atteint de la fiévre. Gingy est à onze lieues ouest de Pondichéry ; c'étoit autrefois la capitale & le lieu de la résidence d'un Raja ou Roi, dont la domination s'étendoit jusqu'aux limites du Tanjaour. Une forte muraille flanquée de tours renferme, dans son enceinte de près d'une lieue, trois montagnes, sur le sommet desquelles sont bâties des forteresses. Dans une plaine entre ces montagnes, est située la ville, qui porte également le nom de Gingy. Cette place fut prise par les François en 1750 ; ils escaladèrent les montagnes pendant la nuit, & mirent le pétard aux portes. Elle passe pour être la plus forte citadelle que les Indiens aient construite.

Cependant les Anglois profitèrent de notre diverſion dans le ſud, pour s'emparer de Vandavachy (*a*), & pour mettre enſuite le ſiége devant Arcate, que M. de Buſſy fit lever heureuſement, en accourant avec cent cinquante chevaux, cent hommes d'infanterie, & deux mille Cipayes. Ils aſſiégèrent dans le même tems, le fort de Carangouly, où nous avions une garniſon d'Européens, commandée par M. de Kenelly qui fit la plus belle défenſe, & obtint les honneurs de la guerre. Le Nabab Mahmet-Aly-Kan voulut voir ce brave Officier; il le fit venir dans ſa tente, le combla d'éloges, & le pria d'accepter un ſerpeau (*b*).

(*a*) Le 30 Octobre, ils firent la garniſon priſonnière de guerre. Pendant ce tems là notre armée, qui n'étoit compoſée que de mille Européens, ſe tenoit ſous les murs de Gingy, n'oſant haſarder le moindre mouvement pour arrêter les progrès de l'ennemi.

(*b*) C'eſt un habillement Maure. On regarde à

Vers ce même tems je fus attaqué à Chéringham d'une maladie épidémique qui faisoit des ravages terribles parmi nos troupes. J'eus le bonheur de ne pas y succomber, & dès que j'eus repris un peu de force, j'obtins la permission d'aller à Pondichéry pour changer d'air & y passer le tems de ma convalescence. Je ne rapporte cette particularité, qui ne peut intéresser aucun lecteur, que pour avoir occasion de parler des Calères, espèce de voleurs Indiens qui sont à la suite des armées & qui ne connoissent aucune des loix de l'humanité. Je partis de Chéringham dans un *doux lit* (a) porté par six boués & accompagné

---

honneur d'en recevoir un de la main d'un Prince, & c'est le présent le plus noble que celui-ci puisse faire.

(a) Expression consacrée dans l'Inde pour désigner un palanquin qui sert au transport des malades.

de mon Dobachi (*a*) qui eſcortoit quelques coulis portant mon bagage. Le pays que j'avois à traverſer étoit infeſté de petits partis ennemis, & ſurtout de ces Calères. Ils venoient tout récemment d'égorger ſans pitié un malheureux ſoldat Européen qui rejoignoit ſa troupe. Je m'apperçus trop tard combien je m'étois engagé en entreprenant une route auſſi peu ſûre. Comme je débouchois un matin d'un bois, mon Dobachi me cria, qu'il voyoit venir à nous une troupe de Calères, & que nous étions perdus ſans reſſource. La certitude d'être maſſacré, ſi je montrois la moindre foibleſſe, ranima toutes mes forces. Je ſautai de mon *doux lit* à terre ; & m'étant ſaiſi du fuſil que portoit mon Dobachi, auquel je donnai pour ſe défendre un ſabre maure que j'emportois par

(*a*) C'eſt ordinairement le chef des ſerviteurs, & celui qui ſert d'interpréte.

curiosité, je fis la meilleure contenance possible. Mes boués (ou porteurs) voulurent s'enfuir ; mais je les couchai en joue, & ils restèrent. Les Calères n'étoient heureusement qu'au nombre de dix à douze, armés seulement de bâtons ferrés. Quand ils furent à bonne portée de moi, ils parurent tenir conseil pendant un moment, & se retirèrent ensuite. J'attribuai leur prompte retraite à la terreur que leur inspire la moindre arme à feu. Mais l'appréhension d'être bientôt enveloppé par un plus grand nombre, me fit hâter ma marche, je déterminai mes boués, moyennant une promesse de quelques bouteilles d'araque, à doubler le pas ; & je ne fus tranquille que lorsque j'eus atteint une aldée considérable, d'où je ne partis qu'après avoir pris des renseignemens qui assûrassent ma route.

Je terminerai cette digression par le portrait des Calères. Ils forment

un peuple libre qui habite des lieux inacceſſibles au milieu des épaiſſes forêts du Tundeman, province ſituée entre le Tanjaour & le Maduré. On les diſtingue aiſément des autres Indiens par un certain air farouche, & la couleur de leur peau toujours grisâtre, à cauſe de la pouſſière qui s'y attache & qui s'incorpore en quelque ſorte avec la ſueur. Ce ſont, ſans contredit, de tous les Indiens les plus mal-propres; ils vont preſque nuds & ne ſe lavent que rarement. Leurs armes ordinaires ſont de longues piques ou de mauvais ſabres; mais lorſqu'ils veulent faire quelques vols, ils vont ſans armes. On en a vu ſe gliſſer impunément au milieu d'un camp de cavalerie, & enlever des chevaux avec la plus grande dextérité. Comme on ne leur fait point de grace lorſqu'ils ſont pris, ils n'en font point non plus aux Européens qui tombent entre leurs mains.

A mon arrivée à Pondichéry, j'obtins la permission de me rendre, au bout de quelques jours de repos, à Chalembrom (*a*), célébre Pagode où nous avions une garnison d'Européens. Les Médécins m'avoient ordonné d'aller respirer l'air de ce canton qui passe pour le plus pur de l'Inde. Lorsque mes forces furent revenues, je reçus ordre de mes supérieurs de rester dans la place pour y faire le service de garnison. Un parti d'ennemis sorti de Divicotté, venoit ravager les campagnes jusqu'à nos portes. Pour s'opposer aux progrès qu'ils auroient pû faire, notre Commandant me détacha avec un autre Officier, vingt soldats Européens, deux cens Cipayes & une piéce de canon. Avec ce petit corps de troupes, dont le commandement m'étoit dévolu comme au plus ancien, j'eus

(*a*) On trouvera dans la suite de cet ouvrage une ample description de cette Pagode.

le bonheur de repouſſer l'ennemi.

Ce fut dans ce même tems que M. de Lally mit le ſiége devant Vandavachy que les Anglois avoient enlevé récemment. Ceux-ci, afin de conſerver leur conquête, réſolurent de tout tenter pour faire entrer du ſecours dans la place. Le 22 Janvier 1760, époque funeſte & déciſive de notre perte, leur armée ſe trouva en préſence de la nôtre, tandis qu'on la croyoit bien éloignée. M. de Lally jugea à propos de ſortir de ſon camp, où ſa poſition avantageuſe & la ſupériorité de ſon artillerie euſſent pû faire repentir les Anglois de s'être trop avancés ; il alla au-devant de l'ennemi, & vit ranger ſes troupes en bataille. La première cauſe de notre malheur, vint de ce qu'on oublia de relever différens poſtes, & de ce qu'on laiſſa la tranchée & les batteries du ſiége garnies à l'ordinaire. L'action s'engagea avec beaucoup de viva-

cité de part & d'autre. Mais au moment où l'aîle droite des Anglois se portoit sur notre gauche, & commençoit à y répandre la confusion, elle fut encore augmentée par l'accident le plus cruel. Le feu prit à un caisson de poudre, & fit sauter quatre-vingt personnes. Cependant l'aîle droite de notre armée, qui ne consulta que son ardeur, s'avança avec trop de précipitation, & essuya une décharge générale qui la mit dans le même désordre que la gauche. Ce désordre se communiqua bientôt au reste des troupes. M. de Bussy les ramena par trois fois à la charge; mais enfin la déroute devint générale, & cet Officier, après avoir eu son cheval blessé, & s'être défendu pendant quelque tems, avec une poignée de soldats, fut obligé de se rendre prisonnier. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. L'ennemi ne gagna, à proprement parler, que le

champ de bataille, l'artillerie du ſiége, & quelques piéces de campagne. Cependant notre armée ſe retira avec la plus grande précipitation, à Chétoupet, & delà ſous les murs de Pondichéry, abandonnant à l'ennemi plus de vings lieues de pays & toutes nos places. M. de Lally ſentit, mais trop tard, combien la ſéparation de notre armée, dont il avoit envoyé douze cens hommes dans le ſud, pouvoit devenir funeſte à la Colonie. Il ordonna alors d'évacuer Chéringham. La jonction devenoit difficile : les Anglois étoient maîtres de la campagne. Rien ne s'oppoſoit à leurs conquêtes. Ils s'emparèrent de Valdaour, fort ſitué à quatre lieues de Pondichéry, à la vûe même de nos troupes (*a*). Quelques jours après (le 10

(*a*) On ne doit point attribuer l'inaction de ces troupes à un manque de courage. Nous avions de braves Officiers & d'excellens ſoldats.

Février,) ils prirent encore la ville d'Arcate, qui se rendit faute de secours. Cependant la jonction du détachement de Chéringham avec le corps de notre armée, la rendoit au moins aussi forte en Européens que celle de l'ennemi. Ainsi il n'est pas douteux que si nos troupes eussent eu ordre de faire quelques mouvemens, les Anglois ne se feroient pas portés avec tant de rapidité sur Arcate, ou qu'on eût pû donner du secours à cette place dont la conservation étoit essentielle; parce qu'étant la capitale de Carnate, elle nous donnoit l'autorité sur tout le reste de la province. Depuis cet instant, les ennemis nous prirent successivement nos meilleures places, & firent prisonniers de guerre près de la moitié de nos troupes. Alamparvé, Karikal, Chalembrôm, tombèrent presqu'en même-tems au pouvoir des Anglois. Un ennemi intérieur, & non moins dangereux, hâtoit encore notre ruine

totale. Le nommé Ramalinga, Indien, à qui l'on venoit d'affermer, contre le vœu de toute la Nation, les terres de la Compagnie; au lieu de faire entrer dans Pondichéry la récolte qui eût ſuffi pour nourrir la ville pendant pluſieurs années, fit de l'argent de la plus grande partie des vivres, en les envoyant vendre dans les villes voiſines (*a*). Un projet que forma, dans ces triſtes circonſtances, M. de Landiviſiau, un de nos Officiers Généraux, eut encore pû ſauver Pondichéry, s'il avoit été mis à exécution. Il n'y avoit alors dans Madras qu'environ quarante invalides qui ne montoient pas même la garde. Tous les habitans y étoient dans la ſécurité la plus profonde. M. de Landiviſiau propoſa de ſurprendre cette place. Deux priſonniers François étoient en correſpondance avec lui, & l'atten-

(*a*) Mémoire de M. de Buſſy, page 248.

doient avec des signaux convenus.
« La place, du côté de la mer, n'étoit
» défendue que par un fossé sec de trois
» pieds de profondeur, non revêtu,
» & un mur de quinze pieds. C'étoit
» le tems de la mousson ou vents ré-
» glés du sud. Quoique la distance de
» Pondichéry à Madras soit de trente
» lieues, vingt-cinq à trente bateaux
» préparés exprès, auroient porté en
» quinze ou dix-huit heures M. de
» Landivisiau & quatre cens hom-
» mes choisis, au pied de la mu-
» raille. S'il fut entré dans Madras,
» tout étoit dit : l'armée Angloise
» étoit perdue & l'Inde conquise. Si
» par un malheur qui ne paroissoit pas
» vraisemblable, il eût manqué son
» escalade, il eût au moins délivré &
» sauvé Pondichéry ; 1°. parce qu'il
» auroit délivré tous nos soldats pri-
» sonniers, & au moins cinquante
» Officiers qui étoient dans des Pa-
» godes ou Temples hors de la place,
» gardés

» gardés par quelques Indiens. 2°. En » ravageant le territoire & les en- » virons de Madras, il eût forcé le » Général ennemi de lever le piquet, » & d'accourir au ſecours de ſa capi- » tale en péril. Il n'y avoit pas d'ail- » leurs le moindre riſque à courir pour » nous, parce que, par une ſuite du » projet, l'*Hermione*, frégate qui étoit » alors dans le port de Pondichéry, » devoit en ſortir le lendemain du » départ des bateaux, pour venir » mouiller devant Saint-Thomé, à » une lieue de Madras. Il ne falloit pas » moins de deux jours pour faire ſça- » voir au camp ennemi le péril de » Madras : il en falloit au moins trois » ou quatre à l'armée pour venir au » ſecours. A l'approche de ce ſecours, » la frégate auroit tout rembarqué & » ramené ; & l'opération eût été d'au- » tant plus tranquille, qu'il n'y avoit » alors aucun bâtiment Anglois dans » ces mers ».

On peut voir dans le Mémoire de M. de Bussy, par quel motif M. de Lally révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour l'exécution de ce projet, dont les préparatifs étoient déja faits.

Ce fut à-peu-près dans cette conjoncture, qu'ayant été fait prisonnier, sur ma parole, à la prise de Chalembrom, je passai par Pondichéry pour me rendre à Saint-Thomé, où le gouvernement Anglois me sommoit de me représenter après un délai de quelques jours. Je ne pus m'empêcher, en sortant de Pondichéry, que je voyois pour la dernière fois, de répandre quelques larmes sur le sort de cette ville, dont la ruine paroissoit alors certaine à tout le monde. j'eusse été content de verser mon sang pour sa défense, si le sacrifice d'un seul homme eût pû contribuer à sa conversation.

J'arrivai à Saint-Thomé le 6 Mai

1760. J'y trouvai environ trente de mes camarades de différens corps qui, comme moi, étoient priſonniers de guerre, & vivoient de la ſubſiſtance que leur fourniſſoit le Conſeil de Madras. Je dois cette juſtice à M. Pigot, le Gouverneur général, qu'il mettoit en uſage les meilleurs procédés & tous les moyens poſſibles pour adoucir notre ſort. Il venoit, preſque chaque jour, au jardin de la Compagnie des Indes, qui eſt entre Madras & Saint-Thomé, & rarement manquoit-il d'inviter quelques-uns de nous. C'eſt dans une converſation particulière que j'eus avec ce Gouverneur que, déſeſpérant de pouvoir être déſormais échangé dans l'Inde, j'obtins la permiſſion de paſſer en Europe. Il me l'expédia, en bonne forme, quelques jours après. J'avois eu l'attention, en paſſant par Pondichéry, d'en demander l'agrément à M. de Lally & à M. de Leyrit, Gou-

verneur Général de nos établiſſemens dans l'Inde, à qui je devois cette marque de déférence, pour la tendre amitié dont il m'honoroit.

Il n'y avoit alors dans la rade de Madras que deux vaiſſeaux de la Compagnie deſtinés à aller faire un chargement à la Chine pour l'Europe. Le deſir de voir & de connoître une partie de ce Pays & du Peuple ſingulier qui l'habite, me détermina à paſſer ſur un de ces deux navires. M. Pigot me recommanda à M. de Buke, Capitaine du vaiſſeau le *Pocock (a)*, celui qui le premier devoit mettre à la voile. Nous levâmes l'ancre le 12 Juin. En m'éloignant de la côte, je ne pus me refuſer au ſentiment d'attendriſſement que firent naître dans mon cœur le regret de quitter mes infortunés compatriotes & la per-

---

(*a*) Ce vaiſſeau percé pour quarante canons, n'en portoit que vingt-quatre.

ſpective affreuſe des malheurs que la perte de la Colonie préparoit à ſes habitans. Je trouvai à bord du vaiſſeau dix ſoldats François que la miſère & la crainte d'une longue priſon avoient déterminés à prendre parti dans l'équipage Anglois. Ils me confièrent la réſolution où ils étoient de rentrer à la première occaſion dans leur patrie; mais avant notre arrivée en Europe, le ſcorbut en enleva les deux tiers. Ces malheureux me furent entièrement dévoués pendant la traverſée. Je les ſoulageai de tout ce que je crus le plus propre à adoucir leur condition, & s'ils avoient quelque grace à demander au Capitaine, c'étoit à moi à qui ils s'adreſſoient pour que je leur ſerviſſe d'interceſſeur. L'Etat-Major du vaiſſeau étoit compoſé du Capitaine, d'un Lieutenant & d'un ſous-Lieutenant, & l'équipage comprenoit environ quatre-vingt hommes, parmi leſquels il faut com-

pter le maître, le contre-maître, le maître charpentier, le maître canonier, le voilier, &c. Nous étions au nombre de cinq passagers nourris à la table du Capitaine, sçavoir, un M. Newton, ancien commandant à l'île Negrais, située dans le golfe de Bengale, au sud du Royaume d'Ava, & où les Anglois ont un fort; un M. Sumption, qui de garçon Apoticaire étoit devenu Chef du commerce de sa nation à Sinde, capitale d'une province Mogole, & qui jouissoit alors d'une grande fortune; un M. Lambe, ancien Capitaine de troupes à Madras, & sa femme. Ce M. Lambe étoit le seul qui sçut un peu le François, & il avoit la complaisance de me servir d'interprête. Mais pour ne pas en abuser, autant que pour m'instruire, je résolus de m'appliquer à la langue Angloise, & je réussis à me faire entendre au bout de trois mois.

Le huitiéme jour de notre navigation nous paſsâmes à la vûe des îles de Nicobar, ſituées dans le golfe de Bengale, vis-à-vis & à cinquante lieues environ au nord nord-eſt de la pointe d'Achem. Ces îles m'ont paru ſtériles par la grande quantité de rochers & le peu de verdure qu'elles préſentent. Elles ſont cependant habitées; mais les habitans, dit-on, ne s'y nourriſſent que de racines & de poiſſons. Peu de jours après nous entrâmes par un gros tems dans le détroit de Malaca ou Malaque. La ville qui donne ſon nom à ce détroit eſt aux Hollandois, qui l'enlevèrent aux Portugais en 1641. La preſqu'île, à l'extrêmité de laquelle elle eſt ſituée, appartient en partie au Roi de Siam. La côte eſt couverte d'une prodigieuſe quantité de cocotiers & d'autres arbres; ce qui dérobe aux navigateurs la vûe des habitations, qui ne pourroient qu'ajoûter à la perſpective riante qu'offre une ver-

dure aussi agréablement variée. Nous restâmes en panne pendant un jour, vis-à-vis l'embouchure de la rivière qui sépare la ville de la forteresse. Bientôt notre vaisseau fut environné d'une quantité de petits canots. C'étoient des Malais, qui venoient nous apporter des fruits, & quelques poissons, que nous achetâmes pour peu de choses. Il y avoit, entr'autres fruits, du mangoustin, qui est propre à ce climat, & le plus délicieux que l'on puisse trouver dans aucune contrée de la terre. Ce fruit est de la grosseur d'une moyenne grenade ; il est enveloppé d'une écorce brune & ferme : après qu'on l'a brisée, on trouve autour de quatre gousses rougeâtres une espéce de crême blanche, dont le goût est exquis. Nous continuâmes notre route, après nous être munis d'une quantité suffisante de rafraîchissemens. Notre sortie du détroit fut très-heureuse, & nous n'essuyâmes

aucun mauvais tems juſqu'à Poulo (*a*) Timon où nous fûmes relâcher. Cette île eſt ſituée à la côte Orientale de la preſqu'île de Malaque. Les habitans ſont Malais : ils vont preſque entièrement nuds & toujours armés d'une pique : leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont extrêmement longs. Les maiſons de ces inſulaires ſont bâties de bambous, & élevées de terre de ſept à huit pieds (*b*). On y monte par une échelle. Ils couchent ſur des nattes qui leur ſervent en même-tems de parquet. Dans la baie où nous mouillâmes, il n'y avoit qu'une ſeule habitation. Nous n'y vîmes jamais que ſept à huit hommes qui paroiſſoient faire la même famille. Il y a apparence qu'à la vûe du vaiſſeau, ils avoient en-

(*a*) Poulo en Malais, ſignifie île.

(*b*) Ils élévent ainſi leurs maiſons, autant pour ſe garantir de l'humidité de la nuit que des bêtes féroces.

voyé leurs femmes dans l'intérieur de l'île. Au surplus, ils nous firent un accueil fort affable, & nous fournirent abondamment de fruits pour quelques clincailleries d'Europe. Nous restâmes trois jours devant cette île pour faire du bois & de l'eau. Je descendois chaque jour à terre pour y respirer l'air odoriférant qui y regnoit. Les matelots nous montrèrent un matin une tortue monstrueuse qu'ils avoient prise; mais elle étoit d'une espéce si extraordinaire & si hideuse, que le Capitaine la fit rejetter à la mer, de crainte que sa chair n'incommodât l'équipage. L'aspect de cette île est charmant, par la beauté & la variété des arbres dont elle est chargée. J'en ai remarqué qui avoient plus de cent pieds de haut. Les habitans ne faisant aucun usage du bois, puisqu'ils n'en ont besoin ni pour se chauffer, ni pour bâtir, il n'est pas étonnant que cette île, ainsi que la

plûpart des autres de cette mer, ſoient ſi couvertes de bois. Nos approviſionnemens faits, nous levâmes l'ancre, nous fîmes voile pour la Chine. Nous arrivâmes à la vûe de Macao le 19 Août 1760; le vaiſſeau fut obligé de reſter deux fois vingt-quatre heures devant cette place (*a*), pour donner le tems aux paſſagers de deſcendre à terre avec leurs effets. Il n'eſt permis qu'à ceux qui obtiennent une chape (*b*) du grand Mandarin, d'aller juſqu'à Canton; encore les femmes en ſont-elles excluës. Ainſi il n'y avoit nul eſpoir pour la dame Angloiſe qui étoit ſur notre bord, de voir cette ville. Elle fut forcée de paſſer à Macao tout le tems que le vaiſſeau reſta à la Chine. Pour moi je deſcendis à la maiſon

(*a*) J'en donnerai plus loin une légère deſcription.

(*b*) Paſſeport expédié en forme de Lettres-Patentes.

de la Compagnie Françoise, où je demeurai deux mois avec tout l'agrément possible (*a*). Pendant ce tems, on obtint pour moi la permission d'aller à Canton. Je partis à la fin d'Octobre avec Messieurs Newton & Sumption. Nous louâmes une barque Chinoise (*b*), qui nous aborda au bout de trois jours dans cette grande ville, la seule où les Européens soient ad-

(*a*) Il n'y a sorte de bons traitemens que je n'aie reçus des Subrécargues. Je dois particulièrement ce témoignage public de reconnoissance à M. Michel, qui géroit alors en chef les affaires de la Compagnie.

(*b*) Ces barques sont jolies & fort commodes. On y couche, & on est obligé d'emporter des provisions ; si l'on ne veut vivre de la cuisine des mariniers Chinois, qui n'est pas merveilleuse. Ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces traversées, c'est qu'il n'est pas permis de descendre à terre. Cependant le pays délicieux qui borde chaque côté de la rivière de Canton, nous fit bien regretter de ne pouvoir pas l'examiner de plus près. Dans tout ce que j'ai vu pendant l'espace de trente lieues, je n'ai pas remarqué un coin de terre qui ne fut cultivé. Tout respiroit l'abondance, &

mis à faire le commerce. Je n'entrerai point dans le détail de ce qui concerne les mœurs, les coutumes, la religion & le commerce des Chinois. On peut recourir aux différentes hiſtoires qui en ont été données (*a*). D'ailleurs un ſéjour de deux mois dans un pays, ne peut laiſſer dans l'eſprit qu'une eſquiſſe du caractère national, & de tout ce qui y a rapport ; ainſi, je me contenterai de citer quelques traits qui m'ont intéreſſé par leur ſingularité.

Je me rendis, en arrivant à Canton, au Ham François (*b*), où je demeurai

les moindres villages devant leſquels nous paſſions, nous paroiſſoient auſſi peuplés que ſi quelque fête particulière y eût appellé tous les habitans des environs. Un ſpectacle également agréable, c'eſt la grande quantité de barques qui couvrent la rivière, & qui vont & viennent ſans ceſſe pour le commerce intérieur.

(*a*) Entr'autres la grande hiſtoire du P. Duhalde.

(*b*) Nom que l'on donne à chaque factorerie ou maiſon nationale. Ces hams ſont tous ſitués

pendant le séjour que je fis dans cette ville. Tout ce que je vis d'abord, me parut si extraordinaire & si différent de nos manières & des coutumes Européennes, que je me promis bien de ne rien laisser échapper à ma curiosité. Dès le lendemain de mon arrivée, je parcourus la ville Chinoise, (car il n'est permis à aucun étranger d'entrer dans la ville Tartare, située au centre de celle-là.) Je ne fus pas peu étonné de la multitude de Chinois & de Tartares qui remplissoient les carrefours (*a*), & du grand nom-

---

sur une même ligne, & forment un magnifique quai. Les Anglois, les Danois, les Suédois, les Hollandois & les François sont les seules nations Européennes qui entretiennent un commerce direct avec Canton. A la porte de chaque ham est planté un mât de pavillon; ce qui fait un très-joli effet. Au reste, ces hams n'ont guères qu'un étage; ils sont bâtis en pierres & en briques, avec de belles galleries qui donnent sur la rivière. Leur uniformité plaît à la vûe; & l'intérieur est également spacieux & commode.

(*a*) On fait monter jusqu'à près de deux mil-

bre de boutiques de toute eſpéce qui ornoient les rues. Je ne puis mieux comparer ce coup d'œil qu'à celui de la foire Saint-Germain. Mais ce qui fixa particulièrement mon attention, c'eſt la rue que l'on nomme *la rue de la Porcelaine*. Elle eſt parfaitement régulière, pavée de pierres de taille, & préſente, d'un bout à l'autre, de magnifiques boutiques, où l'on trouve tout ce que la Chine fournit de plus précieux en porcelaines. Les Chinois en général, & les Marchands, ſur-tout, ſont polis à l'excès. Un étranger entre-t-il dans une boutique, le Marchand lui offre du thé, s'empreſſe de lui faire voir ce qu'il a de plus rare, & le reconduit avec la

---

lions le nombre des habitans de Canton, en y comprenant ceux qui habitent ſur la rivière. On obſervera qu'à la Chine il y a preſque autant d'habitans ſur les rivières que ſur le continent, par une ſuite de la population prodigieuſe qui ſe renouvelle ſans ceſſe dans cet Empire.

plus grande politesse, quand même celui-ci n'auroit rien acheté.

Le bas peuple est très-enclin au vol. Les gens de cette classe se font sur-tout un plaisir d'exercer leur adresse sur les étrangers. J'en vis un exemple un jour que je me promenai avec un Officier Danois. Il ne s'apperçut, qu'en rentrant, qu'on lui avoit coupé l'aiguillette de son uniforme au ras de l'épaule. Les spectateurs applaudissent ordinairement quand le vol est adroit ; mais si le filou est pris sur le fait, on se moque de lui, & l'étranger peut lui donner impunément des coups de bâton.

Tout le monde sçait que le blanc est, pour les Chinois, la couleur de deuil, & le noir, celle qu'ils adoptent pour exprimer leur joie. Aussi les Européens qui demeurent à Canton, se conforment-ils à ce goût national. Ils ne vont que vêtus de satin noir, & presque toujours en veste, même

pour faire des viſites. Cet uſage eſt très-commode dans les grandes chaleurs.

On fait à la Chine la chère la plus exquiſe, le pays abondant en toute eſpéce de denrées (*a*). Outre les productions propres au climat, on y trouve encore ce que l'Europe fournit de plus rare. Un repas auquel je fus invité, avec les Subrécargues François, chez un riche Chinois, me donna une idée ſuffiſante du luxe particulier à ces peuples. Une table immenſe dreſſée avec la plus grande propreté, étoit couverte d'une infinité de petits plats de la plus belle porcelaine ; mais les mets avoient été tellement déguiſés par l'apprêt, que je n'en pus connoître aucun. C'eſt-là où je goûtai de ce potage aux nids

(*a*) Tout ſe vend à la livre. La chair de porc eſt ſi blanche, ſi légère & d'une qualité ſi ſaine, qu'on en fait du bouillon, même pour les malades, préférablement à toute autre viande.

d'oiseaux, dont plusieurs Missionnaires ont parlé. L'oiseau qui fait ces nids si estimés, est une espéce d'hirondelle qui se trouve dans la Cochinchine. On prétend que la matière dont il se sert pour attacher son nid aux rochers, est formée de l'écume de mer, & d'une liqueur gluante qu'il tire de son estomac. Quoi qu'il en soit, cette matière étant desséchée, devient transparente, & procure, sans avoir besoin d'assaisonnement, le mets le plus délicieux pour l'odorat & le goût. Les Chinois en font le plus grand cas; mais il n'y a que les gens riches qui en usent, vu sa cherté (*a*).

Leur boisson ordinaire est une liqueur appellée *Sampsou*; c'est une composition faite avec du riz fermenté. Le thé est leur boisson la plus commune. Les Chinois boivent tou-

(*a*) On m'a assûré que la livre s'achetoit jusqu'à 40 taels. Le tael fait 7 livres 10 sols, argent de France.

jours chaud; mais il n'eſt pas vrai, comme l'avancent certains Auteurs, qu'ils mangent toujours froid.

Les femmes Chinoiſes mènent une vie très-retirée, exceptez cependant celles du commun. Elles ne ſortent que rarement & toujours en chaiſe à porteurs. Perſonne n'ignore qu'elles ont le pied très-petit, au moyen des entraves qu'on leur met dès leur plus tendre enfance. Sans chercher à diſcuter ici quel motif peut engager les Chinois à perpétuer une coutume auſſi biſarre que cruelle, puiſqu'elle prive ſes victimes de la faculté preſque totale de marcher (*a*), je me bornerai à aſſûrer que rien ne révolte plus les yeux d'un Européen. Lorſque j'étois encore à Macao, j'eus occaſion de voir le pied & la jambe d'une pauvre

(*a*) Elles marchent comme des cannes, en s'appuyant ſur leurs talons, &, ſuivant ce que j'en ai pû juger, elles ne feroient pas un quart de lieue en deux heures.

Chinoiſe à qui, pour ſatisfaire ma curioſité, je donnai quelque argent. Son pied ne formoit qu'une petite maſſe informe de chair, dans laquelle il n'étoit pas poſſible de diſtinguer la marque d'un ſeul doigt, & ſa jambe qu'entortilloit une ligature de pluſieurs aunes, ne préſentoit exactement que l'os couvert de la peau.

On trouve à la Chine, comme dans preſque tous les pays du monde, des filles dévouées aux plaiſirs publics; mais avec cette différence, que les Chinoiſes de cette eſpéce, ne vivent que ſur l'eau. Des Officiers de Police font ſans ceſſe la ronde pour empêcher le déſordre. Au reſte ces filles ne ſont deſtinées que pour les hommes de leur nation. Un étranger que l'on ſurprendroit avec aucune d'elles, ſeroit maltraité par les Inſpecteurs, à moins qu'il ne les appaiſât par une ſomme d'argent. Cette rigueur, au ſurplus, eſt un bien pour les Euro-

péens qui, ſans cet obſtacle, ſe corromproient infailliblement par le plus affreux des maux, la lépre, contagion fort commune dans ces climats, & dont on ne guérit jamais.

En général les Chinoiſes aiment beaucoup la parure, & elles épuiſent, pour s'embellir, toutes les reſſources de l'art. Le blanc & le rouge ſont mis en uſage, mais avec plus de ménagement qu'en Europe, où les femmes, à force de coquetterie & d'artifice maſquent leurs charmes naturels. Les Chinoiſes s'occupent principalement à la broderie où elles excellent. Elles rempliſſent, au ſurplus, leurs momens de loiſir en buvant du thé, & en fumant du tabac.

Quant aux divertiſſemens publics, je n'en ai point vû d'autres, pendant mon ſéjour à la Chine, que les tragédies que l'on repréſente ſur des théâtres conſtruits dans les rues, & auxquelles tous les paſſans peuvent

assister gratuitement. J'ignore aux dépens de qui, & à quel sujet se donnent ces spectacles ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la dépense doit être considérable, vû la richesse des habits, & le nombre des acteurs & des musiciens. Parmi ces comédiens, il n'y a pas une seule femme. Les rôles d'Impératrice ou d'esclave sont joués par de jeunes garçons, dont les traits délicats & le déguisement font illusion. J'ai assisté à plusieurs de ces représentations. Il m'a paru que les sujets de leurs drames étoient tirés de l'histoire nationale, & que les Chinois affectoient singulièrement de mettre sur la scène, ceux de leurs Souverains, dont les vertus & les grandes actions méritoient le sceau de l'immortalité. Ces tragédies ou drames héroïques, sont ordinairement suivis d'une petite piéce dont le sujet est quelque intrigue amoureuse.

Je pourrois rapporter plusieurs au-

tres particularités concernant la Chine, mais je craindrois de répéter ce qui en a été dit par tant d'Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire particulière de ce pays.

La fin du mois de Décembre 1760, devoit être à peu près le terme de notre ſéjour à Canton. Il y avoit alors à Wampou (*a*) cinq vaiſſeaux Anglois, qui tous étoient occupés à finir leur chargement, & faiſoient les derniers préparatifs pour mettre à la voile.

Les Anglois inſtruits par un bâtiment Hollandois venant de Batavia, que des vaiſſeaux de guerre François croiſoient à l'entrée du détroit de la Sonde, réſolurent, pour ne pas tomber en leur pouvoir, de tenter une nouvelle route (*b*). Que les marins ſe

(*a*) C'eſt le lieu où mouillent les vaiſſeaux qui viennent à la Chine. Il y a quatre lieues delà à Canton.

(*b*) Ils auroient pû repaſſer par le détroit de Malaque, mais outre que ce chemin devenoit

donnent ici la peine de me suivre sur la carte, ils trouveront dans cette tentative des Anglois un motif bien fondé de ne pas les imiter. Nous levâmes l'ancre le 8 Janvier 1761, & sortîmes de Wampou au nombre de cinq vaisseaux, avec un vent de nord qui augmenta à mesure que nous gagnions le large. Quand nous eûmes perdu la côte de vûe, nous mîmes le cap à l'est, & nous tinmes cette route pendant dix jours. La violence du vent nous faisoit dériver vers le sud, & la grosseur des lames donnoit des secousses terribles aux vaisseaux. Le tangage étoit si fort, qu'il n'y eut presque personne dans notre petite flotte qui ne fût attaqué de la nausée (*a*). Enfin au

difficile à cause des vents contraires, ils craignoient également par-là de rencontrer l'ennemi.

(*a*) Nommée vulgairement le mal de mer. C'est de tous les maux le plus insupportable & le moins dangereux. J'ai éprouvé avec succès que le meilleur

au bout de dix jours d'une navigation pénible, le vent s'appaiſa & nous portâmes au ſud-eſt pour découvrir la pointe la plus occidentale de l'île de Luçon. Nous paſsâmes à la vûe des îles Philippines par le plus beau tems du monde. Les côtes de Mindora, de Panay & de Mindanao nous parurent très-ſaines. Lorſque nous eûmes dépaſſé cette dernière, nous dirigeâmes notre route ſur l'île de Xolo, improprement nommée par quelques Géographes Jolo ou Solo. Nous en étions à environ quinze lieues, ayant à notre gauche de petits îlots. Notre flotte marchoit ſur une ligne, le Commandant à la tête (*a*). Celui-ci portoit trois fanaux en poupe pour aſſurer la route

---

régime, pour s'en délivrer promptement, eſt de reſter au grand air, & de ne prendre pour nourriture qu'un peu de biſcuit & d'eau-de vie.

(*a*) C'étoit le plus ancien Capitaine qui

des autres vaisseaux pendant la nuit. Il étoit onze heures du soir, & nous naviguions par un frais charmant & à demi-voile. Tout à coup nous vîmes le Commandant qui faisoit signal de détresse, & nous entendîmes en même-tems tirer tous ses canons les uns après les autres pour appeller du secours. Une pareille alarme, au milieu d'une nuit obscure, & dans un parage peu connu, jetta la terreur à bord de tous les vaisseaux. On présuma avec raison que le Commandant périssoit, & en effet ce vaisseau venoit de s'entr'ouvrir contre un rocher à fleur d'eau. Aucun des autres Capitaines n'osa hazarder de lui envoyer du secours, chacun ne songeant qu'à son propre salut. Nous nous trouvions entourés par un

avoir pris le commandement; il montoit le *Griffin*, vaisseau percé pour quarante piéces de canon.

cercle de briſans (*a*) dont on commençoit déja à entendre le murmure, & nous nous apperçumes trop tard qu'un courant violent nous y entraînoit. Dans cette extrémité, ne pouvant plus virer de bord, il ne nous reſtoit, pour échapper au danger, d'autre reſſource que de jetter l'ancre. La crainte de ne pas trouver de fond ajoûta encore à la conſternation. On ſonda & on trouva trente braſſes ſur un fond de rocailles. On lâcha auſſi-tôt les ancres; mais l'inquiétude générale ne fut ſuſpendue que pour quelques inſtans. Cependant le *Griffin* couloit à fond, & les cris de l'équipage, joints aux horreurs de la nuit & de notre ſituation, portoient le déſeſpoir dans tous les cœurs. Heureuſement pour lui que ſes chaloupes étoient à la traîne, ſans cela il eût péri de corps

(*a*) Rochers à fleur d'eau, contre leſquels la mer bat continuellement.

& de biens (*a*). Notre vaisseau qui se trouvoit être le plus près, recueillit cet équipage infortuné. Ce fut un spectacle bien attendrissant de voir ceux de notre bord recevoir dans leurs bras leurs malheureux compagnons, les consoler & mêler avec eux leurs larmes. Mais tous les dangers n'étoient pas passés. A peine commencions-nous à respirer que l'*Oxford*, un des vaisseaux de l'arrière, chassa sur ses ancres, & dériva sur nous avec la plus grande violence. Les vergues des deux navires s'embarrassèrent mutuellement dans les haut-bans, & les secousses fréquentes causées par le houle de la mer, nous mirent cent fois en danger de nous briser l'un contre l'autre. On employa des deux côtés tous les moyens que la force & la néces-

(*a*) La perte de ce vaisseau fut évaluée à près de deux cens mille livres sterling, qui font environ quatre millions argent de France.

ſité ſuggérèrent pour ſéparer ces deux maſſes énormes qui ſembloient être aux priſes. Dans ce moment même où tout paroiſſoit déja conſpirer pour notre perte, un nouveau malheur plus affreux encore vint nous aſſaillir. Le feu prit à notre gaillard d'avant. Qu'on juge ici de la confuſion & de l'épouvante où ce nouvel accident nous jetta. Les expreſſions me manquent pour décrire l'état où nous nous trouvâmes. On n'entendoit plus le commandement, & on eût dit que tout le monde avoit perdu la tête. Les Anglois découragés par tant de malheurs ſembloient enfin y ſuccomber. Les dix grenadiers François qui étoient à notre bord, & qui ne m'avoient pas quitté de la nuit, ſe jettèrent courageuſement au milieu des flammes ; leur exemple rendit la préſence d'eſprit à quelques matelots qui ſe joignirent à eux, & tous animés par

la présence du Capitaine, vinrent à bout, à force de travail, d'éteindre le feu. Ce danger, le plus terrible de tous sur mer, devenoit d'autant plus pressant, que notre vaisseau, venant à sauter en l'air, eût infailliblement entraîné l'*Oxford* dans sa perte. Le courage parut renaître dans tous les cœurs, & les nouveaux efforts que l'on fit de part & d'autre, séparèrent enfin les deux vaisseaux. Mais cette nuit redoutable nous préparoit encore de nouvelles allarmes. Vers les trois heures du matin, le vent ayant augmenté considérablement, tous les vaisseaux, excepté le nôtre, chassèrent sur leurs ancres; dans la crainte d'être emportés contre quelque écueil, ils mirent à la voile pour gagner au large. Mais quel fut leur étonnement à la pointe du jour, quand ils s'apperçurent que pour éviter un danger, ils en avoient

couru mille ! En effet, la ſeule iſſuë que le vent leur permit de prendre, ils l'avoient trouvée, mais à travers une chaîne de bas rochers dont l'ignorance & la nuit leur dérobèrent la vûe. Déja nous nous félicitions dans notre bord de la ſûreté de notre mouillage, lorſque nous nous apperçûmes tout à coup que nous dérivions à notre tour vers les écueils. Notre Capitaine qui ne voyoit plus les autres vaiſſeaux, étoit dans la plus grande inquiétude ſur leur ſort. Il ne voulut jamais mettre à la voile, dans l'appréhenſion de ſe perdre ; il eſſaya, pour s'en garantir, de faire jetter la groſſe ancre, vulgairement appellée l'ancre de miſéricorde. Elle tint heureuſement, & dans cette ſituation nous attendîmes le jour avec impatience. Lorſque le ſoleil eut reparu ſur l'horiſon, nous découvrîmes en frémiſſant que nous étions environnés de

rochers à fleur d'eau. Il ne nous étoit pas aisé d'imaginer comment les autres vaisseaux, que nous voyions alors à plus de quatre lieues de nous, s'étoient tirés de ce mauvais pas. Le Capitaine, impatient d'en sortir à son tour, envoya sa grande chaloupe devant pour sonder les passages. Dans cet intervalle le vent diminua, & étant devenu plus favorable, nous en profitâmes pour joindre, non sans les plus grandes difficultés, les autres vaisseaux qui nous attendoient en panne. Quand nous fûmes réunis, on dispersa l'équipage du *Griffin*. Les provisions commençoient à manquer dans notre vaisseau, une partie s'étant gâtée; c'est pourquoi il fut résolu que nous irions relâcher à l'île de Xolo, dont nous n'étions plus qu'à peu de distance, tandis que le reste de la flotte mieux pourvuë que nous, continueroit sa route. L'île de Xolo, située à en-

viron cent lieues au ſud-oueſt de l'île de Mindanao, peut être compriſe au nombre des îles Philippines. Elle a à peu près trente lieues de circuit. Le havre où nous mouillâmes eſt dans la partie occidentale de l'île, il eſt également ſûr & commode. Nous vîmes, en y entrant, une bourgade aſſez conſidérable qui borde l'enfoncement de la baie. Notre Capitaine, dans le deſſein d'en impoſer aux habitans, fit tirer ſept coups de canon pour ſaluer la terre; mais nous ne fûmes pas peu ſurpris d'entendre que l'on nous rendit le ſalut coup pour coup. Cette ripoſte nous fit prendre la précaution de ne deſcendre à terre qu'armés (a); les habitans loin d'être effrayés à notre

(a) Nous trouvâmes que toute leur artillerie conſiſtoit en cinq mauvais canons de fer poſés, au lieu d'affuts, ſur des rouleaux de bois. C'étoit la dépouille de quelque petit bâtiment Eſpagnol de Manille, preſque toujours en guerre avec les habitans de ces îles.

vûe, vinrent au-devant de nous en aſſez grand nombre. Ces inſulaires reſſemblent parfaitement aux Malais: ils ont, comme eux, le tour du viſage quarré, le nez petit & écraſé, & la couleur du corps d'un jaune olivâtre. Enfin ils ſe vêtiſſent de la même façon, & conſtruiſent leurs maiſons dans le même goût. Leur langue a un rapport étonnant avec la langue Malaie; & la ſeule différence qu'il y ait entre ces peuples, vient de leur caractère. Les Malais ſont plus féroces. Un de ceux-ci, domeſtique d'un Anglois, ſervoit d'interprête. Nous fûmes conduits chez le Chef de l'île, qui fait ſa réſidence dans cette bourgade. On lui donne le titre faſtueux de Sultan. Au reſte, ce titre s'accorde bien avec leur religion, qui eſt une eſpéce de Mahométiſme. Le palais de ce Sultan, conſiſte en un grand bâtiment de bambous, élevé de terre de quatre pieds, & entouré

d'un bois fort agréable. Nous montâmes dans ce bâtiment par un large perron de bois. La principale porte étoit gardée par deux inſulaires, armés chacun d'une pique. Notre ſuite reſta au-dehors pour faire la garde, pendant que le Capitaine, deux paſſagers Anglois & moi, nous fûmes introduits par un des miniſtres du Sultan, dans une vaſte piéce, où ce Chef étoit aſſis au milieu de cinq ou ſix de ſes favoris: Après nous avoir ſalué d'une inclination de tête, il nous fit ſigne de nous aſſeoir. Notre interpréte lui préſenta alors, de la part du Capitaine, une piéce de drap écarlate, ſix couteaux, un fuſil & un miroir. Ce préſent parut lui faire le plus grand plaiſir; mais ce qui l'enchanta ſur-tout, ce fut le miroir. Il s'y regarda avec admiration, & rit beaucoup d'y voir la répétition de ſes grimaces. Ses favoris s'y mirèrent à leur tour, & le Sultan, voulant donner le même cadeau à ſes

femmes, les fit appeller, & leur passa le miroir qu'elles consultèrent alternativement avec beaucoup de vivacité. Ces femmes étoient au nombre de douze, & n'avoient d'autres vêtemens que ceux qu'exige indispensablement la pudeur. Quelques-unes avoient la peau presque blanche, & la figure assez agréable. Elles parurent singulièrement étonnées de nous voir, & se retirèrent à regret au signe que leur en fit le Sultan. Quelques instans après, on nous servit du chocolat dans des tasses d'argent. C'est le meilleur que j'aie pris de ma vie. Le Sultan, charmé de nos procédés, nous offrit tout ce qui dépendoit de lui, & en particulier au Capitaine des vivres pour son vaisseau. Cette île abonde en fruits excellens, en volailles, en bœufs, & en buffles sauvages. On y trouve du coton, du riz, & en quelques endroits du froment. Les arbres les plus communs, sont ceux qui don-

nent l'ébéne, le bois de campêche, les noix muſcades, les bananes ou figues des Indes & le ſagou. Nos matelots ſe pourvurent abondamment, & à peu de frais, de toutes les petites douceurs néceſſaires dans une navigation de long cours. Les inſulaires nous donnoient, pour des bagatelles, des fruits, des ſinges & des perroquets de toute eſpéce. Nous reſtâmes dans cette île huit jours, pendant leſquels nos ſcorbutiques, pour qui l'on avoit dreſſé une tente à terre, recouvrèrent parfaitement leur ſanté. Au ſortir de l'île de Xolo, nous mîmes le cap au ſud, pour aller reconnoître les quatre petites îles ſituées au nord-oueſt de la pointe de Stroomn, qui termine dans cette partie l'île des Célébes. Delà nous entrâmes dans le détroit, formé par cette île, & par celle de Bornéo. Qu'il me ſoit permis de faire ici une obſervation qui pourra être de quelque utilité aux Navigateurs & aux

Géographes. Sur toutes les cartes marines que j'ai consultées jusqu'à présent, j'ai remarqué qu'il y a plus de quatre degrés dans l'endroit le plus rapproché de la côte de Bornéo à celle des Célébes. Cependant il n'y eut personne à bord de notre vaisseau qui ne distinguât clairement, & tout à la fois, les deux côtes; ce qui prouve évidemment que la distance ne peut être que de deux degrés tout au plus (*a*), parce qu'il n'est guères possible d'appercevoir une côte à plus de vingt lieues de distance, à moins qu'elle ne soit d'une hauteur prodigieuse. Au surplus, le passage entre ces deux îles n'est point dangereux. Nous prenions cette route pour pénétrer dans la grande mer par le détroit de Sapi. Mais nous eûmes bien des dangers à surmonter auparavant. Il fallut passer près d'une chaîne de ro-

(*a*) Jai eu occasion de communiquer cette remarque au célèbre M. Daprès de Mannevillette.

chers, & de bancs de ſable, que l'on nomme les Poſtillons & les Pater-noſter. Nous avions à craindre les vents, qui dans ces parages ſoufflent par intervalle avec violence, & qui, joints aux courans, euſſent pû nous faire échouer. Le détroit de Sapi, à l'eſt de celui de Lomboc, eſt formé par l'île de Cumbava & celle de Flores, faiſant toutes deux partie des îles Moluques. Le paſſage de ce détroit eſt très-dangereux, à cauſe de la force des courans, & parce qu'il n'y a pas de fond pour mouiller. Cependant nous eûmes le bonheur d'en ſortir ſans accident, &, comme nous avions beſoin de faire de l'eau, nous fûmes relâcher dans la partie méridionale de l'île de Cumbava (*a*). Nous jettâmes l'an-

(*a*) Sur nos meilleures cartes marines, il eſt marqué que la partie méridionale de cette île n'a jamais été connue. Cette raiſon me fait regretter de n'avoir pû en prendre une conoiſſance plus particulière. Il y a apparence, au ſurplus, que notre vaiſſeau eſt le premier qui ait mouillé

cre à l'entrée d'une magnifique baie; mais nous n'y restâmes que deux jours. Cette île paroît être abondante en toute espéce de productions particulières au sol. Nous vîmes quantité de chevaux qui paissoient en liberté dans les bois, & sur le bord de la mer.

Depuis l'île de Cumbava, jusqu'à l'île Sainte-Héléne, nous naviguâmes cinq mois consécutivement, sans voir autre chose que le ciel & la mer. Les vents contraires & les gros tems nous tourmentèrent beaucoup au cap de Bonne-Espérance. Nous employâmes près de quinze jours à le doubler, par le circuit que nous fûmes obligés de faire. Enfin après une traversée également longue & pénible, nous arrivâmes à la vûe de l'île Sainte-Héléne. J'appris, en y débarquant, la perte de Pondichéry. La joie que je vis régner

---

dans cette partie de l'île. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que les habitans s'enfuirent dans les bois à notre approche.

à cette occaſion, parmi les habitans de l'île, redoubla encore la douleur où m'avoit jetté cette triſte nouvelle.

L'île de Sainte-Héléne (*a*), ſituée dans la mer Atlantique, entre l'Afrique & le nouveau continent, par le onziéme degré de latitude méridionale, appartient aux Anglois. Elle a environ ſept lieues de tour. Ses bords ſont hauts & formés par des rochers eſcarpés. Les montagnes qui la couvrent, préſentent la plus belle verdure, & les vallées ne le cédent à aucun pays du monde pour la fertilité & la bonté des pâturages. Nous deſcendîmes dans la principale vallée, ſituée dans la partie méridionale de l'île, & le lieu de la réſidence du Gouverneur. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'une ſeule rue, compoſée d'en-

(*a*) Ainſi nommée, parce qu'elle fut découverte le jour de ſainte Héléne, en 1502, par Jean de Nova, Portugais.

viron soixante-dix maisons bâties à l'Européenne. Le côté de la mer est fortifié par la nature, & défendu en outre par une forte batterie de canons. La Compagnie des Indes d'Angleterre a un magnifique jardin dans l'enfoncement de la vallée ; mais il n'est pas permis à aucun étranger de pénétrer plus avant dans l'île.

Il étoit tems que notre vaisseau relâchât. Les deux tiers de l'équipage languissoient du scorbut. Il en mourut peu, & je remarquerai pour le bien de l'humanité, que l'usage du pourpier sauvage, fut ce qui contribua le plus à leur prompt rétablissement.

Les étrangers qui débarquent dans cette île, sont obligés, faute d'auberges, de se mettre en pension chez les habitans ; ce qui leur procure de la société. Le sexe y est aimable & enclin à la gaieté.

Il y avoit huit jours que j'étois à

Sainte-Héléne, & pour lors le ſeul François qu'il y eût dans l'île, lorſque l'*Onſlow*, vaiſſeau de la Compagnie Angloiſe, venant de la côte de Coromandel, débarqua M. de Lally, & deux autres Officiers François attachés à ſa perſonne. Leur ſort, ainſi que le mien, étoit d'être conduits en Angleterre, comme priſonniers de guerre. Le Gouverneur rendit au Général François tous les honneurs poſſibles. Il alla même juſqu'à lui donner un bal (*a*), où furent invitées les perſonnes les plus conſidérables de la colonie.

Notre ſéjour, à l'île de Sainte-Héléne, fut de ſix ſemaines, & nous en ſortîmes au nombre de pluſieurs vaiſſeaux pour nous rendre directement

---

(*a*) Ce bal fut précédé d'un ſouper ſplendide, après lequel, ſuivant la coutume Angloiſe, les Dames ſe retirèrent chez elles, & les hommes paſſèrent la nuit à boire, & à politiquer en s'ennivrant.

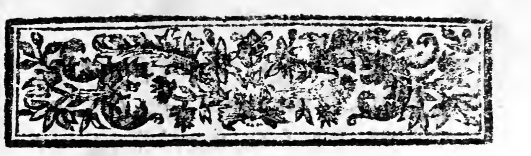
en Angleterre. Une escadre de vaisseaux de guerre François qui se trouvoit près de l'île Fernandez, auprès de laquelle nous passâmes, nous auroit probablement pris, si elle nous eût apperçu. C'étoit alors le souhait le plus ardent que formât mon cœur, & un moment aussi heureux que celui de ma délivrance, m'eût un peu vengé des procédés trop présomptueux de ces gens tels qu'il s'en trouve chez toutes les nations, & que l'on nomme gascons parmi nous.

Après deux mois de navigation, nous arrivâmes aux Dunes dans les derniers jours du mois de Septembre 1760. Nous remontâmes la Tamise jusqu'à Depfort, bourg situé à quatre lieues de Londres, & où l'on construit des vaisseaux. De Depfort, je fus mené jusqu'à Londres, avec cinq soldats François, reste des dix dont j'ai parlé, par une garde Angloise. On nous conduisit chez les Commis-

ſaires de la Tour de Londres, où après avoir montré ma commiſſion, il me fut permis de reſter trois jours dans la ville ſur ma parole. Quatre de ces ſoldats furent envoyés dans les priſons; j'eus le bonheur de ſauver le cinquiéme en le faiſant paſſer pour mon domeſtique. C'étoit un jeune homme de bonne famille, que des excès de jeuneſſe avoient forcé d'aller dans l'Inde, & qui, pendant toute notre traverſée, m'avoit témoigné le plus grand attachement.

Je trouvai dans l'auberge Françoiſe qui eſt dans le quartier de la Bourſe, pluſieurs Officiers François faits priſonniers en revenant de l'Amérique. Au bout de trois jours, nous reçûmes ordre de nous rendre à Douvres pour être échangés, & delà repaſſer en France. Quelque deſir que j'euſſe de voir une partie de l'Angleterre, il fut bientôt effacé par l'eſpoir prochain de rentrer dans ma patrie après une ſi

longue absence. Nous demeurâmes trois semaines à Douvres. Le paquebot qui devoit nous passer à Calais étoit prêt. On n'attendoit plus que le Prince Gallitzin, & un autre Seigneur Russe qui avoient arrêté leur passage, & qui revenoient de la Cour d'Angleterre, où le couronnement de la Reine avoit attiré leur curiosité. Nous levâmes l'ancre, dès qu'ils furent à bord, & nous descendîmes à Calais après une traversée de douze heures. La joie de me retrouver sain & sauf dans ma patrie, après avoir couru tant de périls, & éprouvé les plus rudes fatigues, fut encore augmentée par le plaisir inexprimable de revoir mes anciens amis, & sur-tout par les doux épanchemens de mon cœur dans le sein des plus tendres parens.



DE LA CÔTE DE COROMANDEL,

Et des établissemens qui ont été faits successivement dans l'Inde par différentes Nations Européennes.

SITUATION DE LA CÔTE DE COROMANDEL.

LA côte de Coromandel s'étend depuis le cap Comorin, jusqu'à la côte d'Orixa, entre le huitiéme & le dix-huitiéme degré de latitude septentrionale, & comprend la côte orientale de la presqu'île de l'Inde, en deçà du Gange. Cette partie de l'Asie, la plus belle & la plus riche, est depuis longtems aussi la

plus intéressante. C'est en partie sur la côte de Coromandel que ces anciens Portugais (*a*), si célébres par leurs découvertes, & leur témérité à parcourir des mers jusqu'alors inconnues, établirent leurs fameuses colonies. La beauté du ciel, la douceur du climat &, plus que tout, les riches productions de la terre, contribuèrent à leur faire préférer ce séjour à tout autre. Aussi a-t-on vû, dans les siécles passés, s'élever sur cette côte des villes superbes, où aux mœurs Européennes se joignirent bientôt le luxe, la mollesse, la perfidie, & tous les autres vices qui ont rendu ces conquérans odieux aux naturels du pays (*b*), & peu redoutables ensuite à

(*a*) Ils firent leurs premiers établissemens à Cananor, situé sur la côte Malabare; mais peu de tems après ils s'étendirent le long de la côte de Coromandel.

(*b*) Ils abusèrent de la confiance du Roi de

à leurs ennemis (*a*). C'est en 1498 que les Portugais découvrirent une nouvelle route pour aller aux Indes (*b*). En 1510, ils prirent la ville de Goa sur la côte Malabare (*c*), & en firent la capitale du nouvel Empire qu'ils voulurent établir dans l'Orient, dont toutes les richesses (*d*)

Cananor qui leur avoit cédé un terrein pour construire le premier fort qu'ils aient eu dans l'Inde. Un bâtiment de Cananor fut submergé par le canon d'un vaisseau Portugais, pour avoir résisté à l'avidité du Capitaine. Cet acte d'hostilité indigna également le Monarque Indien & ses sujets, & fut le signal d'une guerre sanglante qui dura près de cinquante ans. *Maffey*, *part.* 1. *l.* 2. *ch.* 5. *Mandelso*, *Thevenot.*

(*a*) Castanneda, *Histoire de la découverte des Indes.*

(*b*) Vasquès de Gama, Commandant d'une escadre de quatre vaisseaux armés par les ordres d'Emmanuel, Roi de Portugal, est le premier qui ait abordé aux Indes, après une navigation périlleuse d'onze mois.

(*c*) Albuquerque s'en étoit déja emparé pour le Roi Portugal en 1508; mais elle avoit été reprise peu de tems après.

(*d*) L'empressement & l'affluence que l'amour

refluoient alors à Lisbonne, & excitoient la jalousie & la curiosité de l'Europe. Les Hollandois, toujours avides de commerce, titèrent longtems du Portugal ces précieuses marchandises; mais cette couronne ayant été réunie en 1580 à celle d'Espagne, les persécutions que les Hollandois eurent à souffrir de la part de Philippe II, les déterminèrent à aller chercher eux-mêmes ces trésors, dont ils n'avoient été jusqu'alors que les colporteurs. Après avoir inutilement tenté, par le nord, le passage aux Indes, quelques négocians s'associèrent & profitèrent des conseils d'un nommé Houtman (*a*), qui avoit fait

---

de la nouveauté produisoit, faisoient monter les marchandises de l'Inde à un prix extravagant; & les Portugais ne manquoient pas de tenir ferme, au moyen de quoi ils vendoient extrêmement cher ce qui n'avoit coûté que quelques clincailleries méprisables en Europe.

(*a*) Etat présent de la République de Hollande. *A l'art. des Colonies.*

pluſieurs voyages dans cette partie du monde, avec les Portugais, & que ceux-ci avoient long-tems détenu en priſon, pour avoir voulu prendre une trop grande connoiſſance de ce commerce. Houtman partit en 1595 du Texel avec quatre vaiſſeaux, & malgré les traverſes qu'il eût à eſſuyer des Portugais, il ramena trois de ces bâtimens en Europe, ayant été obligé d'abandonner le quatriéme faute de matelots. Les riches cargaiſons que ces vaiſſeaux rapportèrent, donnèrent lieu à de grandes eſpèrances, & engagèrent d'autres négocians à former des ſociétés plus nombreuſes pour le même commerce. Ce n'eſt qu'en 1602 (*a*), que les

(*a*) Par un traité conclu le 20 Mars de la même année. Ce nouveau corps de compagnie ſe trouvoit alors avoir un fonds de ſix millions ſix cens mille livres, & la première flotte qu'il mit en mer, fut de quatorze grands vaiſſeaux, qui firent voile pour les Indes, au mois de Juin de la même année.

Etats-Généraux réunirent toutes ces sociétés, pour en former une seule compagnie qui fût en état de résister aux insultes des Portugais. En 1641 il y eut, entre ces deux nations, une tréve pour dix ans. Les Portugais avoient alors sécoué le joug des Espagnols. Mais les Hollandois, sans avoir égard à la tréve, s'emparèrent des plus fortes places (*a*) que les premiers eussent dans l'île de Ceylan, & par-là ils se rendirent maîtres du commerce de la canelle, ainsi que du détroit qui est entre cette île & la côte de Coromandel. Cette rupture donna lieu à une nouvelle guerre qui dura

(*a*) Gallo & Colombo; cette dernière est aujourd'hui la capitale des possessions Hollandoises dans l'île de Ceylan. Elle est située sur la côte occidentale, & défendue par trois forts. Ils y entretiennent une forte garnison, à laquelle ils ont joint cent hussards François, des débris de l'armée Françoise dispersée à la côte de Coromandel.

juſqu'en 1661. Cette année fut pour les Portugais une époque fatale (*a*). Les Hollandois leur enlevèrent les meilleures forteresses qu'ils poſſédaſſent aux Indes; enfin en 1663, les Portugais ſe virent dépouiller de la plus belle partie de leurs colonies; il ne leur reſta plus que Goa (*b*),

(*a*) Les Indiens gémiſſoient depuis longtems ſous la dureté de leur domination. Depuis Alphonſe d'Albuquerque, ils n'étoient plus maîtres de leurs villes, de leurs terres, de leurs biens, de leur commerce, ni même de leurs perſonnes, & ils ne demeuroient aſſervis, que parce qu'ils n'avoient pas le courage de prendre les armes pour ſe délivrer. Les Hollandois ſçurent profiter de ces diſpoſitions favorables, & montrèrent pour les Indiens une pitié dont ceux-ci furent bientôt déſabuſés. *Guyon*, *Tome III.*

(*b*) Cette ville étoit autrefois une des plus opulentes du monde, & des plus magnifiques, par la beauté de ſes bâtimens, le concours de toutes les nations de l'Inde, & le commerce prodigieux que faiſoient ſes habitans; mais elle eſt bien déchûe de ſon ancienne grandeur. Les Portugais, par une longue ſuite de débauches, ſont parvenus à défigurer leurs générations, &

Diu (*a*), Timor (*b*) & Macao (*c*) ; ils

---

de toutes les familles qui sont encore établies dans cette ville, il y en a peu qui ne portent la marque certaine du mêlange de leurs pères avec le sang vil des esclaves. Delà cette révolution des mœurs nationales, la foiblesse des chefs, le relâchement de la discipline, l'anéantissement du commerce, & la ruine publique, suite nécessaire du luxe & de la mollesse. On ne voit plus dans cette ville que des moines qui traînent leur vie dans une oisiveté orgueilleuse, des soldats incapables de subordination, & quantité de femmes & de filles livrées aux uns & aux autres. Goa est dans une île qui a environ dix lieues de circonférence. On y trouve un Viceroi, un Archevêque, & sur-tout une Inquisition à laquelle il est dangereux de déplaire.

(*a*) Place forte dans une île du même nom, au midi du Royaume de Guzurate sous l'Empire Mogol. Cette colonie se ressent également de la décadence des Portugais dans l'Inde ; elle est par le vingtième dégré de latitude septentrionale.

(*b*) Petite colonie Portugaise, située dans une île de même nom, au midi des Moluques. On y envoie les malfaiteurs & les filles de mauvaise vie ; ce qui la rend très-peuplée.

(*c*) Macao est situé dans une île du même nom,

ne pûrent pas même conſerver un ſeul comptoir ſur la côte de Coromandel, où quelques années aupara-

---

à l'embouchure de la rivière de Canton, qui traverſe les provinces méridionales de la Chine. Les Portugais y ont trois petites fortereſſes, un Evêque & un Gouverneur, ſoumis aujourd'hui à la police des Chinois qui ſont maîtres du reſte de l'île. La garniſon Portugaiſe n'excède pas deux cens hommes. Les fortifications ſont en mauvais état, & pourroient à peine réſiſter à un coup de main. Les habitans ſont miſérables, ſur-tout depuis qu'ils ne commercent plus avec le Japon. Sa Majeſté Portugaiſe vient cependant d'accorder par Lettres-Patentes du mois d'Août 1768, la permiſſion à trois Négocians de Liſbonne, d'envoyer un vaiſſeau à Macao. Cette entrepriſe, dont les fonds doivent former une ſomme de quatre cens mille cruzades, ſera, ſi elle réuſſit, revivre le commerce dans cette colonie. Le climat y eſt un des plus beaux & des plus ſalubres qu'il ſoit poſſible de voir. Je me ſuis ſouvent promené, pendant deux mois que j'ai ſéjourné dans cette île, ſur une montagne délicieuſe par ſa belle perſpective, où l'on aſſûre que Camoëns a compoſé la plus grande partie de ſon poëme. On vit à Paris, pendant l'aſſemblée du Clergé de 1755, l'Evêque de Macao.

vant leur empire ne voyoit point de bornes.

Premières tentatives des François pour faire le commerce dans l'Inde.

Le commerce prodigieux que les Hollandois firent ensuite dans l'Inde, & les richesses immenses qu'ils en rapportoient tous les ans en Europe, inspirèrent à plusieurs négocians François l'envie d'imiter leurs voisins (*a*).

Henri IV, par un arrêt du premier Juin 1604, accorda à un nommé Gérard le Roi, & à ses associés, le privilége exclusif de commercer

(*a*) François I & Henri III avoient inutilement invité les Négocians François, par des Edits & Déclarations, à entreprendre des voyages de long cours; mais ces différentes exhortations n'eurent pas d'effet. Il eut fallu que l'Etat fît la majeure partie des frais, comme cela s'étoit pratiqué en Portugal & en Hollande; mais les finances étoient épuisées par les guerres que ces deux Monarques avoient eu à soutenir, l'un contre Charles-Quint, & l'autre contre la Ligue.

aux Indes pendant l'eſpace de quinze ans : ce projet ne s'exécuta point, & fut ſuivi de pluſieurs autres qui échouèrent pareillement. Louis XIV créa, par édit du mois d'Août 1664, une nouvelle Compagnie des Indes Orientales ; mais elle abandonna bientôt ſa navigation, & céda le privilége qui lui avoit été accordé pour cinquante ans, moyennant dix pour cent du produit, & quelques autres avantages. Enfin après bien des révolutions & des obſtacles, les François parurent dans l'Inde le 24 Décembre 1667, mouillèrent devant Cochin pour prendre des rafraîchiſſemens, & entrèrent dans le port de Surate le treize Février de l'année ſuivante. Delà ils ſe répandirent dans différentes parties de l'Inde. En 1676, ils établirent à la côte de Coromandel une loge dans Pondichéry, qui dépendoit du Royaume de Gingy, & qui leur fut con-

cédé en propriété quelques années après.

Le commerce étoit alors partagé entre plusieurs compagnies différentes par les intérêts, comme par les lieux de leur établissement; il y manquoit cette union, qui seule peut lui donner de la vigueur.

Création de la Compagnie des Indes.

Le gouvernement François sentit combien une compagnie, à l'instar de celle des Hollandois, dont les intérêts seroient uns & surveillés par une administration sage, procureroit d'avantages à la nation & de crédit dans les pays éloignés. C'est d'après ce systême que toutes les compagnies commerçantes (*a*) furent réunies en 1719 en une seule, à laquelle on

(*a*) Il y en avoit quatre; celle des Indes Orientales, celle de la Chine établie en 1660, celle de l'Amérique, & celle du Sénégal pour l'achat & la vente des Négres.

donna le nom de Compagnie perpétuelle des Indes, & qui eſt la même que celle qui ſubſiſte aujourd'hui. Depuis l'époque de ſon établiſſement juſqu'au commencement de la dernière guerre, elle n'avoit eſſuyé que peu d'échecs, & on peut dire avec vérité, que jamais colonie n'égala le degré de grandeur & d'opulence où M. Dupleix (*a*) avoit porté Pondichéry.

Compagnie Angloiſe des Indes.

Vers l'année 1600, ſous le règne d'Eliſabeth, les Anglois commencèrent à former une Compagnie pour le commerce des Indes Orientales; mais elle fut totalement épuiſée par la guerre qu'eut à ſoutenir Guil-

(*a*) Sans vouloir pénétrer les motifs qui ont pû donner lieu au rappel de ce Gouverneur, il eſt probable que l'Inde ſeroit encore à nous, s'il eut reſté en place. Le crédit de M. Dupleix étoit immenſe, & ſes reſſources infinies.

laume, qui fut appellé par la nation pour remplacer l'infortuné Jacques II. Ce ne fut qu'après la paix de Riswick & la création d'une nouvelle Compagnie en 1697, réunie aux débris de l'ancienne, que le commerce des Anglois commença à fleurir dans l'Inde.

Après avoir été à deux doigts de leur perte (*a*) en 1758, ils sont enfin parvenus à s'emparer de toutes nos possessions dans le Bengale & à la côte de Coromandel, & ils sont aujourd'hui de tous les Européens, les seuls qui donnent des loix dans ces

---

(*a*) Si, après la prise du fort Saint-David, on eut fait marcher l'armée Françoise à Madras, qui étoit consterné de la perte de cette forteresse, la garnison Angloise n'eut pû alors nous opposer qu'une foible résistance, & par la conquête de cette seconde place, nous nous serions vûs les maîtres de la côte de Coromandel, & bientôt de toute l'Inde, parce que les possessions intérieures seroient infailliblement tombées d'elles-mêmes faute de secours.

contrées éloignées, & qui faſſent trembler les Nababs même.

Etabliſſement des Danois dans l'Inde.

Les Danois à leur tour tentèrent de paſſer le cap de Bonne-Eſpérance pour faire des établiſſemens dans l'Inde. Après bien des négociations avec le Roi de Tanjaour, ils achetèrent de ce Prince (*a*) la permiſſion de s'établir ſur ſon territoire. Ils ont depuis acquis pluſieurs loges dans d'autres Parties de l'Inde ; & quoique leur commerce ne ſoit pas auſſi conſidérable que celui des autres nations Européennes , ils ne laiſſent pas d'en retirer un avantage égal , par le plan qu'ils ſe ſont fait de ne point entrer en guerre avec leurs voiſins ; & en effet ce parti eſt digne d'une adminiſtration ſage. Des hommes, dont

(*a*) Vers l'an 1616.

l'unique but doit être d'entretenir une libre circulation dans le commerce, n'auroient-ils point des reproches à se faire, si, sans nécessité, ils en absorboient le produit par des guerres, dont la fin est communément la ruine des deux partis, l'abandon des alliés du pays, le discrédit, l'épuisement des finances, & la honte de voir souvent échouer ces téméraires projets de puissance & de conquêtes ? Il seroit à souhaiter que les Potentats de l'Europe eussent fait, dès le principe, un traité mutuel qui eut borné la guerre aux limites de notre continent, & on ne verroit pas aujourd'hui la plûpart des colonies presque énervées & hors d'état de fournir ces ressources brillantes que l'on en a tirées dans des tems de calme & de paix.

Climat de l'Inde.

Le climat de l'Inde est un des plus

beaux & des plus ſains qu'il y ait dans les quatre parties du monde. Deux ſaiſons y partagent l'année, & la révolution de l'une à l'autre eſt toujours périodique. Depuis environ le quinze Octobre juſqu'aux premiers jours d'Avril, le vent ſouffle conſtamment de la partie du nord ; & pendant le reſte de l'année, il ſe fixe dans la partie méridionale. Les marins appellent ces deux époques *Mouſſons*. La première amène ſouvent des ouragans à la côte de Coromandel, & il eſt dangereux pour les vaiſſeaux de n'avoir pas appareillé avant le quinze Octobre. A ces tempêtes ſuccédent par intervalle des pluies abondantes (*a*) qui fertiliſent la terre, & ne ceſ-

(*a*) La plûpart des voyageurs ont remarqué, avec raiſon, que tandis que la ſaiſon pluvieuſe régne à la côte de Coromandel, il fait le plus beau tems du monde à la côte Malabare ; & celle-ci eſt également agitée par les ouragans, lorſque l'été eſt dans toute ſa beauté à la côte de Coro-

ſent ordinairement que dans le mois de Janvier. La ſeconde mouſſon produit les chaleurs, qui dans ce pays ſont exceſſives vers le milieu du jour, mais tempérées le ſoir & le matin par une petite briſe de mer & par les roſées ſalutaires (*a*) de la nuit. En général on voit chaque jour dans l'Inde le ſoleil ſe lever & ſe coucher. Pendant les deux tiers de l'année, le ciel y eſt toujours pur, toujours ſerein, & on n'a point à craindre dans ce climat ces maladies épidémiques que l'on attribue ſouvent avec raiſon dans d'autres pays aux influences malignes de l'air, & aux variations peu réglées des ſaiſons.

---

mandel. Cette différence provient des montagnes de Gate, qui forment une chaîne de trente lieues du midi au nord de la preſqu'île, & ſéparent en quelque façon les deux climats.

(*a*) La chaleur eſt quelquefois ſi grande, qu'on eſt obligé de coucher en plein air, & quoique la roſée ſoit abondante vers le matin, on n'en eſt jamais incommodé.

NOMS DES PLACES

Situées ſur la Côte de Coromandel.

NÉGAPATAN *ou* NÉGAPATNAM.

En remontant la côte du midi au nord, la première place conſidérable qui s'offre au ſortir du détroit de Ceylan, eſt Négapatan. Cette ville fut fortifiée par les Portugais qui jugèrent ſa ſituation très-intéreſſante, relativement à l'île de Ceylan & à la côte de la Pêcherie dont ils étoient en poſſeſſion. Ils conſervèrent Négapatan, juſqu'en 1658, que les Hollandois, après les avoir déja chaſſés de Ceylan, s'emparèrent de cette place avec le ſecours du Roi de Tanjaour.

Quelques voyageurs prétendent que cette ville tire ſon nom de la grande quantité de ſerpens que l'on y trouve ; pour moi je n'y en ai pas vû plus que dans toute autre partie de l'Inde.

KARIKAL.

Fort situé dans le royaume de Tanjaour, & sur un bras du Colram, à quatre lieues au nord de Négapatan. L'ancienne forteresse s'appelloit Karcangery ; mais elle a été bâtie à la moderne, & est plus connue sous le nom de Karikal. La ville qui porte le même nom, n'en est distante que d'une portée de canon ; elle est très-ancienne & paroît avoir été considérable. En 1738, Sahagy Maha Rajou, neveu & successeur de Cidogy, Roi de Tanjaour, fut détrôné par un fils naturel de Cidogy, & après s'être réfugié à Chalembrom, il offrit au sieur Dumas, alors Gouverneur de Pondichéry, de lui céder Karcangery & dix Aldées (*a*) des environs, avec leurs dépendances, à condition que les François lui aideroient à chasser son rival & à remonter sur

(*a*) Gros bourgs ou villages.

le trône. M. Dumas profita de cette offre, & pour acquérir à la Compagnie un établiſſement auſſi avantageux, il fit un traité avec les miniſtres de Sahagy, qui lui délivrèrent une ceſſion en bonne forme de Karikal & de ſes dépendances. Cet acte eſt du mois de Juillet 1738. Mais quand ce Prince fut remonté ſur le trône avec le ſecours des François, il parut peu jaloux de garder ſa parole; il fut excité en partie à ce procédé ingrat par les Hollandois, qui ne voyoient qu'avec peine des voiſins auſſi redoutables ſur le point de s'établir preſque aux portes de Négapatan. Cependant les François donnèrent au mois de Février 1739, l'eſcalade au fort de Karcangery, & s'en emparèrent, ainſi que de tout le pays qui leur avoit été cédé. Le Roi de Tanjaour accorda alors de bonne grace ce qu'il ne pouvoit plus refuſer, & par un nouvel acte daté du 20 Avril de la même

année, il ratifia le premier traité. Les Hollandois en furent pour des sommes considérables qu'ils lui avoient données, afin qu'il persistât à s'opposer à l'établissement des François.

Karikal étoit, après Pondichéry, la place la plus fortifiée que la Compagnie des Indes possédât à la côte de Coromandel. Les Anglois s'en sont emparés dans la dernière guerre sous le commandement du Major Monson, & en ont totalement détruit les fortifications : mais les François ont repris possession du terrein en vertu du dernier traité de Paix.

Cette place est par le dixiéme degré trente-cinq minutes de latitude septentrionale, & par le soixante-dix-huitiéme degré de longitude. Le terroir est très-fertile en toute espéce de denrées.

TRINQUEBAR *ou* TRANQUAMBAR.

Cette ville, à deux lieues de Karikal, appartient aux Danois. Lors-

qu'ils l'achetèrent du Roi de Tanjaour, ce n'étoit qu'un petit bourg; mais ils en ont fait une grande & belle ville, munie d'une citadelle aſſez foible. C'eſt la ſeule place conſidérable qu'ils aient dans l'Inde: l'aſpect de cette ville, du côté de la mer, eſt le plus riant & le plus agréable qu'il ſoit poſſible de voir. Toutes les maiſons ſont peintes en blanc & ſéparées par de belles touffes d'arbres toujours verds. La Compagnie Danoiſe y entretient une garniſon de près de quatre cens hommes. On n'y voit guères arriver que deux vaiſſeaux par an; cependant le commerce des Danois eſt aſſez étendu, & ils ont prodigieuſement gagné depuis la priſe de Pondichéry, par le grand nombre de marchandiſes que des particuliers leur ont livrées à vil prix, pour les ſouſtraire à l'avidité du ſoldat Anglois.

Le gouvernement de Danemarck

entretient depuis 1707, dans cette colonie, des Missionnaires qui prêchent l'Evangile aux idolâtres ; mais ils n'ont pas encore eu la satisfaction de faire beaucoup de prosélytes.

Les Danois sont les seuls de tous les Européens qui aient établi une Imprimerie dans l'Inde ; ils ont publié une traduction de l'Evangile en langue Malabare.

Divicotté.

Divicotté est un fort situé entre le Colram & le Colery, à l'embouchure de ce dernier. Ses fortifications, anciennement élévées par les gens du pays, ne sont pas susceptibles d'une longue résistance, & cette place n'est forte que par l'eau qui l'entoure presque de tous côtés, & qui en rend l'accès très-difficile ; elle appartient aux Anglois, & a souvent été prise & reprise dans la dernière guerre. Il importoit aux François d'en demeurer

les maîtres, pour entretenir par-là une communication facile avec leurs poſſeſions méridionales.

CHALEMBROM *ou* CHILAMBARAM.

Ancienne & fameuſe Pagode (*a*) de l'Inde, ſituée au nord-eſt de Divicotté, & à deux lieues de la mer. Cette Pagode, comme preſque toutes celles de l'Inde, eſt entourée de murailles très-hautes, flanquées de diſtance en diſtance, de baſtions à la Mauresque, & garnies de fauſſes braies. Il n'y a point de pont-levis; les Indiens n'en connoiſſent pas, & s'ils s'en ſervent aujourd'hui dans quelques endroits, ce n'eſt qu'à l'imitation des Européens. Pour entrer dans l'enceinte des Pagodes fortifiées, on trouve communément deux ou

(*a*) Temple idolâtre. On donne auſſi le nom de Pagode à une monnoie d'or de la valeur à peu près d'une piſtole.

trois portes d'un bois fort, dur & épais, garnies de fer du haut en bas; le dessus de ces portes forme une espéce de bastion quarré, & est toujours fortifié de façon à en défendre l'entrée. La Pagode de Chalembrom est, sans contredit, une des plus anciennes qu'il y ait dans l'Inde. Les annales du pays, quoique conservées depuis plusieurs siécles, ne remontent pas à l'époque de sa construction. Il paroît qu'elle existoit longtems avant notre ére; ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est que dans l'intérieur de la grande Pagode, au-dessus de plusieurs colonnes d'une forme grotesque, on voit une inscription que le tems a effacée en partie. J'ai demandé à différens Brames, s'ils pouvoient m'en donner la traduction, ou me dire au moins en quelle langue elle étoit gravée; ils se sont tous accordés à me répondre que, bien loin de pouvoir m'expliquer cette inscription,

ption, ils ignoroient même en quelle langue elle étoit conçue, quoique la langue ſacrée, dont ils ſe ſervent pour perpétuer les monumens, ſoit connue de tems immémorial.

Je tire une autre preuve de la grande antiquité de cette Pagode, d'une obſervation que j'ai faite ſur les lieux. On voit, dans l'intérieur du temple, une groſſe chaîne taillée d'un ſeul morceau, dans une pierre qui devoit avoir ſoixante pieds de long, & dont les chaînons ont au moins quinze pouces de circonférence; elle eſt tendue d'une colonne à l'autre, & abrîtée par un triple toît, & elle a été rompue par le tems ſeul; on peut juger ainſi qu'il a fallu pluſieurs ſiécles pour produire un ſi grand frottement.

L'enceinte de cette Pagode renferme quatre grandes tours quarrées; chacune a ſept étages qui vont toujours en diminuant, & le haut eſt couronnée par une maſſe énorme de

ſculpture, chargée d'animaux & de figures hiéroglyphiques. Au milieu de ce vaſte terrein, qui contient une demi-lieue de tour, eſt un étang magnifique, dont les degrés ſont de pierres; cet étang eſt regardé comme une divinité, & on ne ſe ſert de ſes eaux que pour les ablutions & les cérémonies religieuſes. Il paroît que ce ſont ſur-tout des adorateurs du Lingam (*a*) qui portent le plus de dévotion à ces eaux ſacrées. C'eſt ce dont j'ai pû juger pendant trois mois de ſéjour que j'ai fait dans cette Pagode.

Le fort eſt environné par l'aldée ou village qu'habitent les Indiens, pour la plûpart Brames. Le voiſinage des maiſons rend la Pagode d'une foible défenſe; auſſi les François qui en étoient en poſſeſſion dans la dernière guerre, ont-ils été obligés de capi-

(*a*) On verra dans la ſuite ce que c'eſt que le Lingam.

tuler à la troiſiéme ſommation. Le Nabab Mahmet-Ali-Kan, accompagné du Major Monſon, entra dans la place le 19 Mars 1760, à la tête de ſix mille hommes, parmi leſquels il y avoit huit cens Européens : la garniſon Françoiſe n'étoit compoſée que de ſoixante Européens & de deux cens Cipayes, & malgré ſon petit nombre, elle défendit douze baſtions pendant deux jours & deux nuits.

PORTO-NOVO.

Porto-Novo, ainſi nommé par les Portugais qui y avoient établi autrefois un entrepôt conſidérable pour le commerce. Cette place eſt ſituée ſur le bord de la mer, & baignée au ſud par la riviere du même nom ; elle eſt aujourd'hui ouverte & ſans fortification; on y voit encore quelques veſtiges de murailles preſque confondus avec le ſable, dont ce terrein eſt couvert. Les Hollandois y entretien-

nent une factorerie où ils arborent leur pavillon. Les François & les Danois y avoient une loge en 1757. On trouve encore dans ce lieu quelques familles Portugaises, mais qui ont bien dégénéré par les alliances de leurs pères avec les gens du pays. On appelle ces Portugais *Mistiches*; ils sont en général basannés, & quoique très-pauvres par la vie oisive qu'ils mènent, aussi enflés de gloire que le pouvoient être ces anciens compagnons d'Albuquerque qui ont conquis l'Inde. Ces *Mistiches* sont sous la direction d'un Prêtre Romain, qui dessert une chapelle entretenue par l'Archevêque de Goa. Leur langue est un Portugais corrompu, également adopté par toutes les nations Européennes qui se partagent dans l'Inde. Les Dames de Pondichéry en parlent rarement d'autre, ce qui fait une espéce d'obligation pour les François nouvellement débarqués, de

l'apprendre promptement, s'ils veulent jouir des agrémens de la ſociété.

Porto-Novo fut attaqué par les Marattes en 1740. Ils mirent la place au pillage, & enlevèrent, ſans diſtinction, toutes les marchandiſes qu'ils trouvèrent dans les Magaſins Hollandois, François & Danois.

TEVENEPATNAM *ou* LE FORT SAINT-DAVID.

Le fort Saint-David, ſitué ſur le bord de la mer, à quatre lieues au midi de Pondichéry, appartient aux Anglois, qui en ſont maîtres depuis environ cent vingt ans, qu'ils achetèrent le territoire d'un Prince Indien. C'étoit la plus forte citadelle que les Anglois euſſent dans l'Inde, avant que M. de Lally la fit démolir. Elle leur a été rendue par le dernier traité de paix. A une portée de canon du fort Saint-David, eſt la ville de Goudelour qui en dépend, & où réſident

les Marchands Indiens. Elle eſt enceinte de murailles, & à l'abri d'un coup de main. Les Hollandois y entretiennent une loge. Une rivière ſépare les deux places du couchant à l'eſt.

ARIANCOUPAN.

Petit fort aux François, ſitué ſur le bord d'une rivière de même nom, & à une petite demi-lieue de la mer, au ſud-oueſt de Pondichéry, dont il étoit une barrière. Les Anglois s'y ſont logés ainſi qu'à Vilenour, Pagode à une lieue & demie de Pondichéry; ce qui reſſerre notre colonie dans les bornes les plus étroites, & établit une eſpéce d'inſpection ſur elle, qui devient fort gênante & dangereuſe pour les ſuites.

PONDICHÉRY.

Cette ville, ſi célèbre aujourd'hui dans l'Hiſtoire de l'Inde par ſes mal-

heurs & ſon ancien luſtre, eſt la capitale de tous les établiſſemens François dans cette partie du monde, le lieue de la réſidence du Gouverneur Général, du Conſeil Souverain, & le ſeul endroit où la Compagnie des Indes faſſe frapper des roupies & des pagodes, monnoie du pays, marquée au coin du grand Mogol (*a*). Cette ville fut attaquée & priſe par les Hollandois en 1693, dans un tems où les François commençoient à peine à s'y fortifier; elle fut rendue en exécution du traité de paix de Riſwick, au commencement de l'année 1699. Les Hollandois avoient alors achevé l'enceinte des murailles, & flanqué la ville de ſept baſtions. Perſonne n'ignore combien Pondichéry a été floriſ-

(*a*) M. Dumas, Gouverneur des établiſſemens François dans l'Inde, obtint cette faveur en 1736, par des Lettres-Patentes de Mahmout Scha, alors Empereur du Mogol. Les Anglois ont obtenu depuis la même grace.

sant sous le Gouvernement de M. Dupleix. Le palais de ce Gouverneur, bâti dans la citadelle, au milieu de la ville, & en face de la mer, surpassoit par sa magnificence & sa situation, les plus beaux édifices modernes. Une batterie de cent piéces de canons, défendoit la ville du côté de la mer, & le reste de ses fortifications répondoit à cette force. Les rues étoient larges, grandes, belles & tirées au cordeau. Dans la partie occidentale de la ville, on voyoit le quartier des Indiens, dont les maisons construites en briques, formoient un coup d'œil agréable, au moyen d'une belle allée d'arbres qui ombrageoient ces habitations. Les maisons des Européens, bâties en pierres de taille, n'étoient élevées que d'un ou deux étages avec des terrasses ornées à l'Italienne. On y voyoit en outre deux Eglises magnifiques, l'une desservie par des Capucins de la province de Touraine,

jouissant du titre & des prérogatives de Curé, & l'autre par les Jésuites, chargés de l'instruction des prosélytes. On admiroit sur-tout un hôpital immense & richement entretenu, un bazard ou marché public, abondant en toute espéce de denrées, & des casernes spacieuses & commodes pour les troupes.

En 1748, M. Dupleix, qui n'avoit jamais commandé d'armées, & qui étoit plus politique que guerrier, défendit Pondichéry contre une armée de cinq mille Anglois, & vingt mille Maures ou Indiens leurs alliés, & contre une escadre formidable de vingt-cinq vaisseaux, commandée par un des plus grands Amiraux (*a*) de l'Angleterre; & en 1761, M. de Lally, bloqué dans cette ville par quatre mille Anglois, sous les ordres du Colonel Coote, & par les troupes

(*a*) Boscaven.

du Nabab Mahmet-Ali-Kan, se vit obligé de capituler sans avoir tenté aucun de ces grands efforts (*a*) auxquels le courage & le désespoir portent les hommes à la vûe des chaînes qu'on leur prépare. Ce fut le 16 Janvier que les Anglois prirent possession de la ville & du fort. Il seroit difficile de représenter la consternation des habitans, en voyant l'ennemi raser, non-seulement les fortifications,

(*a*) La garnison étoit composée d'environ quinze cens hommes. La longueur du blocus diminua les vivres au point que les soldats furent réduits sur la fin à se nourrir des animaux les plus vils, & des cœurs de cocotiers. Ce n'étoient plus des hommes, mais des spectres dont les foibles bras se refusoient au service & au courage. Quelle différence de révolution, si on eut prévenu cette dure extrémité par un de ces coups de mains, dont l'honneur François a tant de fois tiré avantage! Quel espoir pouvoit-il rester en défendant des murs où la famine faisoit plus de ravage que le boulet de l'ennemi? C'étoit donc dans les batteries même des Anglois qu'il eut fallu aller chercher une mort plus glorieuse, ou la victoire.

mais même les Egliſes, les maiſons, & ſur-tout ce beau palais des Gouverneurs, dont les colonnes furent emportées à Madras. Cette ville a été reſtituée par le dernier traité de paix, mais plus reſſerrée dans ſes limites qui ne s'étendent aujourd'hui que juſqu'à Oulgaret, petite Chauderie (*a*) à une demi-lieue à l'oueſt de la ville. Lorſque M. Law, Gouverneur actuel des établiſſemens François dans l'Inde, a repris poſſeſſion de Pondichéry, il n'y a trouvé que pierres amoncelées les unes ſur les autres, & dans toute l'étendue de la ville de l'herbe à hauteur d'homme. L'aſpect affreux de ces ruines qui, depuis quatre ans, ſervoient de retraite aux reptiles, a attendri juſqu'aux larmes les François qui ont débarqué avec M. Law. Le bruit de ſon arrivé a fait revenir avec empreſſement

(*a*) Bâtiment public où les voyageurs paſſent la nuit, & trouvent un abri contre les chaleurs exceſſives du jour.

les anciens habitans qui languissoient dans différentes colonies étrangères. On a, depuis, relevé la plûpart des maisons; mais les fortifications sont toujours à peu-près dans le même état. Ce n'est qu'avec le tems, à la suite d'une paix, & avec beaucoup de dépense, que l'on parviendra à rendre à cette ville son ancienne force & sa première splendeur.

Pondichéry est par le onziéme degré 56 minutes de latitude septentrionale.

ALAMPARVÉ.

Petite forteresse à sept lieues au nord de Pondichéry; elle appartenoit ci-devant aux François. Son nom en langue du pays, est Jorobandel. Elle servoit de barrière à Pondichéry du côté du nord.

SADRAS.

Cette place est aux Hollandois: elle a servi alternativement d'entre-

pôt aux Anglois & aux François pendant la dernière guerre. Sadras a appartenu à la Compagnie d'Ostende, que les Hollandois détruisirent par jalousie en 1728.

SAINT-THOMÉ *ou* MELIAPOUR,

A une petite lieue au midi de Madras, n'est plus aujourd'hui qu'un gros bourg ouvert de tous côtés, habité par les Indiens, & quelques pauvres familles Portugaises bien déchues de leur origine. Saint-Thomé a appartenu autrefois aux Portugais, qui lui donnèrent ce nom en mémoire de l'Apôtre Saint-Thomas qui, à ce que l'on assure, a prêché l'Evangile dans ces contrées, & y reçut le martyre. C'est une des premières & des plus belles cités que les Portugais aient eue dans l'Inde; elle a souvent changé de maître & de fortune. Le Roi de Golconde l'a fait démanteler. On voit encore, sur le bord de la mer,

quelques restes de fortifications, & un gros bastion que les Anglois ont fait réparer, & où ils arborent leur pavillon. A une petite lieue au nord-ouest de Saint-Thomé, est une montagne appellée Grandmont, & sur laquelle est bâtie une Chapelle desservie par un Moine Portugais. C'est là où l'on prétend que reposent les cendres de l'Apôtre martyr. Au pied de cette montagne, on voit plusieurs belles maisons de campagne & de magnifiques jardins qui appartiennent à différens particuliers de Madras.

MADRAS.

Madras est la capitale des établissemens Anglois dans l'Inde, & le lieu de la résidence du Gouverneur Général & du Conseil. Cette ville se divise en ville blanche & en ville noire. La blanche est ainsi appellée, parce qu'elle n'est habitée que par des Européens. Elle est très-bien forti-

fiée & environnée d'un beau glacis. On la connoît encore ſous le nom de fort Saint-Georges. Ses bornes ſont la ville noire au nord, la mer au levant, & une petite rivière au couchant qui décrit un demi-cercle, & va borner la ville dans la partie méridionale. Madras fut aſſiégé dans le mois de Septembre 1746, par M. de la Bourdonnois qui étoit venu dans l'Inde avec une puiſſante eſcadre ; la place capitula au bout de huit jours, & fut bientôt rachetée moyennant une forte rançon. M. de Lally l'aſſiégea auſſi en 1760, & leva le ſiége précipitamment, après un mois de tranchée ouverte, avec perte de plus du tiers de ſon armée. Depuis cette tentative, les Anglois n'ont rien négligé pour augmenter les fortifications de cette place, & ont même fait raſer pluſieurs édifices qui étoient au pied du glacis pour rendre les approches plus difficiles.

A deux cens cinquante toises du fort Saint-Georges, est la ville Noire. Ce nom lui a été donné pour désigner la couleur de ses habitans, la plûpart Indiens, Arméniens & Portugais mistiches, presque tous adonnés au commerce; c'est à proprement parler, un gros bourg, ouvert de tous côtés, & dont les anciennes fortifications ont servi de matériaux pour construire plusieurs maisons très-belles. Au milieu de la ville, on voit une grande Pagode consacrée à Vichenou.

Madras, est par le treiziéme degré, treize minutes de latitude septentrionale. On compte, dans les deux cités, près de quarante mille habitans, & non pas cent mille, comme l'ont avancé plusieurs voyageurs.

PALIACATE.

Paliacate est à sept lieues & demie au nord de Madras. Cette place appartient aux Hollandois depuis 1606.

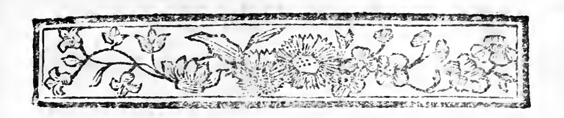
La citadelle, ſéparée de la ville par une magnifique eſplanade, eſt appellée le fort de Gueldres. C'eſt aux environs de Paliacate que l'on fabrique ces belles toiles de coton qui en portent le nom.

MASULIPATAN.

Maſulipatan eſt la dernière place importante de la côte de Coromandel; elle eſt très-commerçante, & fort peuplée. On fait ſur-tout le plus grand cas de ſes toiles. Cette ville a appartenu autrefois à l'Empire Mogol, dont elle étoit la principale place maritime ſur cette côte. Les François en ont été longtems les maîtres; mais les Anglois s'en ſont emparés dans la dernière guerre. Nous y avons cependant encore un comptoir pour les affaires du commerce. Les Hollandois y ont auſſi une loge. Ce pays eſt abondant en toute eſpéce de denrées, & ſi fertile qu'on y ré-

colte le riz deux fois par an. Les chaleurs, dans ces quartiers, ſont exceſſives & inſupportables, ſur-tout dans le mois de Mai. Maſulipatan, eſt par le ſeiziéme degré, trente minutes de latitude ſeptentrionale, & par le quatre-vingt dix-neuviéme degré de longitude.





DE LA RELIGION DES INDIENS.

PRINCIPALE CAUSE DE L'IDOLATRIE DES INDIENS.

IL n'eſt pas douteux que le peuple Indien ne ſoit idolâtre. Cependant les plus éclairés reconnoiſſent un Etre ſuprême à qui ils donnent les différens noms que le *Védam*, ou l'ancienne théologie des Brachmanes, lui aſſigne. Ce *Védam* (a) renferme quatre livres myſti-

(*a*) Les quatre *Védam* ſont *Eſourvédam*, *Roucouvédam*, *Samavédam*, *Andarnavédam*. Ce dernier traite, dit-on, de la magie ; au reſte les Brames prétendent que tous les quatre ſont incréés & coéternels avec Dieu. Ces *Védam* ſont précieuſement gardés dans l'Ecole de *Benarès*, &

ques, écrits en langue *Samascroutam* dont l'usage s'est aboli depuis quelques siécles, & que les sçavans n'interprétent plus aujourd'hui qu'imparfaitement. Aussi les Brames, qui sont les Prêtres des Indiens, & qui prétendent descendre des anciens Brachmanes, dont ils ont en tout cas bien dégénéré, persuadent-ils au peuple qu'il leur est expressément défendu par le ciel de communiquer à qui que ce soit le *Védam*. Ce prétendu ordre de la Divinité est le voile dont ils enveloppent leur ignorance, & un moyen sûr pour entretenir le vulgaire dans cette superstition extravagante où ils l'affermissent sans cesse, autant par esprit de domination, que pour

---

dans la Pagode de *Cangivarom*; & quoiqu'en disent certains voyageurs, à qui on pourroit reprocher, avec justice, d'avoir écrit des choses souvent fabuleuses, il est contre la vérité qu'aucun Européen ait jamais eu communication du *Védam*.

aſſûrer ces pieuſes contributions avec leſquelles ils ſont parvenus à amaſſer tant de richeſſes. Voilà la ſource du culte abſurde que les Indiens rendent à ce nombre prodigieux de Divinités, auxquelles l'ignorance & la ſuperſtition ont élevé des autels.

Mais pour développer leurs différens ſyſtêmes de religion, commençons par l'idée qu'ils ſe ſont formée de la création du monde.

LEURS IDÉES SUR LA CRÉATION DU MONDE.

On lit dans leurs livres ſacrés, poſtérieurs au *Védam*, que le Dieu ſuprême voulant ſe faire un amuſement, créa d'abord de rien cinq élémens, deſquels il forma un Etre ou Dieu, qu'il nomma *Paraprouman* (*a*); de la même matière il forma auſſi une Déeſſe, qui fut appellée *Ixcha-*

(*a*) Eſprit céleſte.

satty (*a*). De cette union naquit le Dieu *Virat-pourcuchen* (*b*), & la Déesse *Parachatty*, qui fut mère de *Brama* (*c*), de *Vichenou* (*d*) & de *Routren* (*e*). Immédiatement après leur naissance, *Paraprouman*, donna à *Brama* le pouvoir de créer, à *Vichenou* celui de sauver, & à *Routren*, celui de détuire. Outre ces principaux Dieux, les Indiens assûrent qu'il y en a encore trente-trois millions qui reconnoissent *Devendren* (*f*) pour leur Roi. Ils ajoutent qu'ils ne sont pas dignes de rendre hommage, ni au Dieu suprême, ni à *Paraprouman*, & à *Virat-pourouchen* : c'est pourquoi ils se contentent d'adorer *Brama*, *Vichenou*, *Routren*, & quelques autres Divinités su-

(*a*) Déesse produite d'amour.

(*b*) Etre d'une grandeur infinie.

(*c*) Créateur.

(*d*) Conservateur.

(*e*) Destructeur.

(*f*) Roi des Dieux subalternes.

balternes comme miniſtres des premiers (a).

Venons-en actuellement à ce que la mythologie du pays enſeigne ſur ces trois Dieux, & aux traditions ridicules que les Brames ont tranſmiſes au peuple, pour qui toutes ces fables ſont autant d'articles de foi.

BRUMA *ou* BRAMA.

Les Brames tirent leurs noms de *Brama ;* cette caſte ou tribu paſſe pour la plus ancienne & la plus noble qui ſoit dans l'Inde. La nobleſſe des Brames prend ſa ſource dans la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & ils

(a) J'ai tiré cette généalogie, ainſi que pluſieurs autres articles ſur la religion des Indiens, d'un manuſcrit apporté de Pondichéry en 1767, & qui a été dirigé par les ſoins de M. Porcher, ancien Gouverneur de Karikal. On voit, d'un côté, le texte Indien, & de l'autre, les figures de toutes les Divinités peintes par un homme du pays, d'après les originaux qui ſont dans les Pagodes.

ont quelquefois porté l'orgueil jusqu'à vouloir se déifier. Ils publient, en conséquence, qu'ils sont eux-mêmes le Dieu *Brama*, des épaules duquel sont sortis les *Rajas*, qui est la caste des Rois ; des cuisses naquirent les *Choutres*, & des pieds sortirent les basses castes qui composent les différentes classes du peuple (*a*).

C'est un sentiment généralement reçu dans la gentilité, que *Brama* écrit sur la tête de chacun tout ce qui doit lui arriver dans le cours de cette vie ; & dès qu'il l'a une fois tracé, ni lui, ni aucun de ses frères n'ont le pouvoir d'y rien changer. Il éprouva sur lui-même, l'infaillibilité de ce magnifique

(*a*) Les Indiens sont partagés en différentes tribus que l'on nomme castes : Il n'est permis à qui que ce soit de passer d'une caste à l'autre, pas même par le mariage. Un soldat, par exemple, ne peut pas se faire artisan, ni celui-ci laboureur ; ainsi des autres.

magnifique privilége ; car ayant voulu épouſer ſa fille, & craignant que cette action ne lui fît du tort, il ſe transforma en cerf, & métamorphoſa ſa fille en biche ; alors croyant pouvoir ſe livrer à toute la violence de ſon amour, il s'enfonça avec elle dans une épaiſſe forêt ; mais *Vichenou*, *Routren*, & les autres trente-trois millions de Dieux en ayant eu connoiſſance, & jugeant que cette intrigue ſeroit une flétriſſure pour eux, réſolurent d'en faire une punition exemplaire ; on convint de trancher la tête à *Brama*, & *Routren* fut chargé de l'exécution ; celui-ci n'eut beſoin pour cela d'aucune arme : ſon ongle (*a*) lui ſuffit pour faire ſau-

(*a*) Les Grands, dans l'Inde, laiſſent croître leurs ongles juſqu'à une longueur exceſſive ; c'eſt parmi eux une marque de dignité, & une preuve qu'ils n'ont pas beſoin du travail des mains pour vivre : ils teignent ces ongles de différentes couleurs, mais le plus ſouvent en rouge. Il n'eſt donc pas

ter cette tête du premier coup. C'est ainsi que l'infortuné *Brama* perdit tout à la fois son honneur, sa tête, & sa puissance (*a*). Les gentils croient qu'il lui en reste encore quatre.

Le Brames disent que leurs habitations, qu'ils appellent *Agrarao*, sont les temples dans lesquels ce Dieu doit être adoré, & que toutes les autres castes doivent leur donner une partie de leurs biens, pour obtenir la félicité qu'elles desirent.

Brama s'est marié avec une femme très-lettrée, nommée *Sarasvaddy*. Ce Dieu la porte ordinairement sur sa langue, afin que ses oracles soient plus justes. Il est dit ailleurs, que *Brama* est la puissance générative de

étonnant que les Indiens attribuent cette beauté à leurs Dieux.

(*a*) Les Indiens n'élévent aucun temple à *Brama*, parce qu'il fut maudit par *Routren*, comme on le verra bientôt ; mais ils regardent les Brames comme ses temples vivans ; & les appellent *Souvamy*, qui veut dire Seigneur.



Brama, Dieu des Indiens.

l'homme, & rien de plus. Voilà le précis de ce que les ſçavans du pays & leurs anciens livres nous apprennent ſur le compte de *Brama.*

On lit dans un endroit de leur hiſtoire, que ce Dieu ſe plaiſoit beaucoup à entendre jouer d'une eſpéce de luth par un muſicien *Paria ;* homme de la plus baſſe de toutes les caſtes ; les Brames ayant reproché à *Brama* qu'il laiſſoit entrer un infâme dans ſon temple, il leur promit de lui en défendre l'entrée : il continua cependant à recevoir le *Paria :* mais étant ſur le point d'être ſurpris avec lui, ce Dieu avala ſon muſicien. Les pieds n'ayant pû paſſer, reſtèrent au coin de ſa bouche, & il eſt dépeint & adoré dans pluſieurs Pagodes avec ces ſortes de mouſtaches.

Voyez ci-joint la figure de *Brama*, gravée d'après l'original, peint par un Brame. Ce Dieu eſt repréſenté avec ſes cinq têtes & ſes quatre bras, tenant

sa femme *Sarasvaddy* sur ses genoux. Cette figure suffit pour donner une idée de toutes celles que les Indiens attribuent au reste de leurs Dieux, avec cette seule différence, qu'ils ont quelques têtes, ou quelques bras de plus ou de moins.

VISTNOU *ou* VICHENOU.

Vichenou est reconnu pour le second fils de *Parachatty ;* ce qui n'empêche pas ses adorateurs de dire qu'il est le premier être, ou la cause première. On lui donne pour femme *Latchimy* qui est bœuf, cheval, moisson, argent, ou tout ce que l'on peut desirer. *Vichenou* la porte toujours sous le bras, de peur qu'elle ne lui échappe. Ce Dieu, dit-on, s'est incarné neuf fois.

LES NEUF INCARNATIONS DE VICHENOU.

La première incarnation de *Vichenou* fut en poisson, pour servir de

gouvernail à l'arche du déluge. *Nara-Avadaram* eſt le nom que les Indiens donnent à ce Dieu ainſi transformé.

Il paroît conſtant que toutes les nations conſervent l'époque d'un déluge. Les Brames diſent que *Vichenou* fut engendré une ſeconde fois ſur les eaux qui couvroient la ſurface de la terre, dans la feuille d'un arbre nommé *Arrechel*, dont tous les gentils ſe ſervent dans les cérémonies de leurs mariages. Ce Dieu ainſi régénéré prend le nom de *Para-patera-Sahy*.

La deuxiéme incarnation fut en tortue, pour ſoutenir le monde qui étoit ſur le point d'écrouler : *Carma-Avadaram* eſt le nom conſacré à cette ſeconde métamorphoſe.

La troiſiéme fut en cochon, & en voici le ſujet tel qu'il eſt rapporté dans les livres ſacrés. Il ſurvint une grande conteſtation entre

les Dieux au sujet de la prééminence. Le Dieu *Routren* pour terminer ce différent, proposa à *Brama* & à *Vichenou* de se cacher, & que celui qui lui trouveroit la tête & les pieds, seroit reconnu pour le premier & le plus grand des Dieux. Cet expédient ayant été accepté par tous les concurrens, *Brama* se transforma en oiseau pour aller dans la région de l'air chercher la tête de *Routren*. Après bien des perquisitions, comme il désespéroit de la trouver, une fleur nommé *Cardéira* se présenta à lui, & lui dit, en le saluant, qu'elle venoit de la tête de *Routren*. *Brama* au comble de la joie, se fit montrer le lieu où elle étoit; mais *Routren* fut si irrité que celui-ci eut découvert un secret qu'il croyoit impénétrable, que, dans sa colère, il maudit cette fleur babillarde, & lui défendit pour jamais de paroître en sa présence. Aussi les *Andis* n'en mettent-ils jamais dans leur

pagodes conſacrées à *Routren.* La colère de ce Dieu ne ſe borna pas là, car au lieu de garder ſa parole, & de reconnoître *Brama* pour le plus grand des Dieux, il le maudit auſſi, & lui prédit qu'il ne feroit jamais adoré, & qu'il n'auroit ni temples, ni ſectes. Voilà l'état où fut réduit *Brama* pour avoir trouvé la tête de *Routren. Vichenou* de ſon côté, pour lui trouver les pieds, prit la figure d'un cochon, & avec ſon grouin remua la terre juſques dans ſes entrailles, mais en vain; ſes efforts multipliés n'aboutirent qu'à rendre vénérable la figure qu'il avoit priſe.

La quatriéme incarnation de *Vichenou* a été en homme & en lion tout enſemble, pour pouvoir tuer plus aiſément un géant dont l'orgueil exceſſif inſultoit à la puiſſance des Dieux, & particulièrement à *Vichenou* lui-même. Ce géant étoit ſouverain d'un grand état, & s'appel-

loit *Irennia-Rosq.* Le nom consacré à cette bisarre incarnation est *Nara-Xingi-Avadaram.*

La cinquiéme fut en Brame nommé *Anam.* Voici la traduction fidéle de cette histoire, telle que les Indiens la rapportent ; toute absurde qu'elle est, je n'ai point voulu l'omettre, pour que le lecteur puisse prendre une juste idée de l'imbécillité du vulgaire Indien, qui ajoute une foi entière à de pareilles extravagances, & dont les Brames seroient sans doute fachés qu'il se désabusât.

Le grand *Belisacravarti* n'avoit fait du monde entier qu'une seule monarchie, sur laquelle il régnoit. Le Dieu *Vichenou,* jaloux de cette puissance universelle, entreprit de détruire, par artifice, ce Roi qu'il n'avoit pû vaincre par la force : il prit pour cela la figure d'un Brame de taille extrêmement petite, d'autres disent d'un Brame décrépit ; & ensuite il se

rendit au palais de *Belisacravarti*, & lui demanda autant de terre qu'il en pourroit mesurer en trois fois avec son pied pour se bâtir une maison. Cette requête fut faite en présence de tout le conseil du Roi, dans lequel l'étoile de la lune tenoit un rang considérable. Cette étoile ayant ouï la demande du Brame, jugea qu'elle cachoit quelque mauvais dessein, & se proposa d'empêcher le Monarque de s'engager à rien. C'est une pratique du pays, pour assûrer une donation, de verser de l'eau sur la main droite du donataire. Afin donc d'empêcher que le Roi ne fit la promesse ni la cérémonie, l'étoile, sa conseillère, lui entra magiquement dans le gosier & le lui ferma; mais cet expédient ne réussit point : car dès que ce grand Roi se sentit pris par le gosier, il se saisit d'un fer avec lequel il fit descendre l'étoile dans son estomac; après quoi il dit au

Brame, qu'il lui accordoit sa demande, & lui versa en même tems de l'eau sur la main droite. La donation ainsi scellée, le Brame grossit tellement son pied que toute la terre ne fut pas suffisante pour le contenir ; alors il parla ainsi au Roi : « Vous m'avez promis trois pieds de » terre, en voilà un qui n'est qu'à » peine appuyé, où poserai-je l'au» tre » ? Ce prodige ayant fait connoître au Roi que ce Brame étoit le Dieu *Vichenou*, il se prosterna devant lui, & l'ayant adoré, il lui dit, qu'il pouvoit mettre l'autre pied sur sa tête, & qu'il la lui donnoit. Ce Dieu accepta l'offre, lui coupa sur le champ la tête, & la jetta dans les enfers. Cet infortuné Roi demanda à *Vichenou* combien de tems dureroit son supplice, mais le Dieu inflexible répondit qu'il dureroit éternellement, qu'il reviendroit seulement tous les ans une fois sur la terre au mois de Novem-

bre, & qu'on lui feroit pendant ce tems-là une fête d'une grande célébrité; ce qui en effet s'obſerve dans toute l'étendue du pays.

La ſixiéme, la ſeptiéme & la huitiéme incarnation du Dieu *Vichenou* ont été en homme; dans toutes les trois, il prit le nom de *Ramen.* Le motif de la première fut de détruire une caſte d'hommes, nommés *Rajas*, qui s'étoient rendus extrêmement puiſſans, & avoient pouſſé la tyrannie au point que perſonne ne pouvoit vivre en ſûreté dans le monde; mais ſurtout les pénitens qui ne trouvoient aucun aſyle où exercer tranquillement leur pénitence. *Vichenou* ſe fit donc homme; & pendant vingt-une générations qu'il vécut, il extermina tous les *Rajas*, ſe lava dans leur ſang, & avec eux finit la tyrannie. Les motifs des deux autres transformations de ce Dieu en *Ramen* ou homme, ont été la ſoif de verſer le ſang

des géans, les plus cruels ennemis des Dieux.

La neuviéme incarnation de *Vichenou* fut encore en homme, nommé *Crisnen*, qui signifie noir. Je rapporterai l'histoire de cette dernière incarnation tout au long, & telle qu'elle a été traduite de la langue vulgaire des Indiens.

Dans le monde sublunaire, il n'y avoit qu'un seul Roi nommé *Capressen*, qui étoit l'ennemi irréconciliable de la vertu. Il avoit une sœur nommé *Exoudi*, qu'il maria avec *Vagistiven*, souverain d'un grand état. Lorsque ce mariage fut terminé, ceux qui dirigent les consciences, les Gouroux (*a*) dirent à *Capressen* que le huitiéme enfant de sa sœur le tueroit. Cette prédiction lui

---

(*a*) Les Gouroux sont les Docteurs ou Peres spirituels des Indiens, & principalement des adorateurs du *Lingam*.

inſpira une haine ſi violente contre les enfans de ſa ſœur, qu'il les faiſoit égorger auſſi-tôt après leur naiſſance. Le tems auquel le Dieu *Vichenou* devoit s'incarner étant arrivé, il voulut être le huitiéme enfant d'*Exoudi*, & naquit d'elle ſous le nom de *Criſnen. Capreſſen* étoit encore plus attentif pour faire périr celui-ci, qu'il ne l'avoit été pour les autres. La mère de ſon côté qui en avoit déja vu égorger ſept, redoubla ſes ſoins pour ſouſtraire celui-ci à la barbarie de ſon frère : dès qu'elle fut accouchée, elle confia ce dernier enfant à ſon mari, pour qu'il eût à le ſauver par la fuite ; ce qui étoit très-difficile, parce que *Capreſſen* avoit poſté des corps-de-garde à toutes les portes de la ville. Malgré toutes ces précautions, *Vagiſtiven* trouva le moyen d'en ſortir avec ſon fils *Criſnen* ſans être découvert ; il gagna un hameau, & confia ce précieux dépôt à

la femme d'un berger, en lui recommandant de l'élever dans le plus grand secret : mais malgré toutes ces précautions, *Capressen* fut instruit du lieu où son neveu *Crisnen* étoit nourri, & il avoit tant à cœur de le faire mourir, qu'il ne voulut s'en fier qu'à lui-même. Il se transporte aussi-tôt dans le hameau, entre dans la maison comme un furieux, & croyant appercevoir le petit *Crisnen*, il le prend par les pieds, & frappe à grands coups sa tête contre une pierre ; mais au lieu de *Crisnen*, il avoit pris une fille que le petit Dieu substitua à sa place par la force de la magie, & cette fille ne reçut aucun mal de toutes ses meurtrissures ; elle parut au contraire un moment après en l'air sous la forme d'une déesse, accabla *Capressen* d'injures, & lui dit que celui qui devoit lui donner la mort étoit en lieu de sûreté. *Capressen* au désespoir que son neveu

lui eut échappé, n'abandonna pas ſon deſſein ; il fit publier une Ordonnance dans ſes états pour qu'on eût à tuer le fils de *Vagiſtiven* par-tout où on le trouveroit, ou qu'on lui en donnât connoiſſance : mais cet ordre n'ayant pas eu plus d'effet, il envoya les géans parcourir toute la terre. Ceux-ci n'ayant pû découvrir les traces de *Criſnen*, le Roi eut recours aux démons ; mais le petit Dieu incarné élu-da tous les artifices, & par ſa ſubtilité & ſon adreſſe, il rendit inutiles tous les piéges qu'on lui tendit. Une géante magicienne ayant pris la figure d'une femme ordinaire, s'approcha de *Criſnen*, & après l'avoir careſſé quelque tems, elle lui préſenta la mammelle, afin qu'il mourût ſur le champ de ſon lait empoiſonné ; mais *Criſnen* en bûvant le lait de cette femme, but auſſi ſon ame, qui ſans doute lui tint lieu de contre-poiſon ; car il eſt dit qu'il ne fut ni

empoisonné ni même incommodé (*a*).

Crisnen ayant grandi, fit la guerre à son oncle *Capressen*, & après des succès fort variés, vint enfin à bout de le tuer. Alors se voyant délivré de son ennemi, il résolut de s'abandonner au repos & aux plaisirs. Il épousa d'abord deux femmes de sa condition pour se satisfaire ; ensuite pour contenter encore plus sa lubricité, il habita avec seize mille bergères ; mais craignant que leur jalousie ne lui jouât quelques mauvais tours, il se multiplia en seize mille corps, & se trouva avec toutes en même tems, disant à chacune qu'il avoit abandonné

(*a*) Il est surprenant que *Crisnen* au berceau, après avoir échappé à de si grands dangers, n'ait pas pû en éviter un bien moindre. Dans son jeune âge, il fit un vol considérable de beurre aux pauvres gens qui l'avoient nourri, & comme il s'enfuyoit avec son larcin, il fut pris par une troupe de bergers qui apparemment ne lui donnèrent pas le tems d'exercer son art magique, & le fustigèrent très-rudement, après l'avoir attaché à un poteau.

toutes les autres pour elle ſeule.

Une autre fois cet impudique Dieu ayant apperçu une troupe de femmes de tout âge qui ſe baignoient dans un étang, accourut & enleva leurs vêtemens qu'elles avoient laiſſés ſur les bords; il monta enſuite ſur un arbre avec ces habits, & quand elles vinrent les demander, couvertes par modeſtie de feuillages qu'elles avoient trouvés dans l'étang, il refuſa opiniâtrement de les leur rendre, qu'elles ne l'euſſent auparavant adoré, en élevant les mains jointes au-deſſus de leurs têtes, ce qu'elles firent, & par ce moyen les feuillages dont elles étoient couvertes tombèrent. Le Dieu ayant alors ſatisfait ſa curioſité, leur rendit leurs habits *(a)*.

(*a*) On voit ici, à chaque pas, l'égarement de l'eſprit humain dans les abominations qui infectent la théologie de ces peuples; toutefois ſemblables aux nations idolâtres des anciens tems & particulièrement les Grecs & les Romains ſi vantés par leurs lumières, ils prêtent à leurs

Peut-on ne pas déplorer l'aveuglement de tant de peuples, qui malgré toutes les absurdités & les infâmies qu'ils racontent de ce monstre, ne laissent pas de l'adorer ! mais tout ce que j'en ai rapporté n'est qu'une analyse succinte des extravagances & des obscénités que l'on trouve dans les livres Indiens.

On dit que ce Dieu fut tué d'un coup de fléche, que lui tira le mari d'une femme qu'il avoit débauchée.

Ainsi finit la neuviéme incarnation de *Vichenou*. Ce Dieu doit s'incarner une dixiéme fois en cheval ; mais cette incarnation, selon les sçavans, ne doit arriver qu'à la fin du monde. Actuellement il est, dit-on, endormi sur la mer de lait, couché sur un serpent (*a*) à cinq têtes, qui lui sert de lit.

Dieux beaucoup de passions & de crimes dont ils n'oseroient se souiller.

(*a*) Vichenou, couché ainsi sur ce monstre,

ROUTREN *ou* SIVEN.

Les Indiens prononcent indifféremment *Routren*, *Chiven* ou *Siven ;* ce Dieu eſt le troiſiéme fils de *Parachatty*. On le repréſente moitié homme & moitié femme. Il épouſa *Paraſvadi* , fille du Roi des montagnes, & il goûta une fois avec elle les plaiſirs les plus vifs pendant l'eſpace conſécutif de ſix mille ans ; mais *Brama* & *Vichenou* , avec les autres trois cens trente-trois millions de Dieux, en ayant été avertis, jugèrent qu'il avoit perdu la raiſon, & le ſéparèrent par force d'avec ſa femme : ce qui le mit dans une ſi grande colère qu'il maudit tous les Dieux. Sa malédiction portoit qu'aucun d'eux n'auroit jamais de femme légitime, mais ſeulement des concubines, & la ma-

---

prend le nom de *Sirangan-Rangana--Calecou.* On expoſe & on adore cette poſture ridicule dans pluſieurs Pagodes.

sédiction eut son effet. A cette extravagance en succéde une autre. Ce Dieu se mit à courir comme un furieux sur les quatre élémens, auxquels il voulut s'unir (*a*) par une alliance aussi insensée que monstrueuse ; & delà naquit un enfant mâle qui avoit six têtes. On lui donna le nom de *Comara-Soami*, qui veut dire seigneur-fils. Les gentils ont tant de confiance en lui que dans tous leurs actes & au commencement de toutes leurs lettres, ils mettent *Arrou-Mougam-Tonney* ; ce qui signifie que celui qui a six têtes nous soit favorable.

Un jour que *Parasvadi* étoit à se laver dans un jardin pendant l'absence de son mari, elle eut envie d'avoir un enfant, & aussi-tôt cet enfant lui naquit sur la main de la sueur qu'elle avoit tirée de sa poitrine : elle l'ap-

(*a*) Le respect dû à notre langue, mais surtout à la pudeur, m'empéche de présenter le détail d'une pareille obscénité.

pella *Vinaguien* (*a*), ce qui ſignifie qui n'a point de père. *Routren* à ſon retour ayant trouvé ce *Vinaguien*, qui s'entretenoit tranquillement avec *Paraſvadi*, conçut de violens ſoupçons, & délibéra s'il ne répudieroit pas ſa femme comme adultère : mais *Paraſvadi* lui raconta d'une manière ſi perſuaſive la naiſſance de *Vinaguien*, que *Routren* ſe reprocha d'avoit ſoupçonné ſa fidélité. Cependant cette paix fut bientôt interrompue; *Routren*, dans un accès de colère, coupa la tête à *Vinaguien* : mais bientôt ſenſible au malheur de cet infortuné, il voulut le

---

(*a*) Ou, ſuivant quelques Auteurs Indiens, *Vinayaguen*, qui eſt le même que *Pouléar*. *Routren* lui donna le pouvoir de contrecarrer les actions des hommes qui ne l'imploreroient pas avant de commencer quelque entrepriſe. C'eſt pourquoi les gentils ont grande attention de l'invoquer avant que de rien entreprendre. Ils lui offrent des cocos, des confitures ſéches & autres friandiſes, quand ils veulent ſe marier, faire un voyage, bâtir une maiſon, &c......... On le voit expoſé ſur les grands chemins, afin qu'il ſoit à la portée de tout le monde.

réparer. Pour cet effet il donna ordre qu'on lui apportât le corps, & comme la tête ne se retrouvoit pas, il fit promptement couper celle d'un éléphant, & l'ajusta si bien sur les épaules du mort, que celui-ci revint à la vie & se servit ensuite aussi facilement de cette énorme tête que de la sienne propre. *Routren* le reconnut alors pour son fils & lui recommanda de ne point se marier qu'il n'eut trouvé une femme aussi belle que sa mère. C'est pour cette raison que les Indiens mettent son idole sur tous les chemins, & qu'ils la tournent du côté de l'Orient, pour voir s'il ne passe aucune femme semblable en beauté à *Parasvadi*; & il reste toujours à marier, parce qu'il n'en a pas trouvé encore qui égalât sa mère (*a*).

C'est après avoir ressuscité *Vinaguien*, que *Routren* fit cette grande

(*a*) Ce Dieu-monstre est regardé généralement comme le Dieu du mariage, sous le nom de *Pouléar*.

expédition, où il coupa une des têtes de *Brama* ; mais il fut obligé d'en faire pénitence. Pour cela il ſe mit tout nud, ſe retira dans une cavern e, & s'abandonna à la douleur au point d'en perdre preſque la raiſon. Après le tems preſcrit pour l'expiation de ſon crime, il penſa de nouveau à goûter les délices & les voluptés de la vie. Il ſçavoit que dans le voiſinage il y avoit un grand nombre de Brames pénitens, il employa la magie pour rendre toutes les femmes amoureuſes de lui. Son ſortilége achevé, il ſe préſenta à ces femmes ſous la figure & les habits d'un mendiant, & la force du charme les fit toutes courir après lui. Il s'applaudiſſoit déja du ſuccès de ſon entrepriſe, lorſque les maris étant accourus, & voyant le deshonneur dont on les couvroit, proférèrent des imprécations ſi fortes contre le raviſſeur, qu'à l'inſtant même il devint eunuque. Comme il

ne pouvoit mettre aucun adoucissement à l'effet de cette malédiction, il fit publier qu'il donneroit la béatitude à quiconque adoreroit ce qu'il avoit perdu de son corps par la mauvaise humeur des Brames. Ce culte est encore pratiqué aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Inde idolâtre. Ceux qui composent cette secte, non contens des hommages qu'ils rendent à cet infâme objet, en ont encore formé une idole que les uns attachent au col, d'autres sur la tête, & à laquelle ils ont donné le nom de *Lingam*, ou grand *Dieu*. Les Pagodes & les chemins sont pleins de cette horrible figure. Les hommes de cette secte sont appellés *Andis*, & les femmes *Andichi*. Il y a encore une autre secte qui imite la pénitence de *Routren*. Ceux-ci s'appellent *Laris* : ils vont tout nuds & couverts de cendres, demandant l'aumône, le *Lingam* à la main. Parmi ces mendians, on regar-

de-

de comme des Saints, ceux qui tiennent toujours les deux mains ſur la tête, empoignant le Lingam, & qui ne manquent jamais, moyennant cette attitude, de trouver des gens aſſez charitables pour leur porter le morceau à la bouche.

Routren après avoir eſſuyé la malédiction qui le rendit eunuque, ſe maria avec le Gange, qu'on dit être une très-belle femme ; il ſe contenta de la porter ſur ſa tête, mais elle ſe dégoûta bientôt de ce mari impuiſſant, & en prit un autre qui n'avoit point les mêmes empêchemens à la propagation.

On raconte de *Routren* bien des aventures que je paſſe ſous ſilence pour ne pas être trop long. Voici le plus grand danger où ce Dieu ſe ſoit jamais trouvé ; il devoit y périr ſans le ſecours de *Vichenou.* Un Géant, nommé *Paramethouren*, avoit longtems fait pénitence en l'honneur de

Routren, afin d'en obtenir quelque privilége. Ce Dieu fort satisfait de la pénitence de ce Géant, se montra à lui, & l'ayant accueilli gracieusement, lui demanda qu'elle faveur il attendoit de lui; le Géant lui répondit qu'il le supplioit de lui accorder le privilége de réduire en cendres tous ceux sur la tête desquels il mettroit sa main : *Routren* sans examiner les conséquences de cette prérogative, la lui accorda sans balancer. Aussitôt le Géant voulut s'assûrer si ce pouvoir étoit réel, ou si *Routren* se moquoit de lui, & il porta la main sur la tête de *Routren* même. Le Dieu connoissant alors toute son imprudence, & se trouvant hors d'état de résister à son pénitent, eut recours à la magie, par la vertu de laquelle il se rendit si petit, qu'il pût aisément se cacher dans un fruit qui n'est pas plus grand qu'une noisette. La crainte qu'il avoit du Géant, l'au-

roit forcé de reſter là juſqu'à mourir de faim, ſi *Vichenou*, qui eut connoiſſance de ſon embarras & compaſſion de lui, ne l'eut ſecouru. Il prit pour cela la figure d'une courtiſanne fort libre, & ſe préſenta devant le Géant qui fut d'abord épris de ſa beauté. Cette prétendue fille le voyant ainſi paſſionné pour elle, lui dit qu'elle ne conſentiroit jamais à ſes deſirs, qu'il n'eut entiérement nettoyé ſon corps. La paſſion que le Géant avoit conçûe pour cette courtiſanne, le porta à faire tout ce qu'elle exigeoit de lui. Il entra dans un étang, ſe lava le corps, & ſans ſe ſouvenir du pouvoir fatal qu'il avoit demandé, ſa main n'eut pas plutôt touché ſa tête, qu'il fut lui-même réduit en cendres. Alors *Vichenou* reprenant ſa forme naturelle, fut à l'endroit où *Routren* étoit caché, lui annoncer ſa délivrance, & l'obligea à reprendre ſon état primitif. Celui-ci voulut ſça-

voir par quel artifice *Vichenou* avoit défait le Géant. Ce récit fit tant de plaisir à *Routren*, qu'il voulut voir *Vichenou* sous la même figure de cette courtisanne, & celui-ci eut beau représenter qu'une telle vûe lui feroit perdre la raison, il insista avec importunité. *Vichenou* y consentit à la fin; mais à peine *Routren* l'eut-il apperçu sous cette forme femelle, qu'il en devint lui même éperdument amoureux.

Parmi les gentils, il y en a qui n'adorent que *Routren*, & qui méprisent le culte de *Vichenou*; plusieurs même croiroient pécher, s'ils regardoient, de volonté préméditée, une des Pagodes de celui-ci, ou s'ils entendoient seulement prononcer son nom (*a*). D'autres n'adorent que *Viche-*

(*a*) S'il arrive par hasard qu'en sortant du bain, où ils vont trois fois par jour, le nom de *Vichenou* ait frappé leurs oreilles, ils retournent aussitôt dans l'étang pour se purifier de nouveau.

nou, & rendent le change à *Routren*, par le mépris qu'ils ont pour ſon nom & ſon culte (*a*).

Les Routreniſtes, pour ſe diſtinguer des Vichenouviſtes, ſe frottent le front, la poitrine & les bras, de ſandal préparé, & quelquefois de cendres de bouze de vache. Ce ſont les *Pandarons*, diſciples les plus dévots de *Routren*, qui préparent & diſtribuent ces cendres, en prononçant quelques paroles du Védam; ce qui leur fait un petit revenu.

Les Vichenouviſtes portent au milieu du front une marque rouge entre deux blanches. La tradition vulgaire donne pour raiſon de ces marques, que *Vichenou* ayant été forcé, au paſſage d'une riviére, de porter ſur ſa tête ſa femme qui alors étoit dans

(*a*) Les ennemis de Vichenou s'appellent *Sivabatter*, & ceux de Routren, *Vichenou-batter*. Batter ſignifie Diſciple.

un tems critique, il en eut le front souillé ; & c'est en mémoire de cette époque, que ses adorateurs se peignent ainsi.

Salagramam *ou* Pierre de Vichenou.

La Pierre de Vichenou que les Indiens appellent *Salagramam*, tient trop à leur culte pour que je n'en fasse pas mention. Voici quelle est sur cela la tradition du pays.

Gandica, étoit une courtisanne fort belle : elle recevoit indistinctement quiconque se présentoit à elle, Brames, Parias, riches, pauvres, jeunes & vieux, soit qu'on la payât ou non. Son humeur ne se démentit jamais, & on faisoit par-tout l'éloge de son excessive complaisance. Pour la mettre à l'épreuve, *Brama*, *Vichenou* & *Routren* se rendirent une nuit chez elle, sous l'apparence de simples mortels. Il n'est point de rafinement de

volupté qu'ils n'exigeaſſent d'elle, & auquel elle ne ſe prêtât avec un air toujours ſi riant, que les trois Dieux charmés de ſa complaiſance, lui dévoilèrent, en la quittant, leur divinité, & lui promirent de naître d'elle dans une autre génération. *Gandica* mourut dans le pays de *Outtaracondam*; on brûla ſon corps, & de ſon bucher ſortit miraculeuſement une rivière, à laquelle on donna ſon nom. Cette rivière, après avoir été groſſie par pluſieurs ruiſſeaux, va ſe jetter dans le Gange près de Patna. Cette courtiſanne, Rivière & Déeſſe tout à la fois, eſt aujourd'hui mère d'autant de *Bramas*, de *Vichenous* & de *Routrens*, qui ſont ſous la forme de certaines pierres qu'elle roule dans ſon lit, & dans les cavités deſquelles naiſſent ces trois Dieux. La pierre où naît Brama, s'appelle *Hyraniaguapam*, celle où naît Vichenou, *Salagramam*, & celle de Routren, *Civanamam*. Les

Brames habiles, ſçavent les diſtinguer entre-elles. Cette diſtinction eſt même néceſſaire, parce que les Brames Vichenouviſtes qui rendent hommage à la pierre de *Brama*, & de *Vichenou*, refuſent cet honneur à celle de *Routren*.

Les cérémonies conſiſtent en ce que le Brame qui eſt poſſeſſeur d'une de ces pierres, après s'être baigné le matin ou à midi, la lave dans un vaſe de cuivre, puis l'eſſuie d'un linge bien propre, va la poſer ſur un autel, la parfume de benjoin, récite quelques priéres, ſe proſterne devant elle, & y adore le Dieu préſent de concert avec tous les aſſiſtans, auxquels il diſtribue, pour la rémiſſion de leurs péchés, quelques gouttes de l'eau qui a ſervi à laver la pierre.

Ces pierres ſont très-rares. On les conſerve avec le plus grand reſpect, enveloppées d'une étoffe de ſoie.

Leur figure eſt communément ovale ou oblongue, ſouvent un peu plate; la couleur d'un gris noir, leur groſſeur eſt celle d'un œuf de pigeon. Il y en a qui ont de petites veines d'or, d'autres qui ſont parſemées de points d'or; mais ce qui, ſuivant les Brames, en conſtitue le prix ineſtimable, ce ſont les ſpirales de l'intérieur de la pierre, berceau préparé par un vermiſſeau à la Divinité qui y prend naiſſance, & où elle habite tout le tems que la pierre ſubſiſte dans ſon entier (a).

ROUTRAXAM *ou* NOYAU DE ROUTREN.

Routren, comme on l'a vu ci-devant, a la puiſſance de détruire & d'anéantir ce que *Brama* a créé, & ce que *Vichenou* conſerve. C'eſt pour cela qu'on

(a) On trouvera une longue diſſertation ſur le Salagramam, dans les Œuvres du P. Calmette, Jéſuite, *Tome XXIX. p.* 400.

le représente communément avec un air sévère, tenant en main un fer destructeur, & monté sur un taureau furieux. La principale dévotion dont on honore ce Dieu, consiste dans le *Routraxam*, noyau d'un fruit dont l'arbre s'appelle *Kontéramaram*, & qui ne croît que dans le pays de Malaca. Ce noyau est rond, extrêmement dur, d'une couleur tirant sur le rouge, & cizelé, par la nature, si diversement, que de la combinaison des petites élevations & des cavités, il en résulte quantité de figures hétéroclites. Les Brames qui donnent dans les sciences mystiques, découvrent dans cette prodigieuse variété de figures, toutes les métamorphoses de *Routren*, ses combats, ses victoires, ses amours. Plus un *Routraxam* a de faces ou images ressemblantes à quelque objet connu, plus il a de force pour écarter les maléfices, la maladie, la pauvreté, les chagrins, & pour procu-

rer tous les biens que l'on peut deſirer. Les *Siva-batter* ou diſciples de *Routren* qui, de tous les Indiens affectent le dehors le plus religieux, portent un bracelet ou un collier de *Routraxams*. Ils en font auſſi de grands chapelets qu'ils parcourent, en prononçant ſur chaque grain, le mot de *Siva* ou *Siven*. Ils béniſſent quelquefois de l'eau avec le *Routraxam*, en le trempant dans un vaſe : on en boit enſuite quelques gouttes, & on s'en aſperſe extérieurement, pour purifier l'ame & le corps de toutes les ſouillures contractées par les penſées & par les actions.

DU LINGAM (*a*).

Le *Lingam*, eſt une figure en pierre, repréſentant les parties naturelles de

(*a*) Le Lingam adoré des Indiens, & dont la fable ridicule révolte la raiſon, tire ſon origine de l'idée que les Brachmanes avoient de la force productrice & régénérative de la nature.

l'homme, ou celles des deux sexes réunies. Voici quel est l'origine du Lingam. *Routren* s'étant métamorphosé en *Andi* ou Pénitent, pour expier le crime qu'il avoit commis en tranchant une des têtes de *Bruma*, parcouroit ainsi le monde. Comme il passoit un jour auprès d'un étang, il vit plusieurs Bramines qui puisoient de l'eau. Leur beauté extraordinaire fixa son attention, au point qu'il résolut de passer quelque tems dans cet endroit. Ces jeunes femmes ne manquoient pas, suivant la coutume du

---

Il est probable que dans les siécles postérieurs à ces anciens maîtres de la Théologie Indienne, & dans les tems où leur doctrine avoit dégénéré de son but par l'ignorance de leurs Disciples, ceux-ci ne trouvèrent pas de meilleur emblême pour rappeller ces premiers principes, & faire honorer la nature, que de présenter à la vénération des peuples, les parties par le secours desquelles la race des hommes & des animaux se multiplie. *Voyez au surplus, l'antiquité dévoilée par ses usages.*

pays, de venir tous les matins faire leur proviſion d'eau à l'étang. L'inconnu ne les quittoit plus, & il les enchanta au point qu'elles devinrent toutes éperdument amoureuſes de lui, & qu'elles ne firent point difficulté de le ſuivre dans un boſquet voiſin, où il obtint d'elles tout ce qu'il voulut. Les maris inſtruits du déſordre de leurs femmes, jurèrent de ſe venger du ſéducteur. Ils firent contre lui le puiſſant ſacrifice *Jekiam*, dont l'effet ſoudain fut de déraciner & de faire tomber à *Routren* l'inſtrument de ſes plaiſirs. Ce Dieu honteux & amèrement affligé de ſon état, fit un ravage terrible par toute la terre, & ſe vengea ainſi de ceux qui l'avoient ſi cruellement traité. Il ne ſe conſola enfin de ſon malheur qu'en béniſſant ces parties ſéparées de ſon corps, & en ordonnant aux races futures d'en faire des idoles & de les adorer. Auſſi leur rend-t-on des honneurs divins:

on leur bâtit des temples (*a*), on leur offre des aromates, on leur sacrifie. Ceux qui font profession d'adorer le *Lingam*, forment une secte très-nombreuse. Les Lingamistes portent toujours attachée à leur cou ou au bras cette infâme idole dans une boëte d'argent, ou soigneusement enveloppée d'un linge (*b*). Ils la lavent tous les jours, en allant se baigner dans l'étang. L'eau qui a servi à cette ablution, & dont ils boivent ensuite, les purifie & leur mérite après la mort des délices immenses du

(*a*) Il y a dans l'enceinte de la Pagode de Vilenour, située a deux petites lieues de Pondichéry, une tour consacrée au Lingam, sous le nom d'*Issouren*. Cette tour ou pyramide est entourée de grandes figures de stuc fort anciennes. On doit s'étonner de voir un temple consacré à un objet si horrible.

(*b*) Tel est l'aveuglement de ces malheureux qu'ils aimeroient mieux perdre leur fortune, & même leur vie, que cet indigne objet de leur dévotion.

Caïlaſſam ou *Paradis* , dont *Routren* récompenſe les adorateurs de ſon *Lingam*. Ceux de cette ſecte ne ſont point brûlés après leur mort, mais enterrés.

Le *Lingam* qui ſort des mains de l'ouvrier, n'a encore aucune vertu. Ce n'eſt qu'après qu'un Brame y a incorporé la divinité par des priéres & des cérémonies, que cette figure déshonnête eſt regardée comme étant *Routren* lui-même. On compte à ce Dieu des milliers de femmes dans ſon Paradis.

De quelques Divinités subalternes.

Aucune nation ne compta jamais autant de Dieux que les Indiens. On a vû qu'ils en fixoient le nombre à trois cens trente trois millions, mais parmi cette foule immenſe, ils n'en diſtinguent qu'une certaine quantité. J'appelle ceux-ci ſubalternes, parce

qu'ils sont également subordonnés à *Devendren*, leur Roi, excepté cependant *Brama*, *Vichenou*, *Routren*, & quelques autres Dieux de la première classe dont j'ai déja parlé.

Je ne donnerai de ces divinités inférieures, qu'une légère connoissance, parce qu'il seroit trop long & trop fatiguant pour le lecteur de soutenir le détail de toutes les absurdités, & de tous les contes ridicules perpétués par la tradition Indienne.

Varoumy.

Je commencerai par le Dieu *Varoumy*. Il répond assez au Neptune des Anciens ; comme lui, il préside aux eaux, & tient en main la destinée des navigateurs. Il est monté sur un crocodile pour marque de son pouvoir. Les *Macouas* (a) l'adorent & lui sacrifient toutes les lunes.

(a) On appelle *Macoua*, une caste d'hom-

Jogui-Hiſper.

Jogui-Hiſper eſt le nom que les Indiens donnent particulièrement au croiſſant qu'ils adorent. Ils l'appellent encore *Chandrater*, qui veut dire conjonction de la lune avec le ſoleil.

Pourcha-Megum.

Pourcha-Megum eſt le Dieu qui

---

mes, dont l'unique occupation eſt de naviguer le long des côtes. Quatre ou ſix poutres d'un bois léger, liées avec des cordages d'écorce d'arbres, forment les bâtimens dont ils ſe ſervent, & qui ſont connus ſous le nom de *Cattimaron.* Les *Macouas* vont principalement à la pêche, & s'aventurent quelquefois au large, pour tranſporter de groſſes marchandiſes à bord des vaiſſeaux. Ils ſont ordinairement ſix rameurs ſur un *Cattimaron.* On ſe ſert encore à la côte d'une eſpéce de bateaux plats & ſans quille, faits d'écorce de cocotier, que l'on nomme *Chelingues.* Ce ſont les ſeuls avec leſquels on puiſſe aborder à la côte; ils ſont manœuvrés par des eſclaves de *Madagaſcar*, que l'on appelle *Laſcars.* Une ſuperſtition aſſez ſingulière fait une loi à ces *Laſcars*, de demander aux Européens qu'ils paſſent, un peu d'eau-de-vie qu'ils jettent en ſuite dans la mer.

préside aux bois; il est moitié homme & moitié tigre: son idole se voit communément dans les forêts du nord de l'Indoustan. Les Indiens lui attribuent le pouvoir de faire venir de la pluie; aussi vont-ils le trouver processionnellement dans les tems de grande sécheresse, ce qui arrive très-fréquemment dans un climat aussi chaud.

Chenderen.

Chenderen est le nom que les Indiens donnent à la pleine lune. Ils lui sacrifient chaque mois, & c'est pour eux un tems d'alégresse.

Naarden.

Naarden est le Dieu de la Musique, ils disent qu'il est fils de *Brama*, qui lui donna le jour pour divertir *Vichenou.*

DIGRESSION SUR LA MUSIQUE INDIENNE.

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression, sur la musique des

Indiens. Leurs inſtrumens ne reſſemblent aucunement aux nôtres ; ce ſont pour la plûpart des eſpéces de groſſes calebaſſes avec un long manche ſur lequel il y a une, deux ou trois cordes. Ils n'en touchent ordinairement que pour accompagner la voix. Les danſeuſes publiques, appellées en langue du pays *Mogamy*, & par les Européens, *Bayaders* (*a*), ſont celles qui font le plus d'uſage de ces inſtrumens ; on pourroit les comparer à une mauvaiſe guitare. Les geſtes que font ces Bayaders en chantant leurs romances, ſont extrêmement paſſionnés, & vont ſouvent juſqu'à la lubricité & à l'indécence.

INSTRUMENS DE MUSIQUE MILITAIRE.

Les inſtrumens de guerre dont ſe ſervent les Indiens, ſont auſſi mon-

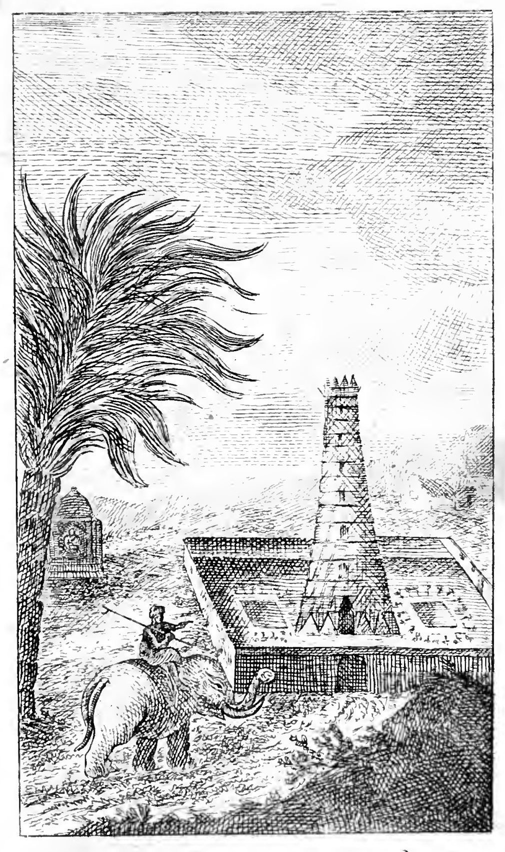
(*a*) Dérivé du Portugais du mot *Bailladeras* qui ſignifie danſeuſes.

ſtrueux que déſagréables. Leur *Tam-Tam* ou tambour, eſt un grand cercle couvert de peau de buffle préparée. Celui qui en bat ne fait uſage que d'une baguette dont la groſſeur eſt proportionnée à la force du *Tam-Tam*.

Les Indiens, ſur-tout les Cipayes, ont à leur tête, ſoit dans les marches ou au camp, des trompettes de dix à douze pieds de long. Le ſon qu'elles rendent, reſſemble, mais avec plus de fracas, à celui des cornes à bouquin dont ſe ſervent nos vachers pour rappeller leurs troupeaux.

Pagodes *ou* Temples des Indiens.

Toutes les principales Pagodes de l'Inde ſont à-peu-près bâties ſur le même modéle ; c'eſt toujours un grand quarré, dont les murs ſont conſtruits en pierres de taille, & hauts de vingt-cinq à trente-pieds. Au milieu de l'enceinte eſt ordinairement le



Vue d'une Tour de Pagode.

Temple, dont l'élévation excéde rarement celle des murailles. Ce Temple eſt accompagné d'une ou pluſieurs tours pyramidales, dont l'extrêmité, ainſi que les faces, ſont chargées de ſculptures qui repréſentent l'hiſtoire des anciens Rois, ou des Dieux du Pays. On monte dans ces tours par un eſcalier fort étroit, qui conduit à ſix ou ſept étages garnis à l'extérieur d'autant de balcons ſaillans. Ces énormes édifices (*a*) ne ſont d'aucune utilité, & n'ont été conſtruits que pour ſervir de monumens.

INTÉRIEUR DES TEMPLES.

Les Temples ſont preſque tous d'une forme quarrée, & conſtruits en briques ou en groſſes pierres très-larges. La couverture eſt, ou une plate-

(*a*) Pluſieurs de ces tours ont juſqu'à trois & quatre cens pieds de haut.

forme , ou une voute demi-sphérique. A l'entrée du Temple, on voit un vestibule spacieux, soutenu par plusieurs rangs de piliers d'un goût grotesque; en face est la porte, & c'est la seule ouverture par où l'édifice reçoive du jour. Depuis le vestibule jusqu'à l'autel, regne une colonnade qui comprend assez d'espace pour contenir plusieurs milliers de personnes. L'autel est toujours élevé de quatre à cinq pieds. C'est à proprement parler un théâtre de la largeur du Temple, qui se termine en cône. L'idole est dans le fond pour pouvoir être vue de tous les assistans. De chaque côté de cet autel, il y a de petites chambres qui servent de logemens aux Brames & aux jeunes filles (*a*) consacrées à la Pagode.

(*a*) Leur principale fonction est de danser devant l'idole; elles sont d'ailleurs entièrement dévouées aux plaisirs des Brames. Les Tisserans qui

Les Indiens vont ordinairement à leurs Temples avant le lever du ſoleil ; mais aux fêtes ſolemnelles, ils s'y rendent la nuit. La cérémonie commence entre dix & onze heures. L'idole eſt ornée de fleurs, & tout le tour de l'autel illuminé par une quantité prodigieuſe de lampions. Deux jeunes Brames ſont occupés à éventer le Dieu. On voit paroître enſuite les offrandes que les Brames portent proceſſionnellement, & qui conſiſtent en riz, en beurre, en fruits, légumes, & en quelques piéces d'étoffes précieuſes, (ces offrandes ſont les préſens du peuple,) on en fait les honneurs à l'idole, enſuite on chante des hymnes, dont les aſſiſtans répé-

---

dans l'Inde, ſont en grand nombre, conſacrent par obligation leur cinquiéme fille au Temple. Les Brames la reçoivent à ſept ans. Elle eſt élevée, dans l'intérieur, par les plus anciennes, aux frais de la Pagode, d'où elle ne peut plus ſortir, ainſi que ſes compagnes.

tent les refrains. La cérémonie est ordinairement terminée par les jeunes filles consacrées à la Pagode ; elles s'avancent en cadence sur l'autel, le sein découvert, & vêtues d'un voile léger qui leur couvre les reins : les unes touchent en chantant des airs lascifs, d'une espéce de guitare, tandis que les autres exécutent devant l'idole les danses les plus impudiques & les postures les plus déshonnêtes. Cependant les assistans applaudissent en frappant des mains, & les Brames les congédient en leur distribuant une pâte grise composée de bois de sandal rapé, dont chacun se frotte les épaules, le front & la poitrine. Les Brames, à leur tour, reçoivent, des assistans, une aumône d'obligation, qui monte à des sommes considérables, par la raison qu'il accourt un nombre prodigieux d'Indiens des Provinces les plus éloignées pour célébrer la fête de la Pagode.

Il eſt à remarquer que dans l'enceinte des grandes Pagodes, il y a toujours deux ou trois étangs dont les eaux ſacrées ſervent aux différentes cérémonies religieuſes. Ces étangs ont, dans pluſieurs endroits, cent toiſes en quarré ; on y deſcend par dix-huit ou vingt beaux degrés de pierre.

Les Indiens regardent les grandes riviéres & les étangs pratiqués dans leurs Pagodes, comme des Divinités.

La Pagode de *Jaggernat* eſt ſituée ſur le golfe de Bengale. Je la cite parce qu'elle eſt une des plus fameuſes de l'Indouſtan. Il s'y fait tous les ans une fête qui dure pendant huit jours, & où il ſe trouve ſouvent juſqu'à trois & quatre cens mille Indiens qui accourent de toute part. La principale cérémonie conſiſte à rouler, autour de la Pagode, un chariot de bois d'une ſtructure énorme, orné

de banderolles & de guirlandes, & au milieu duquel on voit l'idole magnifiquement parée. On est communément trois jours à faire faire à ce chariot le tour de la Pagode. Cette cérémonie est accompagnée d'un nombre prodigieux d'instrumens de musique & des acclamations réitérées du peuple. Il se trouve même quelques fanatiques qui portent l'enthousiasme jusqu'à se jetter au-devant des roues du chariot, pour se faire écraser en l'honneur de la Divinité. Les Brames retirent un profit immense de cette fête, par l'affluence des redevables, (chaque assistant étant obligé, par principe de religion, de faire une aumône au sortir de la Pagode). On assûre que les Brames donnent pendant ces huit jours de fêtes une femme au Dieu *Jaggernat*. C'est ordinairement une jeune fille à qui l'on fait passer la nuit avec un jeune Brame qui, à la faveur de l'obscurité, s'annonce pour

Jaggernat lui-même. Le lendemain, on proméne la Déeſſe en public, & on lui fait dire de la part du Dieu ſon mari, que le peuple ait à redoubler ſes aumônes, s'il veut avoir une année abondante, ou obtenir quelqu'autre faveur que la nouvelle Déeſſe ſe charge de demander dans le tête à tête.

Il n'y a de ſi chétif village dans l'Inde qui n'ait ſa Pagode. On en voit même beaucoup ſur tous les chemins; mais celles-ci reſſemblent plutôt à des fours par leur obſcurité. Elles ſont même aſſez mal-propres, & répandent une odeur fort déſagréable par la quantité de graiſſe qu'on y brûle, & dont la vapeur ne trouve que peu de jour pour s'exhaler. Celles que l'on voit ſur les grands chemins, ſont ordinairement placées près d'un bâtiment, connu par les Européens ſous le nom de *Chauderie* (*a*). En cela l'hoſ-

(*a*) C'eſt l'*Imaret* des Turcs & le *Séirai* des Perſans.

pitalité des Indiens a sagement pourvu aux besoins des voyageurs. Ces *chauderies* sont composées d'une ou deux chambres pratiquées dans le fond d'une galerie couverte. Les voyageurs y trouvent un abri contre la chaleur du jour, & le repos pendant la nuit. A vingt-cinq ou trente pas de ce bâtiment, est ordinairement un étang bordé de cocotiers, dont le fruit étanche la soif, & nourrit en même-tems. Près de l'étang, on voit presque toujours une petite Pagode, dans laquelle est nichée la figure en pierre du Dieu *Pouléar*. Il y a dans quelques endroits des Brames qui desservent ces Pagodes, & dont la principale occupation est de distribuer du riz aux voyageurs trop éloignés des peuplades, pour trouver une nourriture solide.

SENTIMENS DES INDIENS SUR LE PARADIS.

Il y a, ſelon les Indiens, cinq endroits deſtinés à ceux qui ſont dignes de la béatitude. Le premier eſt appellé *Xorgan* ; c'eſt-là que régne le Roi des Dieux, *Devendren*, avec ſes deux femmes légitimes *Xachi* & *Indirani*, & avec cinq concubines célébres par leur beauté. Les vaſſaux de *Devendren*, ſont les trois cens trente-trois millions de Dieux qui ont pluſieurs millions de concubines. On compte auſſi dans ce paradis pluſieurs milliers de pénitens, ſans l'avis deſquels les Dieux ne peuvent rien ordonner, même ſur la terre ; mais la béatitude de ce *Xorgan* ne remplit pas le cœur de ſes habitans, & n'exclut pas les foibleſſes humaines. *Devendren* s'eſt quelquefois dégoûté des délices de ſon paradis, & les a abandonnées pour venir jouir des plaiſirs de ce monde. Je citerai le premier exem-

ple que l'on en rapporte. Sur les bords du Gange vivoit un pénitent nommé *Gandamen*, marié à une femme très-belle, qui faisoit toute sa consolation. La beauté de cette femme fit naître l'envie à *Devendren*, de se faire compagnon du mari. Il descendit du paradis, & après avoir vécu quelque tems avec *Gandamen*, il profita, pour faire son coup, de l'exactitude de cet homme à s'aller laver dans le Gange, au premier chant du coq. *Devendren* prit, pour cet effet, la figure de cet animal, & au lieu de chanter à l'heure ordinaire, il chanta vers minuit. *Gandamen*, scrupuleux observateur de ses pratiques religieuses, se léve aussi-tôt & s'achemine vers le Gange; mais ce fleuve étoit encore endormi, ce qui lui fit croire, ou qu'il n'avoit pas bien entendu, ou que le coq s'étoit éveillé trop matin. Il s'en retourna donc chez lui, & ayant surpris *Devendren* avec sa

femme, il le maudit, en diſant: « Je » veux que ton corps préſente la for- » me la plus impudique » (*a*). Cette malédiction ayant eu ſon effet ſur le champ, *Devendren* n'oſa plus paroître en aucun lieu. Accablé de confuſion, il ſe jetta aux pieds du pénitent, & le ſupplia d'adoucir ſa punition. *Gandamen* le fit en partie; il laiſſa toutes les ouvertures, mais elles furent remplies d'yeux. Par les infâmies de ce roi des Dieux, on peut juger de celles de ſes vaſſaux. La femme du pénitent ne reſta pas impunie; ſon mari, par ſa malédiction, la convertit en pierre, & elle demeura en cet état juſqu'à ce que *Vichenou* s'étant incarné & ayant marché ſur cette pierre, elle reprit auſſi-tôt ſa premiére figure de femme, & vécut enſuite dans la plus grande union avec ſon mari.

(*a*) On me diſpenſera de citer encore ici le trait le plus infâme de la tradition des Indiens.

Le second lieu de la béatitude est appellé *Veicondam*. C'est dans ce paradis qu'ils placent *Vichenou* avec ses deux femmes. Un oiseau de la grandeur d'un milan, blanc dessous le ventre, & rougeâtre sur le dos, lui sert de monture. Cet oiseau s'appelle *Guerouren* ; il est aussi commun ici que le milan dans certaines contrées de l'Europe. Les Indiens ont tant de vénération pour cet oiseau, que les Princes sortent de leurs maisons, quand ils le voient voler, ou descendent de leurs palanquins pour se prosterner devant lui. Il y a des endroits où ceux qui ont le plus de dévotion en *Vichenou*, restent à jeun jusqu'à ce qu'ils aient apperçu cet oiseau, & qu'ils l'aient adoré. L'opinion des Vichenouvistes sur la béatitude du *Veicondam*, est que de même que le feu convertit en sa propre substance tout ce qu'on y jette, de même *Vichenou* convertit en sa propre sub-

ſtance tous ceux qui entrent dans ſon paradis.

Le troiſiéme paradis eſt le *Caylaſſam*, qui eſt une montagne fort avancée dans le nord. C'eſt-là que le Dieu *Routren* tient ſa cour avec ſa femme, & un grand nombre de concubines. Un taureau lui ſert de monture. Dans ce paradis ſont reçus tous ſes adorateurs. Les *Lingamiſtes* y tiennent le premier rang. Leur bonheur conſiſte à ſe plonger avec ce Dieu, dans un torrent de voluptés, & principalement à avoir un grand nombre de belles femmes. Leur occupation, en outre, eſt de le ſervir ; les uns ſont occupés à le garantir du chaud avec d'énormes éventails ; les autres lui préſentent un crachoir ; quelques-uns l'environnent avec des torches allumés.

Le quatriéme paradis eſt celui de *Brama* nommé *Brumalogam*, ou monde de *Brama* : il eſt auſſi appellé *Chatialo-*

gam, qui signifie monde de la vérité. C'est le séjour de *Brama* & de sa femme *Sarasvaddi*. Un cygne lui sert de monture, & quelquefois un cheval pour ses voyages. Ses adorateurs disent qu'on jouit, dans ce paradis, de toute la félicité que le cœur peut desirer, & que la certitude d'un bonheur immuable y met le dernier sceau.

Le cinquiéme est appellé *Melampadamam*, qui veut dire lieu supérieur à tout ; & c'est dans celui-ci que doit être *Paraprouman*, ou l'Etre suprême. La félicité de ce paradis consiste en cinq choses ; sçavoir, en leur langue, *Savittiam*, *Samippiam*, *Sancham*, *Sarouppiam*, *Salochiam*, qui signifient présence, approximation, mêlange, amour & vision. On ne reçoit dans ce dernier paradis que ces ames pures qui n'ont jamais été souillées par la moindre foiblesse, & dont la vie n'a été qu'un tissu de vertus & d'actions agréables à la Divinité.

De l'Enfer.

Les Indiens placent l'enfer au-deſſous des ſept mondes qui ſoutiennent la terre. Les ſupplices qu'on y éprouve, paſſent, diſent-ils, la conception humaine. Les animaux les plus cruels ſont raſſemblés dans ce ſéjour d'horreur pour tourmenter les ames impures ; mais ces châtimens ſont proportionnés aux crimes. L'expiation une fois faite, l'ame retourne ſur la terre pour rentrer dans un autre corps, ou bien elle eſt admiſe dans un des cinq paradis.

Autour de l'enfer coule une riviére de fer qui s'appelle *Vaycaram.* Quand un mort l'a traverſée, il eſt préſenté au Dieu *Yamen*, qui eſt toujours ſur la rive. Ce *Yamen* eſt l'intendant des enfers, & en outre le Dieu de la mort ; quoique ce ſoit lui qui la donne, il n'a pas laiſſé d'y être ſujet lui-même ; mais il reſſuſcita bientôt : on

raconte de cette maniére la cause de ce bizarre événement. Un fameux pénitent du Dieu *Siven*, ayant passé une longue suite d'années sans avoir d'enfans, étoit accablé de tristesse & d'ennui; à la fin il s'adressa à ce Dieu, & lui demanda avec tant d'instance la grace de devenir père, qu'il en fut exaucé, mais à une condition fâcheuse. *Siven* lui proposa l'alternative d'avoir un grand nombre d'enfans méchans & de longue vie, ou un seul qui fût bon, mais qui ne vivroit que jusqu'à dix-sept ans. Ce pénitent, nommé *Mourou-Gandou*, choisit ce dernier parti, malgré la peine qu'il ressentoit de sçavoir que son fils mourroit si jeune. Cet enfant étant né selon la promesse de *Siven*, son père lui donna le nom de *Mercaden*; dès qu'il eut atteint l'âge de raison, il se dévoua entièrement à *Siven*, & choisit pour sa demeure un lieu de dévotion nommé *Caddavi*, où il s'occupoit

uniquement à élever des autels à ce Dieu, à les orner de fleurs, & à les charger d'offrandes. Quand il eut complété ſa dix-ſeptiéme année, *Yamen* lui envoya ſes Miniſtres pour lui demander ſa vie ; mais *Mercaden* répondit fiérement à ces envoyés, qu'il étoit réſolu de vivre, quoiqu'il dût en arriver, & les força à s'en retourner confus devant leur Maître, auquel ils racontèrent la réſolution & la pénitence de *Mercaden*. Alors *Yamen* furieux du mépris qu'on avoit marqué à ſes députés, monta ſur un buffle, ſa voiture ordinaire, vint trouver *Mercaden*, & lui reprocha ſa déſobéiſſance, & ſon obſtination à vouloir vivre au-delà du terme preſcrit par *Siven*. Toutes ſes remontrances & ſes menaces n'ébranlèrent point *Mercaden*, qui ne voyoit rien de pire que de mourir. Il répondit hardiment au Dieu de la mort, qu'il ſe fatiguoit en vain à vouloir le perſuader, qu'il étoit inébran-

lable dans sa résolution, & en même-tems il se jetta sur une idole du *Lingam*, & l'embrassa dans l'espérance qu'elle le délivreroit des mains de *Yamen* : mais le Dieu infernal descendit aussitôt de son buffle, & sans s'amuser à vouloir arracher *Mercaden* de l'idole qu'il tenoit embrassée, il prit une corde, la lui attacha au cou & le menaça de le traîner lui & son *Lingam*, dans les enfers, s'il refusoit d'obéir. Le Dieu *Siven* touché de la violence que l'on faisoit à son pénitent, & de l'insulte commise envers son *Lingam*, sortit brusquement de cette idole, & donna un coup si terrible à *Yamen*, qu'il l'étendit sans vie ; c'est ainsi que *Siven* délivra son pénitent. *Yamen* étant mort, & nul autre n'ayant le pouvoir de faire mourir les hommes, ils s'accrurent tellement sur la terre, qu'elle ne suffisoit plus pour les nourrir, ni même pour en soutenir le poids. Les Dieux

s'étant assemblés, pour remédier à cet inconvénient, il fut arrêté que l'on feroit des remontrances à *Siven* sur la punition, d'*Yamen*: ils allèrent, en conséquence, trouver *Siven*; mais celui ci se justifia par une mauvaise excuse dont ils furent satisfaits. Il leur dit que *Yamen* avoit agi contre son intention; que lui *Siven*, en donnant dix-sept années de vie à *Mercaden*, avoit entendu que *Mercaden*, quelque âge qu'il pût avoir, paroîtroit toujours aussi jeune que s'il n'avoit en effet que dix-sept ans. Que *Yamen* étoit donc coupable pour n'avoir fait aucun cas de sa volonté, & pour avoir manqué de respect au *Lingam* que *Mercaden* tenoit embrassé. Les Dieux se rendirent à ces raisons spécieuses; mais ils le prièrent de ressusciter le Dieu de la mort, pour remédier à la confusion où le monde se trouvoit. *Siven* leur accorda leur demande. *Yamen* fut ressuscité avec tous ses

pouvoirs. A peine fut-il rétabli dans les droits de sa charge, qu'il choisit un *Paria* pour aller signifier sur la terre à tous les hommes vieux, qu'ils eussent à quitter la vie le plus promptement possible. Ce messager avant que de publier l'arrêt, commença par s'enivrer, & ne pouvant ni se tenir, ni marcher, il se fit mettre sur un éléphant, du haut duquel il publia une ordonnance composée à sa façon; car il ne se rappelloit plus celle dont *Yamen* l'avoit chargé. Ce qu'il publia étoit conçu en ces termes: « *Yamen*, » Dieu de la mort, & Président des » Enfers, ordonne que les fruits des » arbres, soit verds, soit mûrs, & » les feuilles grandes ou petites, » aient à tomber indifféremment ». Avant cette proclamation, *Yamen* n'avoit de pouvoir que sur les gens avancés en âge; mais depuis la publication de cette ordonnance du *Paria*, la puissance de *Yamen* s'étend

ſur tous les âges, & il ne fait grace à perſonne; ſon caprice ſeul lui tenant lieu de règle & de juſtice.

SENTIMENS DES INDIENS A L'ÉGARD DE L'AME.

La plûpart des Indiens conviennent que l'ame eſt la puiſſance vitale du corps phyſique & organiſé, mais enſuite les ſentimens différent. Les uns diſtinguent deux ames dans l'homme, l'une végétative, & l'autre intellectuelle. L'ame végétative, diſent-ils, eſt la même dans tous les êtres vivans, tant plantes, qu'animaux; l'autre appellée *Paraxettoumani*, n'eſt autre choſe que Dieu, qui eſt indiviſiblement le même dans tous les hommes. Pluſieurs cependant prétendent que celle-ci anime également les bêtes.

Le ſecond ſyſtême touchant la nature de l'ame, eſt qu'elle n'eſt pas formellement Dieu, mais une partie de la divinité, & c'eſt le ſen-

timent des Brames les plus éclairés.

Le troisiéme systême est que l'ame n'est Dieu, ni en tout, ni en partie; mais que les ames sont des productions de Dieu qui en a créé un nombre déterminé, & qui passent d'un corps dans un autre, ainsi que l'enseignent ceux qui croient à la métempsycose.

Un quatriéme systême est que le père & la mère concourent également à la production de l'ame comme à celle du corps, & que de même que le corps est corruptible, l'ame l'est aussi & périt avec lui.

Opinions des Indiens touchant le monde.

Les Indiens disent qu'il y a quatorze mondes; sept au-dessous de la terre que nous habitons, & six au-dessus, qui, avec la terre, font quatorze. Ils les rangent de cette maniére; parmi les mondes inférieurs,

le plus bas, c'eſt l'enfer. Les ſuivans s'appellent *Magadalam*, *Saladalam*, *Baxadalam*, qui eſt un monde de vif argent, ou mercure : le cinquiéme eſt nommé *Sondalam* ; le ſixiéme *Védalam* ; & le ſeptiéme, qui eſt entre celui-ci & la terre, s'appelle *Adallam*. Suit la terre : elle contient ſept mers ; l'une d'eau ſalée, l'autre de ſucre liquéfié, la troiſiéme de vin de palmier (*a*), la quatriéme de beurre, la cinquiéme de caillé, la ſixiéme de lait, & c'eſt ſur celle-ci qu'ils placent le Dieu *Vichenou*, couché ſur une belle couleuvre à cinq têtes, avec leſquelles elle empêche que les rayons du ſoleil ne l'incommodent. La derniére mer eſt d'eau cryſtalline. Immédiatement après la terre, vient le monde aérien, enſuite le *Xorgan* (*b*) ; c'eſt dans ce lieu que tous ceux qui

(*a*) Appellé Calou en langue du pays.

(*b*) Ce lieu eſt le même qu'un des Paradis dont il a été parlé plus haut.

ont fait des sacrifices aux Dieux sur la terre, jouissent de toutes sortes de délices, & afin que ce qu'ils regardent comme le comble de la félicité ne leur manque pas, ils disent que chaque homme y posséde un grand nombre de belles femmes. Les autres mondes sont *Magalogam*, *Génélogam* séjour des géants, *Sabalogam*, monde des pénitens; le quatorziéme & dernier s'appelle *Chattialogam*, qui veut dire centre de la vérité. C'est-là que réside *Brama* avec tous ses adorateurs, lesquels se transforment ou s'incorporent en lui, ensorte que tous ensemble ne sont plus que ce Dieu lui-même.

Lorsqu'un Brame, pour se rendre pénitent, coupe sa ligne (*a*) & une petite touffe de cheveux qu'il portoit pour marque de sa noblesse, qu'ayant jetté ces marques de grandeur, il

(*a*) Cette ligne consiste en trois fils de coton qu'ils portent en bandoulière.

prend de la main droite une canne de bambou, & de la gauche un vaſe de cuivre; enfin ſi, après qu'il s'eſt couvert de la ceinture en bas d'une toile rouge, il prononce ces mots *Agam-Brama*, qui ſignifient je deviens *Brama*, c'eſt alors, diſent-ils, que ſe fait cette incorporation, ou comme on voudra l'appeller, identification, ce qui répond aſſez à l'expreſſion dont ils ſe ſervent. Dès que cette cérémonie eſt faite, tous les Brames qui s'y trouvent, ſe proſternent devant ce nouveau Dieu, & les veuves des Brames s'empreſſent de venir danſer autour de lui. Une des principales mortifications de ces pénitens diviniſés, eſt de ne point manger le ſoir. Sous l'extérieur de l'auſterité, ils portent le cœur le plus ſuperbe & les inclinations les plus impudiques.

Les Indiens ajoûtent, au ſujet des quatorze mondes, qu'ils ſont aſſis les uns ſur les autres, & le plus bas,

notamment, sur une grande montagne d'un or pur, appellée *Magamerou-Parounadam* (grandissime montagne); ils disent qu'elle est soutenue par quatre éléphans, les éléphans par une tortue, & la tortue par une couleuvre nommé *Xechen.* Ici finit leur tradition sur les mondes, & leurs livres n'en enseignent pas davantage.

Avec cette derniére opinion les Indiens n'ont aucune peine à expliquer les tremblemens de terre. Cette couleuvre, disent-ils, pour se soulager du pesant fardeau qu'elle supporte, le fait passer quelquefois d'une épaule à l'autre, & c'est ce qui cause le tremblement de terre. C'est encore cette couleuvre qui fait les éclipses de la maniére dont nous le dirons bientôt.

Astronomie des Indiens.

Les Indiens admettent comme nous les douze signes du zodiaque, & dans chaque signe vingt-cinq étoiles

fixes qui ont chacune un nom propre. Ils croient que le ſoleil tourne au-deſſus de la terre, éloigné de ſix cens vingt-cinq mille lieues, & que la lune tourne au-deſſus du ſoleil, dans un éloignement à peu près égal. Suivant ce ſyſtême, ils n'ont aucune idée véritable de l'éclipſe du ſoleil. La raiſon qu'ils en donnent eſt de la dernière abſurdité. Lorſque les Dieux & les Géants, diſent-ils, eurent tiré le beurre de la mer de lait, & que *Vichenou* eut trompé les géants, comme on l'a vû ci-devant, celui-ci voulut régaler tous les Dieux: la couleuvre *Xechen* ne ſe trouva pas au feſtin. *Vichenou* lui fit réſerver ſa portion; mais le ſoleil & la lune pour être les plus brillans Dieux de la fête, ne furent pas les plus ſobres. Non contens de leurs portions, ils voulurent encore s'emparer de celle de la couleuvre, qui n'arriva qu'après que tout fut mangé.

Les Dieux eurent l'indiscrétion de lui nommer les coupables, & *Xechen* entra dans une si furieuse colère, qu'il jura de leur rendre amer le mets qu'ils avoient pris. Il les menaça de les dévorer toutes les fois qu'ils paroîtroient devant lui, & il tient parole. Quand il avale le soleil, c'est une éclipse solaire, mais afin que le monde ne soit pas toujours dans les ténébres, les Indiens s'efforcent d'appaiser la colère du serpent par leurs jeûnes, leurs larmes, les bains qu'ils prennent plus fréquemment, & enfin par les aumônes qu'ils distribuent aux Brames: ce jour là ils ne font rien, & ne prennent aucune nourriture que le serpent n'ait rendu au monde l'astre qu'il avoit englouti. C'est une des erreurs dont il est le plus difficile de les détromper.

CHRONOLOGIE.

Chronologie.

La chronologie des Indiens n'eſt pas fort chargée d'époques, quoique, ſelon eux, le monde ait déja duré des ſiécles preſqu'innombrables. Ils diviſent ſa durée en quatre âges différens : le premier s'appelle *Credaïnougam*, le deuxiéme *Tredaïnougam*, le troiſiéme *Douabarajougam*, le quatriéme *Caliongam*. C'eſt pendant les trois premiers que les hommes ont été heureux ſur la terre, & qu'ils ont joui d'une longue vie. La deſcription que les Indiens en font, répond aſſez à l'idée que la fable nous donne du ſiécle d'or. Au troiſiéme âge vivoit un Roi nommé *Diſſadara*, père de *Ramen*, dont j'ai parlé dans la vie de *Vichenou :* ce Roi avoit déja vécu ſoixante dix mille ans, & ſans la malédiction d'un pénitent Brame, on eſt perſuadé qu'il auroit goûté encore long-tems le plaiſir de ſe voir père

d'un Dieu. Sa mort termina le troisiéme âge. Le quatriéme est l'âge de fer, ainsi nommé à cause des infirmités auxquelles les hommes sont assujettis. Il y a déja quarante mille quatre cens quarante-huit ans que ce malheureux âge a commencé, & ce qui en reste est incomparablement plus long que ce qui s'en est écoulé. Tous les Indiens ne sont cependant pas du même sentiment touchant la durée du monde. Les uns prétendent que dès que cet âge de fer où nous vivons sera achevé, le monde finira en même-tems; d'autres, au contraire, assûrent qu'après l'âge de fer, les trois âges d'or reviendront, & qu'au moyen de cette révolution alternative, le monde ne finira jamais.

Outre ces quatre âges qui sont très-célébres dans tous les livres Indiens, l'ouvrage intitulé *Andara vennam*, qui veut dire chronologie, admet encore quatre autres âges qui

ont précédé les premiers. A cette énorme chronologie, les Indiens joignent auſſi les âges des aſtres, qu'ils diſent être animés & vivre dans le mariage, comme les hommes, ayant quantité d'enfans.

Leurs ſiécles ne ſont que de ſoixante années, & ils donnent à chacune le nom d'un de leurs géants.

Ils ont, ainſi que les Grecs, affecté aux ſept jours de la ſemaine le nom des ſept planetes, que nous leur donnons auſſi.

Nayarou,	*Dimanche*,	le Soleil.
Tingal,	*Lundi*,	la Lune.
Chervay,	*Mardi*,	Mars.
Ponden,	*Mercredi*,	Mercure.
Viajam,	*Jeudi*,	Jupiter.
Villy,	*Vendredi*,	Vénus.
Sany,	*Samedi*,	Saturne.

La plus grande preuve que les Brames ſont originaires de la partie ſeptentrionale de l'Aſie, & qu'ils deſcen-

dent de ces anciens Brachmanes qui ont, les premiers, traité de l'astronomie & de quelques autres sciences, c'est que la langue *Samascroutam*, dans laquelle ils ont composé leurs livres mystiques, est remplie d'expressions grecques.

MÉDECINE.

La science des Médecins Indiens consiste principalement dans la connoissance des plantes, & dans quelques recettes transmises, par l'expérience, sur des feuilles de palmier. Leur maniére de traiter les maladies, est totalement opposée à celle qu'observent nos Docteurs Européens. Par exemple, les Médecins Indiens ne guérissent les fiévres qu'avec des remédes extrêmement chauds, comme gingembre, poivre long, ail, opium, safran, & jus de grosse germandrée. Ils sont d'ailleurs fort avares de sang, & n'en tirent qu'à l'extrêmité. La

diéte qu'ils preſcrivent, conſiſte à ne prendre que du cangi, eſpéce de gruau de riz, toujours aſſaiſſonné de beaucoup de poivre, qui, ſelon eux, eſt rafraîchiſſant. Au reſte les Médecins ſont en petit nombre dans l'Inde, & les naturels du pays s'en trouvent bien, car ils parviennent communément à un grand âge; & ſont rarement ſujets aux infirmités de la vieilleſſe.

ANATOMIE.

Quant à l'Anatomie, les Indiens n'en ont pas la moindre notion, abſtraction faite de l'horreur que leur inſpire l'idée ſeule de cette ſcience. J'ai vû des Indiens bleſſés dans une bataille, préférer la mort à une opération propoſée par nos Chirurgiens. Cependant depuis que la guerre a cauſé des ravages auſſi fréquens dans ces contrées, la plûpart ont reconnu l'abus de leur ſuperſtitieuſe obſtina-

tion, & recouvré la vie, en se laissant traiter dans nos hôpitaux. Il est vrai que ceux-ci sont ordinairement gens de basses castes, & il ne faut pas espérer qu'un homme d'une caste noble se laisse panser par un Européen, quand même il seroit certain d'échapper, par ce moyen, à une mort prochaine.

CASTES *ou* TRIBUS DES INDIENS.

Les Indiens, comme on l'a vû, se partagent en différentes classes ou tribus connues sous le nom de castes. Cependant il y en a trois principales. La plus ancienne & la plus noble tire son origine de la tête de *Brama*, & c'est la caste des Brames descendans des anciens Brachmanes. Les Banians prétendent avoir le même avantage que les Brames. Ils croient à la transmigration des ames (*a*), &

(*a*) Les sectateurs de la metempsycose portent le plus grand respect aux insectes les plus

ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ils ſont fort adonnés au commerce: les uns exercent la profeſſion d'orféyre, les autres font le change, &c; delà vient que les Européens appellent indiſtinctement Banian tout Marchand Indien.

La ſeconde caſte eſt celle des Rajas ou Rois, qui tire ſon origine des épaules de *Brama*, & elle a diverſes branches.

La troiſiéme & la plus étendue eſt celle des Choutres; elle tire ſon origine des pieds de *Brama* (a). On com-

vils & les plus hideux. Quelques voyageurs ont même avancé qu'ils vont juſqu'a entretenir des hôpitaux pour différens animaux; mais je n'en ai vû aucun à la côte de Coromandel, où cette ſecte eſt auſſi nombreuſe que dans aucune partie de l'Inde.

(*a*) Chacune de ces principales caſtes ſe diviſe en une infinité d'autres qui différent par quelques coutumes particuliéres. Il y a des voyageurs qui ont fait monter le nombre des caſtes au delà de quatre-vingt. Pour moi je me diſ-

prend sous le nom de Choutres, les castes des laboureurs, des peintres, des maçons, des charpentiers, des tisserans, &c.

A ces trois castes principales, les Indiens en ajoûtent une quatriéme, qu'ils prétendent être issue de quelque membre retranché de *Brama*. Cette caste s'appelle *Sandalen* (a). Elle est subdivisée en quatre conditions différentes, composées des *Aquivanatas*, des *Piléas*, des *Parias*, & des *Alpagradas*, mais plus généralement connues sous le nom de *Parias*. Les autres castes regardent ces *Parias* comme gens si vils & si méprisables, que

---

penserai de le déterminer, parce que les naturels du pays ont eux-mêmes bien de la peine à établir une certitude à cet égard.

(a) On reconnoît aisément de quelle caste est un Indien par la couleur de son visage. Les Brames sont en général d'un jaune tirant sur le cuivre, & les castes qui vont en déclinant, d'un noir luisant & toujours plus foncé.

c'eſt une tache ineffaçable de boire ou de manger avec aucun d'eux. Dans quelque cas que ce puiſſe être, on ſe déshonore en donnant retraite à un *Paria*, & il n'eſt aucune circonſtance où l'on doive en recevoir le moindre ſervice : un Brame, aimeroit mieux mourir que de ſe laiſſer approcher par un de ces hommes ainſi avilis. Une ſociété d'un ſeul jour avec un *Paria*, attireroit infailliblement au coupable l'abandon, le mépris de ſa caſte, & il ſeroit à jamais réputé auſſi infâme que celui qui auroit innocemment cauſé ſon malheur.

Une ſuite de cette injuſte & barbare prévention éloigne les *Parias* (*a*) de toutes les peuplades des autres caſtes. Les Lettrés & les *Sanias* (eſpéce de pénitens) ſe font une loi de ne leur jamais parler. L'antipathie con-

(*a*) Ces Parias ſont pour l'ordinaire pêcheurs, tanneurs ou cordonniers.

tre ces malheureux est même portée à un tel point, qu'un Indien des castes nobles, tombât-il malade sur un grand chemin où il ne passeroit que des *Parias*, préféreroit les horreurs d'une mort lente & douloureuse à l'assistance qui lui seroit offerte. Notre langue ne fournit pas d'expression assez forte pour faire connoître le mépris que les Indiens ont pour cette basse caste. Quelle honte pour l'humanité, que des hommes traitent d'autres hommes avec cette indignité qu'ils devroient plutôt faire retomber sur le respect honteux & imbécile dont ils honorent les plus vils insectes! Au reste j'ignore par quel motif les Indiens ôtent aux *Parias* le droit que la nature leur a donné d'être hommes ainsi qu'eux; il est à croire qu'une absurdité aussi abominable, n'a pu être enfantée que par une tradition sacrilége.

DU GOUVERNEMENT DES INDIENS.

Le gouvernement de ces peuples eſt un des plus arbitraires. Les Souverains, ſur-tout ceux qui ſont étrangers, comme les Maures, traitent leurs ſujets en eſclaves. Toutes les terres appartiennent au Prince, & aucun vaſſal ne poſſéde en propre un domaine, ou un champ qu'il puiſſe laiſſer à ſes enfans. La maniére dont on léve les impôts, eſt le comble du deſpotiſme. Au commencement de l'année, qui dans ces pays eſt fixé au mois de Juin, le Prince envoie, dans toutes les habitations, des Officiers qui conviennent avec les laboureurs, de la quantité de grains que les terres qu'on leur a confiées, doivent rendre au Souverain. Lorſque la récolte approche, ces mêmes Officiers reviennent, & marquent le jour auquel on doit commencer la moiſ-

son. Les laboureurs ne peuvent faire la récolte qu'en vertu de cette permission. Alors sans aucun égard à la convention faite au tems des semailles, les Officiers exigent d'eux qu'ils donnent au Prince un tiers ou moitié de plus qu'ils n'avoient promis. Comme ils sont presque toujours forcés d'y consentir, on passe un écrit, les laboureurs donnent caution, & font leur récolte, qui souvent ne suffit pas pour satisfaire à leur engagement ; on ne leur laisse à peine que le nécessaire pour leur subsistance & celle de leur famille. Les gens du Prince sont toujours présens, jusqu'à ce que tout le grain soit mesuré, & quand le laboureur a pris sa part, on l'oblige souvent à acheter celle du Prince, qu'on lui fait payer un tiers en sus de sa valeur réelle. Pour la caution, on ne se contente pas qu'elle soit solvable, mais les

peuplades ſe rendent encore garantes les unes pour les autres (*a*).

Le Prince envoie chaque année de nouveaux Officiers pour tirer les contributions & faire valoir les terres ; ces nouveaux venus ne manquent jamais de donner de bonnes eſpérances aux Agriculteurs, & de leur promettre de les traiter ſelon la juſtice. Ils leur font même des avances, afin qu'ils puiſſent travailler, & enſemencer les terres ; mais dès qu'ils n'ont plus à craindre que ceux-ci abandonnent leurs champs, ils les traitent avec la dernière rigueur pour ſe faire rendre avec uſure les avances qu'ils ont faites. Quelque ſévère

(*a*) Au ſurplus, l'adminiſtration eſt moins dure depuis les derniéres révolutions, parce que la plûpart des chefs ſont devenus aſſez puiſſans pour s'approprier les tributs exorbitans qu'ils étoient forcés de verſer annuellement dans le tréſor du Grand-Mogol, & qui les obligeoïent quelquefois, malgré eux, à fouler les peuples.

cependant que soit le Gouvernement Indien, c'est celui qui convient le mieux, en quelque sorte, au caractère indocile & paresseux de ces peuples. L'agriculture n'avilit aucune caste; tout le monde peut l'exercer, & c'est en partie la plus grande occupation des Indiens.

Quand les personnes commises par le Prince & ses propres Ministres ont passé quelques années dans leurs charges, on est persuadé, sans qu'il soit besoin de preuve, de leurs malversations, & rarement se trompe-t-on. Alors le Prince les fait arrêter & attacher à un poteau, où on les fustige. Ensuite on leur enléve tous leurs biens, ensorte que rien n'est si ordinaire que de voir réduits à la misère ceux mêmes, qui, huit jours auparavant, excitoient l'envie par leurs grandes richesses.

Chaque Officier préposé à la perception des revenus du Roi, est maî-

tre abſolu de la Province où il eſt envoyé. Pendant tout le tems que dure ſa commiſſion, il connoît des procès même criminels, & les ſentences de mort qu'il prononce, ne souffrent ni appel, ni délai.

Un Courtiſan, qui veut faire fortune, va trouver le Prince & lui propoſe, pour un certain terme, une ſomme plus ou moins conſidérable, en eſpéces. Si le Prince eſt avide d'argent, il accepte la propoſition, & permet en même-tems à ce particulier de lever autant de ſoldats qu'il en demande pour forcer les ſujets à cette contribution extraordinaire *(a)*; l'eſpérance dont ſe flatte ce tyran ſubalterne, qu'il retirera une fortune immenſe de l'excédent des ſommes promiſes, l'engage à commettre les con-

(a) Ces expéditions ne ſe ſont ordinairement qu'en tems de guerre, & ſous le prétexte des frais immenſes qu'elle entraîne.

cussions les plus énormes (*a*). La maniére de procéder à ce cruel brigandage, est de parcourir les Provinces à la tête d'une troupe de satellites qui tourmentent tous les habitans sans distinction, & emploient la violence pour arracher de ces infortunés le fruit de leur sueur & de leur industrie. Si quelqu'un, intimidé par les menaces, donne d'abord ce qu'on lui demande, ils s'imaginent qu'il est en état d'en donner encore plus, & redoublent en conséquence les tortures, ensorte qu'il est rare que qui que ce soit puisse échapper à la vexation & aux tourmens. Ces tourmens sont de différentes espéces, mais tous également cruels. Il y en a un autr'au-

(*a*) Les Princes dont les états avoisinent les colonies Européennes, sont moins sujets à ces cruels abus du pouvoir souverain. Le commerce leur fournit des moyens plus légitimes d'emplir leurs trésors; leur vanité d'ailleurs seroit offensée de passer pour des barbares aux yeux des Européens qu'ils regardent comme tels.

tres qu'on appelle la queſtion d'eau, & qu'ils donnent de la maniére ſuivante. Ils attachent deux gros bâtons avec quatre cordes en façon de brancard, & mettent cet inſtrument ſur quelque étang; ils lient les mains au patient, le tendent ſur les cordes qui ſont à fleur d'eau, enſuite un homme lui monte ſur le dos pour le faire enfoncer, & il le plonge & replonge juſqu'à ce qu'il promette de donner la ſomme qu'on lui demande, ou qu'il fourniſſe caution. Au reſte, dès que le concuſſionnaire a donné au Prince les ſommes convenues, celui-ci ne manque guères alors de le traiter comme il a traité les peuples; & il arrive, par une juſte compenſation, ou qu'il céde à la violence, ou qu'il aime mieux mourir ſous le glaive que de ſe défaiſir de ſa fortune.

Un genre de cruauté inouie qui exiſte dans les Etats du Maïſſour,

c'est que, lorsqu'il naît un enfant au Roi, on envoie, par le conseil des Brames, mettre le feu à plusieurs villages pour tirer l'horoscope de cet enfant, & comme les maisons sont presque toutes couvertes de chaume, elles s'embrâsent avec tant de vivacité, que la plûpart des habitans perdent souvent la vie avec leurs biens.

C'est une politique parmi les Princes Indiens de tenir renfermé celui de leurs enfans qui doit leur succéder ; il arrive de-là qu'un Prince prend possession d'un Etat sans la moindre expérience, & sans connoissance des Loix, ni du Gouvernement.

Leur maniere de faire la Guerre.

Les déclarations de guerre ne se font pas toujours exactement parmi les Nations de l'Inde. Le Prince, qui est déterminé par un motif d'ambition, ou qui a à se plaindre de son voisin, fond quelquefois tout à coup

ſur les terres de ſon ennemi, & ſe retire ſouvent de même au premier échec.

Celui qui a la plus nombreuſe armée, a preſque toujours l'avantage ſur ſon adverſaire. Le fruit des victoires ſe réduit à quelques contributions que le vainqueur tire de ſon ennemi, & dont celui-ci ſe dédommage enſuite, en pillant ſes propres ſujets. On ne connoît point l'ordre dans les marches, chaque ſoldat va à ſon gré, & ſe contente de ſuivre le gros du corps auquel il eſt attaché. Les troupes Indiennes, comme les Topazes & les Cipayes qui ont été diſciplinés dans les derniéres guerres, gardent un peu plus d'ordre ; cependant le moindre échec jette parmi eux une confuſion & une terreur dont il n'eſt plus poſſible de les faire revenir.

Souvent dans une marche, on voit des fantaſſins porter ſur leurs têtes leurs proviſions de riz, & les uſtenſiles néceſſaires pour le faire cuire,

tandis que leurs femmes portent le sabre & les autres armes de leurs maris, qui consistent principalement en une espéce de fusils à mêche fort longs & très-lourds, appellés *Kaïtokes*. Les femmes menent ordinairement avec elles tous leurs enfans ; ce qui rend les armées très-nombreuses & les déroutes plus faciles.

Si un soldat a quelques affaires dans l'armée ennemie, il y passe & revient sans qu'on lui fasse la moindre peine. L'animosité est moindre parmi les Indiens en guerre, que chez les Nations les plus policées de notre continent. Aussi les batailles sont-elles bien moins sanglantes qu'en Europe. Assez de relations ont parlé de l'usage que les Indiens font des éléphans un jour de bataille, je me contenterai d'ajouter que ces animaux sont souvent plus nuisibles à leurs maîtres, qu'aux ennemis contre lesquels on excite leur fureur. C'est d'a-

près cette connoiſſance, que la plûpart des Princes Indiens ne ſe ſervent plus aujourd'hui de ces animaux que pour la dignité de leur rang, & pour marque de leur grandeur. Le pavillon du Nabab ou du Souverain eſt toujours arboré ſur un éléphant, où il combat quelquefois lui-même pour pouvoir être vû de toute ſon armée. La mort ou la lâcheté du chef entraîne immanquablement une déroute complette. Pour l'ordinaire, l'armée la moins nombreuſe prend la fuite au premier choc de l'autre, mais ſurtout l'infanterie devant la cavalerie. Cinquante mille fantaſſins tiennent rarement devant vingt mille cavaliers.

La Cavalerie Indienne eſt compoſée, en grande partie, de Marattes, nation guerriére & féroce qui habite les gorges des montagnes qui forment une chaîne au nord du Carnate. Ce ſont, ſans contredit, les ſol-

dats les plus entreprenans de l'Inde. Ils ont souvent pénétré jusqu'aux portes de Dehli (*a*), & fait trembler le Mogol. Ils sont infatigables, font des marches de vingt-cinq à trente lieues par jour, & se retirent avec la même rapidité. Malheur aux contrées ennemies par où ils passent. Leurs traces sont imprimées de sang. Aussi à la premiére nouvelle de leur approche, voit-on les habitans abandonner leurs paisibles demeures pour aller chercher avec leurs familles un asyle dans les forêts, ou dans les forteresses voisines qui, souvent encore, leur ferment les portes dans la crainte d'être surchargées par une multitude de bouches inutiles. On ne peut guères compter sur l'alliance des Marattes ; le parti qui leur offre le plus d'argent, est toujours celui qu'ils

(*a*) Ville principale du Mogol, & le lieu de la résidence de l'Empereur.

embraſſent, & on les a ſouvent vûs, au moment d'une bataille, tourner les armes contre leurs propres alliés, après s'être laiſſé ſéduire par l'or du parti ennemi. Les chevaux des Marattes ſont pleins de feu & petits, tels que ceux des huſſards Hongrois. Les chefs portent communément une carabine, les ſimples cavaliers des lances, quelques-uns des fléches, & d'autres des fuſils enlevés aux Européens; mais tous ſe ſervent de cimeterres très-larges & d'une trempe admirable, qu'ils manient avec la plus grande dextérité. Ils portent en outre, des boucliers très-légers, & d'un vernis ſi poli, qu'ils renvoient aiſément une balle de piſtolet, & ſont impénétrables aux coups de ſabres.

Les Indiens en général, font peu de ſiéges, & connoiſſent encore moins l'art de défendre une place. On a cependant vû dans la derniére

guerre une grande ville (*a*), mais mal fortifiée & défendue seulement par des Indiens, & une quarantaine d'Anglois leurs alliés, résister à une armée d'Européens brave & aguerrie, rendre inutiles les efforts des Ingénieurs François, & obliger enfin les assiégeans à une retraite précipitée. Je me garderai bien de m'ériger ici en juge, mais il n'a pas tenu à l'Officier & au soldat que l'assaut ne fut donné à la ville, & il est probable que la place eut été emportée, & que les richesses qu'elle renfermoit, eussent abondamment fourni aux moyens

(*a*) Tanjaour, Capitale du Royaume du même nom, à quarante lieues au sud-ouest de Pondichéry. Quelques années auparavant la Compagnie des Indes Françoises avoit fait trembler le Roi de Tanjaour dans ses murs avec douze cens hommes de troupes seulement, mais commandées par un Officier qui ne s'en laissoit pas imposer par la multitude Indienne.

moyens de terminer la guerre nationale avec ſuccès.

Les canons des Indiens ne ſont point jettés comme les nôtres, mais fabriqués de plaques de fer jointes enſemble, & attachées de diſtance en diſtance avec de gros cercles du même métal. Ils ne ſont point montés ſur des affuts ; on les poſe ſur l'embraſure même, & on les ſoutient par deux groſſes poutres roulantes. Les boulets dont on ſe ſert pour ces canons, ſont de pierre ; leur effet eſt de décrire beaucoup de ricochets & de rouler enſuite fort loin. J'ai vû un de ces canons à Gingi qui avoit vingt pieds de long.

Politesse des Indiens.

En quoi elle conſiſte, & l'idée qu'ils en ont.

Les peuples de l'Inde ſont perſuadés que tous les autres ſont ſans politeſſe, ſans honnêteté, ſans éduca-

tion; & c'est sur les Européens, surtout, que tombe leur mépris, parce que nos usages sont encore plus opposés aux leurs, que ceux des autres nations qui habitent les contrées voisines de l'Inde.

Les honneurs que les Indiens se rendent entre eux, lorsqu'ils se visitent ou qu'ils se rencontrent, sont de quatre sortes. La premiére est de joindre les mains, de les lever au-dessus de la tête, & dans cette posture de se jetter sur le ventre en s'appuyant sur les coudes. Cet honneur ne se rend qu'aux Idoles, aux Docteurs spirituels nommés *Camoul-Gouroux*, aux Pénitens nommés *Sanias*, aux Rois & aux Princes. Cet usage est de toutes les castes.

Entre égaux & amis, on joint les mains sur la poitrine, on s'embrasse réciproquement, & c'est le second honneur.

Le troisiéme est de montrer la pau-

me des deux mains ; c'eſt celui que rendent aux Seigneurs les Lettrés & les *Sanias.*

Le quatriéme honneur conſiſte à montrer ſeulement la paume de la main droite, & c'eſt ainſi que les ſupérieurs en uſent avec leurs inférieurs. Les Brames ne rendent aux Rois que le ſecond honneur, & ceux-ci leur répondent de même.

Lorſqu'un Brame rend viſite à un particulier, il s'aſſeoit ſans autre cérémonie ; cependant il traite la perſonne qu'il viſite, de ſeigneurie, d'excellence, &c ; & il ſort, ſans aucune démonſtration de civilité.

Les Choutres (*a*), ſemblables aux Quakers de la Grande-Bretagne, ne s'humilient devant qui que ce ſoit, pas même devant les Rois ; parce que,

(*a*) Cette caſte, quoique la moins noble des trois grandes, a vû ſortir de ſes branches la plûpart des Princes de l'Inde appellés *Vangamory.*

diſent-ils, rien n'eſt au-deſſus de la nobleſſe de leur caſte. Eſclaves dans le fait, ils s'enorgueilliſſent de l'ombre d'indépendance que la politique des Princes leur laiſſe.

BETEL.

C'eſt un uſage généralement pratiqué dans tout l'Indouſtan, que, lorſqu'on veut honorer celui qui rend viſite, on lui préſente le bétel, & on lui verſe un peu d'eau roſe ſur la tête & ſur les habits.

Ce bétel eſt la feuille d'une plante dont la tige eſt très-foible & qui aime les lieux humides. Auſſi les champs où on la cultive, ſont-ils toujours coupés par des rigoles que les Indiens ont grand ſoin d'entretenir pleines d'eau (*a*). La feuille du bétel eſt

(*a*) Malgré la rareté des pluies, il eſt étonnant de voir les campagnes ſans ceſſe inondées par des canaux que les Indiens ſçavent pratiquer avec la plus grande ſimétrie. Ils creuſent,

un peu plus longue que celle du citronnier dont elle a la forme. Son fruit qui eſt oblong n'eſt d'aucune utilité. On n'emploie que la feuille que l'on prépare avec de la noix d'Arrek (*a*), eſpéce de muſcade, & un peu de chaux brûlée, faite de coquilles très-fines & réduite en mortier. Cette chaux eſt appellée *Chunam*. Il réſulte de ce mêlange une couleur de rouge foncé dont les Indiens ont les lévres teintes, parce qu'ils en mâchent continuellement. Ils ajoûtent quelquefois à tous ces ingrédiens du cachou parfumé, dont ils font grand cas, à cauſe qu'il provoque à la volupté.

---

pour cet effet, de diſtance en diſtance, des puits de quinze à vingt pieds de profondeur, & au moyen d'une pompe de bois faite en baſcule, ils répandent facilement de l'eau dans tous les canaux.

(*a*) L'arbre qui porte ce fruit reſſemble aſſez au cocotier, excepté que la tige eſt moins forte, & les feuilles plus courtes.

Les Grands entretiennent ordinairement un domestique, dont l'unique fonction est de leur présenter le bétel ainsi préparé. Les hommes, les femmes, & même les enfans en mâchent sans cesse. Ils ne l'avalent jamais ; mais le jus qui en découle & qui est d'un rouge de sang, flatte agréablement leurs palais par l'odorat & le goût. L'effet de cette plante est de faire beaucoup saliver, de conserver les dents, de rendre l'haleine agréable, & d'échauffer l'imagination. Aussi les Dames Indiennes invitent-elles beaucoup les Européens à faire usage du bétel.

HABILLEMENS DES INDIENS.

Les vêtemens des Indiens sont proportionnés au climat, à la condition & aux usages des castes.

Les grands Seigneurs se couvrent la tête d'une toque, espéce de turban qu'ils nomment *Poumal*, & por-

tent en public une longue robe de mouſſeline à fleurs d'or, qu'ils attachent avec une écharpe fort riche, & dont le nœud eſt quelquefois garni de pierreries. Leur chauſſure eſt une eſpéce de pantoufle d'étoffe d'or ou d'argent, dont le bout forme une pointe très-allongée qui ſe termine en demi-cercle ; ils ſont obligés de quitter leur chauſſure, quand ils parlent à quelqu'un d'un rang ſupérieur. Il en eſt de même pour toutes les caſtes. Les *Sanias* ſeuls ſont diſpenſés de s'aſſujettir à cet uſage.

Les Brames ne laiſſent croître qu'un petit toupet de cheveux ſur le ſommet de la tête. Une toile de coton de quatre à cinq coudées de long les couvre, en plis tortueux, depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Pour marque de dignité, ils portent en ſautoir un triple cordon de fil.

Au reſte chaque caſte a ſa maniére de ſe vêtir. Les ſoldats, les labou-

reurs & les *Parias* se couvrent d'une mauvaise toque de toile, & s'enveloppent également les parties du corps que la modestie défend de montrer. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, les enfans vont tels qu'ils sont sortis des mains de la nature. Les hommes portent presque tous des pendans d'oreille qui leur tombent à deux doigts des épaules, ils mettent aussi des anneaux aux mains, & les gens riches une chaîne d'or ou d'argent à la ceinture.

L'habillement des femmes est à peu près le même que celui des hommes. Les filles laissent croître leurs cheveux à l'âge de douze ans. Avant ce tems, elles ne portent qu'un toupet au sommet de la tête qu'elles attachent fort proprement, & dont elles font ensuite un rouleau de quatre à cinq pouces, qui forme toute leur coëffure. Les femmes des grands Seigneurs se parent d'une espéce de petit

corſet d'étoffe précieuſe qui leur couvre le ſein (*a*) & dont les manches ſe terminent un peu au-deſſus du coude ; elles treſſent leurs cheveux qu'elles ont fort longs & très-beaux, & les parfument d'huiles & d'eſſences odoriférantes. Au-deſſus de la treſſe, elles attachent ordinairement une plaque d'or de forme ronde & façonnée à leur goût. Toutes les Indiennes ont les oreilles percées ; mais elles en aggrandiſſent ſi fort l'ouverture par la peſanteur du plomb qu'elles y mettent d'abord, que le bout vient preſque toucher aux épaules. Les hommes en cela ne diffèrent point des femmes. Celles qui ſont mariées portent des joyaux au col, aux doigts des pieds, des mains & aux jambes, chacune ſelon ſa caſte & ſes moyens. Quand les filles ſont parvenues à

(*a*) Preſque toutes les femmes & les filles de baſſes caſtes vont le ſein nu.

l'âge de puberté, leurs parens leur donnent une toile rouge de douze coudées de long & large de deux : la moitié leur sert pour se couvrir de la ceinture en bas, & le reste depuis les épaules ou la tête jusqu'à la ceinture. Lorsqu'une fille parle à quelqu'un de considération, elle laisse tomber la toile qui lui couvre les épaules, & paroît découverte jusqu'à la ceinture.

Les filles consacrées aux Pagodes & celles destinées aux plaisirs publics, sont richement parées, mais également modestes en public ; & on n'a pas à reprocher à ces dernières, comme aux courtisannes Européennes, de faire rougir la pudeur.

Leurs Maisons.

Les maisons des Indiens sont presque toutes bâties de terre revêtue de chaux. Quelques-unes, comme celle des Brames, sont enduites de

bouze de vache préparée. Outre la vénération qu'ils ont pour cette bouze, ils s'en ſervent auſſi par néceſſité pour éloigner de leurs habitations les fourmis qui, ſans cette précaution, les incommoderoient prodigieuſement. La plûpart des maiſons n'ont qu'un étage ; elles ſont couvertes de tuiles, & celles des pauvres gens en paille de riz : auſſi les incendies font-ils des progrès funeſtes par l'aliment qu'ils trouvent. On a vû des aldées entiéres conſumées en peu d'heures. Ces maiſons ſont baſſes & de forme quarrée, & il n'y en a point qui n'ait une cour plus ou moins grande, au milieu de laquelle eſt une foſſe terminée en cône où l'on bat le riz pour la conſommation de la famille. Les portes ſont ſi baſſes, qu'il faut ſe baiſſer pour entrer. Au front des maiſons & dans l'intérieur, régne ordinairement une varangue ou galerie formée par un

petit auvent que soutiennent des colonnes de bois fort minces.

Ces galeries procurent de la fraîcheur au bâtiment, & empêchent le soleil, toujours ardent dans ces climats, de pénétrer dans les chambres. C'est dessous ces varàngues que les Indiens reçoivent les étrangers & exercent l'hospitalité.

L'intérieur des maisons est simple, propre & uni. Les Indiens ne connoissent aucun de ces meubles que le caprice & la mode inventent sans cesse en Europe. Leurs chambres sont petites & ne reçoivent du jour que par la porte. Un banc de terre battue, & couvert d'une natte leur sert de lit. Quelques pagodes ou divinités de bronze & les ustensiles du ménage, voilà à quoi se réduit à peu près leur mobilier.

Les maisons des Seigneurs & des Grands sont beaucoup plus spacieuses, & communément construites en

pierres. Les varangues ſont à proportion plus grandes & plus riches. Ces maiſons ont des fenêtres. Ce que j'ai vû de plus paſſable en fait de bâtimens Indiens, c'eſt le palais des anciens Nababs d'Arcate, capable de contenir une cour nombreuſe.

Jardins.

Les Indiens connoiſſent peu l'art de planter un jardin & de le cultiver. Il n'y a guères que les Rois & les grands Seigneurs qui en aient, & encore la nature en fait-elle preſque tous les frais. Quelques fleurs éparſes, des bois de haute futaie, des pavillons ombragés par une épaiſſe verdure, & quelques piéces d'eau croupie, tel eſt le jardin de *Manogi*, Général du Roi de Tanjaour. On peut juger des autres par celui-ci qui paſſe pour un des plus beaux de l'Inde ; j'en excepte ceux qui ont été deſſinés par les Européens. Les Bra-

mes ont presque tous derriére leurs maisons un petit quarré de terre, où ils cultivent les plantes & les simples dont ils connoissent la propriété pour les différentes maladies.

Au surplus la beauté des campagnes toujours vertes, l'ombrage que donnent les allées d'arbres odoriférans plantées sur les routes, le beau spectacle de tant de richesses naturelles peut bien dispenser les Indiens de former des enclos. Le goût de la propriété ne s'est pas encore emparé d'eux au point où il posséde des nations plus civilisées, mais moins heureuses en cela.

Nourriture et sobriété des Indiens.

La simplicité & la frugalité régnent généralement dans les repas des Indiens. Ils ne vivent pour la plûpart que de riz cuit à l'eau, & cette nourriture leur tient lieu de pain. Ils ne

connoiſſent au ſurplus, ni table, ni chaiſe, encore moins les cuilliers, les fourchettes, & autres uſtenſiles dont nous nous ſervons. Leurs plats ſont des feuilles de bananier *(a)*. L'uſage, avant le repas, eſt de répandre du *Tanni* (*b*) ſur l'eſtrade où ils doivent manger. On eſſuie enſuite cette place, & elle eſt unie comme une glace. Les perſonnes de conſidération ne voudroient pas manger dans un endroit qui n'auroit pas été arroſé de ce *Tanni*. Après cette préparation, ſi c'eſt chez un Grand, on étend un tapis, où il s'aſſeoit les jambes croiſés; on lui apporte enſuite un baſſin d'or ou d'argent où eſt le riz cuit, que l'on met au milieu du tapis. Autour on range pluſieurs au-

---

(*a*) Figuier des Indes.

(*b*) Le Tanni eſt une eau préparée avec des odoriférans. Les Indiens donnent en général ce nom à toute eſpéce d'eau.

tres vaſes où ſont les divers mets qu'on lui a préparés. Quand le maître a devant lui tout ce qu'il doit manger, il prend de différens ragoûts, les met dans le riz, &, avec ſes doigts, il pétrit le tout enſemble, fait des boulettes qu'il lance enſuite dans ſa bouche avec une dextérité ſinguliére & les avale ſans mâcher (*a*). Ce ſeroit une malpropreté extraordinaire de toucher à un plat de la main gauche. Avant la fin du repas, c'eſt l'uſage parmi les Grands d'envoyer à leurs femmes quelques-uns des ragoûts qui leur ont paru les meilleurs. Aucune femme, de quelque rang qu'elle ſoit, ne mange avec ſon mari, & c'eſt toujours un enfant ou une eſclave qui fait ces ſortes de commiſſions, parce qu'il n'entre pas d'au-

(*a*) Ils ſe moquent des Européens, de ce qu'ils ne ſçavent pas manger le riz ſans le mâcher.

tres perſonnes dans l'appartement des femmes des Nababs & des grands Seigneurs.

Les Sanias, les Brames & les Lettrés ſe lavent tout le corps avant que de prendre leur repas. Au ſortir du bain, ils ſe frottent les épaules, la poitrine & le ventre de poudre de bois de Sandal (*a*), après quoi ils ſe rendent au lieu où le repas eſt préparé. Là ils s'aſſeient ſur une natte, où on leur apporte une grande feuille de bananier frottée de ſel & de beurre. Sur une partie de cette feuille on met le riz cuit, & ſur l'autre les légumes ou ragoûts d'herbes avec des *Achars* (*b*).

(*a*) Le Sandal eſt un bois odoriférant que les Indiens rapent ſur une pierre forr dure. Ils détrempent cette pouſſiére, en font une pâte liquide, avec laquelle ils ſe frottent, & ils ne paroîtroient pas devant une perſonne de conſidération, ſans avoir ſatisfait auparavant à cette cérémonie.

(*b*) Fruits verts confits dans l'eau ſalée ou du vinaigre.

A la fin du repas, on leur présente du caillé aigre, & on leur verse à boire du petit lait. Ensuite chacun se léve, va dans la cour ou dans le jardin, se lave la bouche, les mains & les pieds, & ne rentre dans la maison qu'après qu'on a ôté la feuille, balayé l'endroit, & répandu de nouveau du *Tanni*. Les Brames, les Pénitens & les Lettrés ne mangent ni viande, ni poisson, pas même des œufs; leur nourriture ordinaire est le laitage, les légumes & les fruits. Il est constant que ce sont, de tous les Indiens, ceux qui vivent le plus longtems, & qui jouissent de la meilleure santé. Les castes qui font usage de viande, ne peuvent pas manger de bœuf, ni de vache. C'est, selon les Indiens, une profanation, & il n'y a que les *Parias* qui s'en rendent coupables.

Quoique l'on regarde avec horreur celui qui mange de la chair de

bœuf, on ne laiſſe pas de porter le plus grand reſpect à ceux qui boivent de l'urine de vache. Leur reſpect pour cet animal va juſqu'à l'idolâtrie. Auſſi voit-on ceux qui ſe piquent de régularité en matiére de religion, prendre, dès qu'ils ſont levés, la queue d'une vache, & adorer la place où elle étoit couchée, parce que, diſent-ils, *Latchimy*, Déeſſe de la proſpérité, eſt toujours préſente dans cet endroit. Après cette adoration, ils attendent conſtamment que la vache éprouve quelque beſoin, alors ils tendent leurs mains pour en emplir le creux avec ſon urine, dont ils avalent une gorgée, & du reſte ils ſe frottent pieuſement le corps. Quand ils ont fait cette cérémonie, ils prétendent être purifiés. Pour effacer les péchés les plus graves, il ſuffit encore d'avaler un breuvage composé de lait, de beurre & d'un peu de bouze de vache. Les Brames ſont

obligés d'user une fois de cette boisson, quand ils se marient, ou quand leurs femmes ont leurs premiers mois (*a*). Tant d'absurdités sont incroyables; mais elles n'en sont pas moins certaines. Eh! de combien de pratiques superstitieuses & puériles n'est pas susceptible, un peuple plongé dans l'ignorance & dans l'erreur!

Un Brame ne doit jamais manger en présence de qui que ce soit des autres castes; mais ce qui paroîtra singulier & bien contradictoire en même-tems, c'est que ce Brame qui a une si haute idée de sa pureté & de son extraction, qu'il n'estime personne digne de lui aller seulement puiser de l'eau, ne rougit pas de servir un homme d'une caste inférieure & d'exercer les plus bas offices.

(*a*) Presque tous les mariages Indiens se font avant que la femme soit nubile, & jusqu'à ce moment les deux époux vivent séparés, comme on le verra par la suite.

DES COUTUMES QUE LES INDIENS OBSERVENT EN GÉNÉRAL DANS LEURS MARIAGES.

L'affaire la plus importante pour les Indiens eſt le mariage, parce qu'ils le regardent comme la plus grande félicité de cette vie. Dès que les enfans commencent à articuler quelques mots, on leur apprend à dire qu'ils veulent ſe marier, & ſouvent même on fait les accords avant qu'ils ſachent parler. C'eſt une maxime générale que le mari doit être plus âgé que la femme de trois ou quatre ans. Les enfans de deux frères, ainſi que de deux ſœurs, ne peuvent pas contracter mariage enſemble, parce que, ſelon la loi du pays, ils ſont tous frères. Ils ne donnent pas le titre d'oncles aux frères de leurs pères & mères; mais ſi le frère de leur père eſt plus âgé que lui, ils l'appellent grand-père, & petit-père, s'il eſt

plus jeune : il en est de même du côté des femmes. Tous ces degrés sont des obstacles pour un mariage.

Presque toutes les castes font consister l'essence du mariage dans un joyau appellé *Taly* (*a*) que le mari attache au col de sa femme avec un cordon teint de saffran. Cette cérémonie doit se faire devant la porte de la maison de la prétendue, sous un *Pendal* ou espéce de berceau quarré, orné de fleurs & de différens feuillages. La plûpart des ornemens qui servent à ces fêtes sont ordinairement empruntés ; ainsi il y a toujours de la magnificence pour les pauvres, comme pour les riches. Quand on est convenu du jour où le *Taly* doit être attaché, les parens du prétendu, après avoir consulté

(*a*) Le Taly est une représentation en or de la figure de Pouléar, Dieu du mariage, dont il a été parlé ci-devant.

le Dieu *Pouléar* (*a*) , ſe rendent en cérémonie chez les parens de la fille pour la demander en mariage ; mais avant que de donner une réponſe déciſive, on régale les nouveaux venus. Si, dans cet intervalle, un des deux partis ſe déſiſte, il eſt tenu à un dédommagement. La volonté des filles eſt rarement conſultée pour le choix d'un mari ; il eſt même peu ordinaire qu'elles ſoient d'un âge ſuſceptible de diſcernement. Le jour du mariage étant arrivé, les parens de l'une & l'autre famille s'aſſemblent ſous le *Pendal* où le futur attache le *Taly* à ſa prétendue, & dès ce moment elle eſt ſa femme. Chaque caſte a ſes cérémonies particuliéres pour attacher le *Taly*. Nous parcourrons

(*a*) Leur maniére de conſulter Pouléar , conſiſte à faire des offrandes dont les Brames profitent, & ceux-ci donnent enſuite une réponſe plus ou moins favorable & proportionnée à la valeur du préſent.

celles des Brames & de quelques autres castes inférieures.

Cérémonies nuptiales des Brames.

Les Brames étant divisés en diverses branches dont chacune tient à ses usages, on se bornera à ceux qui sont communs aux Brames en général.

Dans l'Inde, comme à la Chine & dans presque toutes les autres contrées de l'Asie, les filles n'apportent point de dot; ce sont au contraire les hommes qui achétent des pères & mères la permission d'épouser leurs filles. Lorsqu'un Brame a mis entre les mains de son futur beau-père la somme dont il est convenu avec lui pour avoir sa fille, il se retire chez quelqu'un de ses parens, & là il attend la visite de la famille de sa prétendue. Mais cette visite est toujours retardée

retardée (*a*). Pendant ce tems-là le Brame feint d'être rebuté des obſtacles qu'on lui oppoſe ; il prend ſes papouches (eſpéce de ſouliers,) met un livre (*b*) ſous ſon bras & ſe ſaiſit d'un bambou (*c*), en menaçant ſa famille de ſe rendre pénitent. Il part, mais à quelque diſtance, on l'arrête, on tâche de l'appaiſer, on lui promet qu'on le mariera ſans délai, &

(*a*) Les Indiens diſent qu'ils n'apportent tous ces délais que pour ſauver la modeſtie de la prétendue, & ne pas marquer trop d'empreſſement : quelquefois auſſi c'eſt une ruſe du père qui cherche à ſe faire donner quelque argent de plus.

(*b*) Ce que j'appelle un livre, n'eſt qu'un certain nombre de feuilles de palmier ſéches & longues d'un pied, ſur leſquelles les Indiens tracent des caractères avec un poinçon ; elles ſont enfilées les unes dans les autres par un bout. C'eſt ainſi que les Indiens ont conſervé leurs annales. On ſçait que l'Imprimerie n'eſt pas en uſage parmi ces peuples.

(*c*) Canne ou roſeau des Indes. On trouve dans leur cœur une ſorte de liqueur blanche & congelée propre à guérir la fiévre & la dyſſenterie.

pour lui montrer qu'on ne le flatte pas en vain, on le conduit à l'entrée de la maison de sa prétendue. Alors la mère de la jeune Bramine vient à lui, portant un pot de lait dont elle lui lave les pieds. Après cette cérémonie, on va chercher la prétendue, & on la méne sous un berceau où est suspendu un quadre de lit sur lequel on fait asseoir les deux époux. Les parens & amis leur tiennent compagnie; les uns les bercent, & les autres leur chantent l'épithalame, leur annonçant de longues prospérités & beaucoup de satisfaction dans leur mariage. Ensuite toute l'assemblée se transporte dans un endroit choisi en pleine campagne, où l'on commence par quelques offrandes au Dieu *Pouléar* (a); après quoi, un des plus proches parens de la fille la prend entre ses bras & la porte sur

(a) Ces offrandes consistent en cocos, en riz, ou en quelqu'autre production de la terre.

un monceau de riz, où elle demeure aſſiſe juſqu'à ce que le prétendu vienne lui attacher le *Taly*; dès ce moment le mariage eſt indiſſoluble. La cérémonie ne finit pas là: il faut que l'époux, en préſence de toute l'aſſemblée, prenne le pied de ſa femme & qu'il le faſſe toucher à une pierre dont toutes les familles ſe ſervent pour moudre les grains (*a*). Vient enſuite le repas. Pour cet effet, on choiſit un lieu convenable au nombre de perſonnes que l'on veut regaler; on met devant chaque convive une feuille de bananier; on apporte les mets, & on diſtribue ſur les feuilles, le riz cuit & les achars. Le deſſert eſt du caillé aigre. Comme le mari ne peut manger avec ſa femme, voici la galanterie qu'il lui fait. Il pétrit

(*a*) Par ces deux cérémonies, les Indiens veulent donner à entendre aux jeunes mariées qu'elles contractent l'obligation de conduire leur ménage avec ſoin & économie.

avec ſes mains du riz dont il forme une boule qu'il trempe dans une ſauce faite de tamarin, de piment, de gingembre, de muſcade, &c; & il donne cette boule à ſa femme qui diſparoît à l'inſtant. Le feſtin achevé, chacun ſe leve, emporte ſa feuille qu'il va jetter dans un endroit écarté, ſe lave enſuite les pieds & les mains, & ſe couvre le front & la poitrine de *Sandal* préparé.

Le troiſiéme jour après le mariage, on promene, de porte en porte, les nouveaux époux dans un beau palanquin. Chacun leur fait des préſens. Les plus pauvres donnent des fruits; mais perſonne n'oſeroit refuſer. Après cette promenade, les parens reconduiſent, au ſon des fanfares, les époux ſous le pendal où on leur chante de nouveau les proſpérités à venir. On ſe ſépare enſuite. Le mari retourne chez lui. Il eſt d'uſage qu'il n'habite avec ſa femme

qu'après qu'elle a eu ſes premiers mois. Cette époque eſt non-ſeulement pour les Bramines, mais encore pour toutes les caſtes, une des grandes fêtes que l'on célébre dans les familles. La modeſtie ne permet pas de rapporter à combien d'extravagances les Indiens ſe livrent à cette occaſion. Dès que la nouvelle mariée eſt dans ce cas, les parens en donnent avis à l'époux qui, de ſon côté, en avertit ſa famille pour qu'elle ait à ſe raſſembler au bout de huit jours. Pendant ce tems, la jeune Bramine ſe tient dans une petite hutte de paille conſtruite à cet effet dans le voiſinage de ſon père; perſonne n'y peut entrer qu'après l'expiration du terme, jour auquel tous les parens & amis s'aſſemblent pour recommencer les mêmes cérémonies que ci-devant, excepté que le mari n'attache point le *Taly*. Cette fête s'appelle le ſecond mariage, & eſt, en

effet, le véritable, parce que, dès ce moment les nouveaux époux habitent ensemble.

Aux premiers indices de la grossesse (*a*), on recommence toutes les cérémonies qu'on a faites pour le mariage. On appelle cette fête le troisiéme mariage, & celle-ci est la clôture de toutes les autres.

S'il arrive que le mari vienne à mourir après avoir attaché le *Taly* à sa femme, elle ne peut prétendre à former de nouveaux nœuds. Ces sortes de veuves se conduisent de diverses maniéres. Les plus courageuses se brûlent avec le corps de leur mari. Quoique beaucoup de voyageurs aient donné d'amples descriptions de cette barbare cérémonie, je ne puis me dispenser d'en rapporter au moins les

---

(*a*) Communément les femmes Indiennes engendrent depuis l'âge de dix ans jusqu'à trente qu'elles deviennent stériles.

principales circonſtances que la plûpart ont, ou omiſes, ou altérées. Voici ce qui ſe pratique à cette occaſion. On dreſſe un bucher de huit à neuf pieds de long, d'autant de large & haut environ d'une coudée ; on y étend le corps du défunt, vêtu comme il étoit pendant ſa vie, la tête tournée vers le midi & les pieds vers le nord ; le chef de l'aldée récite quelques prieres, en oignant le corps de beurre. Enſuite les plus proches parens du mort lui jettent à la bouche quatre ou cinq grains de riz crud, après quoi on tourne le corps du côté par où la veuve doit monter ſur le bucher. Cette malheureuſe victime, après avoir diſtribué ſes joyaux à ſes plus proches parens, monte ſur le bucher, ſe jette, toute éplorée ſur le corps de ſon mari qu'elle embraſſe étroitement, & demeure quelque tems dans cette attitude. Lorſqu'on dreſſe le bucher, on a ſoin

d'arrêter au fond deux cordes dont l'une sert à lui attacher les pieds avec ceux de son mari, & l'autre le milieu du corps. Cette affreuse préparation étant achevée, on demande par trois fois distinctement à la veuve, si elle veut aller dans le séjour de la gloire. A peine a-t-elle répondu oui, qu'on entend un bruit d'instrumens militaires, & qu'on met le feu au bucher. Quand tout est consumé, chacun se retire en faisant l'éloge de la défunte, & en s'entretenant de la récompense dont elle jouira dans l'autre monde, ainsi que des plaisirs purs qu'elle goûtera avec son mari.

Les veuves qui ne sont pas sensibles à la gloire qu'on leur promet pour l'autre monde, se font publiquement concubines, sans que l'on puisse réformer ce désordre. Il y en a d'autres qui n'abandonnent pas la maison de leur mari, & qui continuent

de tenir leur ménage; mais la plûpart ſe retirent chez leurs parens, & pourvû qu'elles ne ſe remarient point, elles ſont à couvert de l'infamie. Au ſurplus le nombre de celles qui ſe brûlent diminuent tous les jours, ſur-tout dans les environs des établiſſemens Européens.

MARIAGES DES RAJEPOUTS.

Cette caſte eſt une des plus nobles & des plus guerrières qu'il y ait dans l'Inde. Lorſqu'un Rajepout veut ſe marier, & qu'il eſt convenu du prix avec ſon beau-père futur, il s'attache pour marque de nobleſſe, trois fils de coton de l'épaule gauche au côté droit. Le jour du mariage, on le conduit ſous un dais à la maiſon de ſa prétendue, dont la porte eſt magnifiquement ornée & précédé d'un pendal ſous lequel doit ſe faire la principale cérémonie. A côté du pendal eſt plantée une gran-

de perche à laquelle sont attachées deux branches d'arbres différens, l'un appellé *Alême*, & l'autre *Amergousin*, que les Indiens disent être la femme du premier, & qu'ils regardent comme l'emblême du mariage. Quand les parens sont assemblés, on offre aux Dieux un gâteau, que les femmes invitées au mariage doivent manger : ensuite le futur se rend au pendal, paré de tous ses joyaux, & ayant le corps parsemé & orné de guirlandes de fleurs. Il est porté dans un palanquin (*a*) suivi de toute la

(*a*) C'est, dans l'Inde, la voiture de tous les grands & des gens riches. La mollesse qui caractérise ces peuples n'a rien à desirer du côté de cette commodité. Un palanquin est exactement un petit bois de lit garni d'un matelas & de deux coussins de quelque étoffe précieuse, & couvert d'un dais de drap ou de velours brodé en or, que traverse un gros bâton de bambou auquel toute cette machine tient par des cordons de soie. On appelle les porteurs *Boués*. Il en faut toujours quatre, & huit, lorsqu'on a

parenté & d'une foule de ſpectateurs qui précédent les inſtrumens du pays. En deſcendant du palanquin, le prétendu trouve ſa future belle-mère préparée à lui laver les pieds : mais comme il doit immédiatement après s'aller purifier tout le corps, elle le déshabile & ne lui laiſſe qu'une ſimple toile qui le couvre depuis la ceinture juſqu'à mi-jambes. On fait la même cérémonie à la prétendue. L'un & l'autre vont ſe laver à l'étang par des chemins différens. Au ſortir du bain, ils reprennent leurs ornemens & retournent au pendal avec la même ſuite & la même ſymphonie. Un Brame bénit le *Taly*, le donne à toucher à tous

---

une route à faire, parce qu'alors ils ſe relaient mutuellement. La perſonne qui eſt portée dans le palanquin peut ſe coucher tout de ſon long. Le mouvement doux & égal de cette voiture provoque le ſommeil, & on y dort fort à ſon aiſe.

les assistans de distinction, & le présente ensuite au mari qui l'attache au cou de sa femme. Aussitôt on entend retentir les instrumens, on tire des boëtes & l'on fait un vacarme effroyable. Après que le *Taly* est attaché, les nouveaux époux s'asseient sur une espéce de trône pour se faire voir de tous les spectateurs. Cependant on apporte les offrandes destinées au Dieu Pouléar (*a*); mais à toutes ces cérémonies succéde bientôt un spectacle nouveau & qui amuse beaucoup toute l'assemblée. On a un poisson artificiel attaché à un fil, on le jette dans un grand vase plat rempli d'eau, & un des parens du mari le fait tourner continuellement. La nouvelle mariée, pour faire voir

(*a*) Les Indiens prétendent que *Pouléar* influe tellement sur les mariages, que son père *Routren* ayant voulu se marier en secondes noces, fut obligé de l'adorer pour se le rendre propice.

ſon adreſſe, prend un petit arc & une fléche, & tire ſur ce poiſſon. Si elle le touche du premier coup, outre l'admiration & les applaudiſſemens qu'elle s'attire, on en augure encore bien pour le ſuccès du mariage ; ſi elle le manque après trois coups, c'eſt un mauvais préſage pour l'avenir.

Le lendemain les deux époux parcourent en palanquin toutes les rues de la ville au ſon des inſtrumens du pays. Les filles dévouées aux plaiſirs publics, & connues ſous le nom de *Mongamy* ou *Bayaders* (*a*), aſſiſtent

---

(*a*) Ces filles vivent en communauté ſous la direction de quelques vieilles femmes ; elles ne peuvent refuſer qui que ce ſoit pour un prix fixe & aſſez modique. Les Européens ſont les ſeuls qu'elles mettent à contribution ; leur averſion pour des gens qu'elles regardent comme des barbares, ne peut être ſuſpendue que par la force de l'intérêt. Au reſte elles mettent en uſage tout ce que l'art a de plus ſéduiſant pour plaire. Leur habillement eſt auſſi riche que voluptueux. On y voit éclater l'or & les pierres précieuſes. La

à cette seconde cérémonie & en font le principal ornement. Leur fonction est de danser devant le palanquin, chaque fois qu'il s'arrête, & de chanter en s'accompagnant de leurs *Gomgoms*, espéce de petits tambours. Ce cortége s'arrête de tems en tems devant les maisons des parens des nouveaux époux, & ils en reçoivent toujours quelques présens. Après cette bruyante procession, le mari reconduit sa femme dans la maison de son père, où elle demeure jus-

seule chose qui puisse les défigurer à des yeux étrangers, c'est un anneau ou une perle enchassée, qu'elles pendent à leurs narines, mais on s'accoutume bientôt à ne trouver que des beautés dans ces sirènes. Elles aiment les fleurs & les parfums avec passion; on prétend même que dans le particulier elles parent leur sein d'un collier de fleurs appellées *Mogri*, dont l'odorat excite, dit-on, la volupté. Au surplus ces filles n'ont rien de cette impudicité grossière & de cette effronterie révoltante que l'on reproche avec raison aux Messalines Européennes.

qu'à ce que la nature lui donne les facultés néceſſaires pour devenir mère.

Lorſqu'un Rajepout meurt, ſa femme eſt obligé de ſe brûler vive, ſoit qu'il ait péri par les accidens de la guerre, ou par les maladies : & il eſt aſſez ordinaire que les Rajepouts laiſſent leur vie ſur un champ de bataille, tous ceux qui n'ont point de domaine en ſouveraineté, étant militaires. L'arme dont ils ſe ſervent le plus communément, eſt une demi-lance qu'ils manient avec la plus grande dextérité. Un Rajepout, après avoir vû une fois l'ennemi, ſe déshonoreroit à jamais s'il prenoit la fuite; ce qui eſt cauſe d'une précaution dont ils uſent ordinairement d'aller par un chemin détourné, ou d'éviter de camper en face de l'ennemi pour pouvoir aſſûrer en cas de retraite, qu'ils n'ont rien fait contre l'honneur de leur caſte.

Dès que la mort d'un Rajepout est confirmée, la veuve n'a, pour se préparer à mourir, que trois jours pendant lesquels on dispose le bucher. Au terme marqué, elle sort de sa maison en pompe, & accompagnée de tous ses parens ; arrivée au lieu de cette cruelle scène, elle distribue ses joyaux & s'approche du fossé où le feu est déja allumé. Cependant on jette du saffran & du beurre dans les flammes, on récite quelques invocations, après quoi cette infortunée s'avance vers le bucher, recule par trois différentes fois, pousse un cri afin que l'on ôte le garde-feu qu'il est d'usage de mettre sur le bord du fossé, & à l'instant même, elle s'élance au milieu des flammes où elle est aussi-tôt étouffée (*a*).

(*a*) On remarquera que les cérémonies qui s'observent ici sont bien différentes de celles que pratiquent les veuves des Brames. Il y a

Il eſt incroyable combien on prodigue de louanges & d'honneurs à cette héroïne. On la regarde dès-lors comme une Déeſſe, on l'invoque. Mais ſi quelque veuve manque de courage, ſes parens la pouſſent avec violence dans le bucher, &, avec la vie, elle perd encore l'honneur & l'eſtime de ſa caſte.

MARIAGES DES CHOUTRES.

Les cérémonies que les Choutres obſervent dans leurs mariages, ſont les mêmes que celles des autres caſtes juſqu'au moment d'attacher le *Taly*. Pour lors un des frères du prétendu, ou ſon parent le plus proche, ſe préſente à la porte de la jeune fille qui ſort auſſi-tôt de la maiſon; mais il l'arrête en lui demandant où

---

encore cette différence que celles-ci peuvent ſe diſpenſer de ſe brûler, au lieu que les veuves des Rajepouts y ſont forcées.

elle porte ses pas, & à quel dessein? Elle répond que c'est pour chercher un mari. Dès ce moment on entame les cérémonies, & le prétendu arrive avec sa famille, au son des instrumens, pour attacher le *Taly*.

Il y a dans cette caste un usage qui ne subsiste point dans les autres. Quand un mari est dégoûté de sa femme, il lui donne une certaine fleur qui est un signal de répudiation, après quoi les deux partis peuvent contracter ailleurs.

DES PARIAS.

Aux mariages des Parias & autres basses castes, les nouveaux mariés s'habillent comme les Brames, & imitent toutes leurs cérémonies; mais personne n'y assiste, à moins qu'il ne soit de la même caste.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les grands Seigneurs & les gens riches ont pluſieurs femmes, mais elles ne jouiſſent pas toutes du même rang. La premiére, qui eſt toujours d'une condition égale à celle de ſon mari, regarde ſes compagnes avec tout le mépris que lui inſpire l'orgueil de ſa naiſſance. Cette conduite dédaigneuſe eſt encore fondée ſur la certitude de ne pouvoir jamais être répudiée; (j'en excepte la caſte des Choutres.) Chez les Maures qui habitent l'Inde, cette premiére femme s'appelle *Begom*, c'eſt-à-dire, femme heureuſe. Leur unique occupation eſt la parure; mais malgré tout l'art qu'elles emploient pour plaire à leurs maris, ſouvent la rivale la plus obſcure a la préférence, & on a vû quelquefois une *Begom*, ainſi ſacrifiée, enſevelir dans une mort volontaire la honte d'avoir

été témoin du triomphe de son ennemie. Quelques-unes plus attachées à la vie, font tomber tout le poids de leur vengeance sur l'objet de leur jalousie & de leur haine. Le poison le plus subtil est mis en usage, & les maris étouffent le plus souvent leur ressentiment par égard & par crainte pour la famille de ces *Begoms*.

Il n'y a d'enfans légitimes que ceux qui naissent de la premiére femme. Cependant tous partagent également la succession du pére, à moins que celui-ci n'ait fait quelque disposition particuliére.

DES OBSÉQUES DES INDIENS.

On n'enterre parmi les Indiens que les adorateurs du *Lingam*, qui forment une caste appellée *Andis*, & on ne dépose jamais le corps mort dans les temples, (car ce seroit, selon eux, une chose abominable,) mais on le

porte & on l'enterre dans un champ éloigné de toute habitation. Les Indiens des autres caſtes brûlent leurs morts dans un lieu en pleine campagne deſtiné à cet uſage.

A moins qu'un Brame ne meure ſubitement, on ne le laiſſe jamais expirer dans ſa maiſon, parce que l'on eſt perſuadé qu'elle contracteroit la plus grande ſouillure. Ainſi quand on juge que le malade eſt à l'extrémité, on le porte hors de ſa maiſon ſous un appentis (*a*); s'il expire avant qu'on puiſſe le tranſporter, on enléve le corps le plus promptement poſſible, enſuite on briſe tous les meubles qui ſont dans la maiſon, & on n'y rentre qu'après l'avoir lavée & purifiée avec du *Tanni*. Lorſque le Brame meurt ſous l'appentis, tous les parens s'aſſemblent autour

(*a*) Toît de charpente ſoutenu par quatre colonnes & couvert de feuillage.

du corps, la poitrine découverte, la frappant des deux mains, & appellant le mort par son nom; après quoi ils font trois fois le tour de l'appentis en chantant un hymne à la louange du défunt. Pendant ce tems on habille le mort à neuf, on lui frotte le front de sandal préparé, & on le porte sur un brancard au lieu où est dressé le bucher. Le cortége est précédé par des instrumens dont le son lugubre annonce la nature de la cérémonie, & pendant la marche on tire des boëtes. Quand le corps est consumé, chaque assistant va laver ses habits, & au lieu de rentrer dans leurs maisons, tous se mettent sous de petites huttes couvertes d'une espéce de grand feuillage qu'ils disent représenter la mort, & ils y demeurent plusieurs jours occupés à pleurer le défunt.

Si la veuve n'a pas le courage de

ſe brûler pour tenir compagnie à ſon mari dans l'autre monde, ſes plus proches parentes viennent mêler leurs larmes avec les ſiennes. Le dixiéme jour, on ſe raſſemble en même nombre que le premier, & on forme une eſpéce de proceſſion de deuil accompagnée de cris épouvantables. Après quoi la veuve ſe jette au cou d'une de ſes compagnes, également éplorée, & la tient ſerrée dans ſes bras; juſqu'à ce que d'autres veuves lui aient détaché le *Taly*, aucune femme actuellement mariée ne pouvant faire cette fonction: celle du défunt n'eſt réputée veuve qu'après cette cérémonie. Dès ce moment elle eſt obligée de faire un ſacrifice au Dieu *Yamen*, de régaler quatre ou cinq Brames, & même de les habiller une fois, ſi elle en a le moyen. Un devoir plus eſſentiel encore pendant le reſte de ſa vie, eſt de célébrer l'anniverſaire de la mort

de son mari. Cette derniére coutume s'observe inviolablement dans toutes les castes.

Des Pénitens Indiens.

Les Européens auront peine à concevoir comment des hommes efféminés par le climat, & corrompu par une religion également superstitieuse & impudique, ont le courage de se livrer volontairement aux tourmens les plus longs & les plus cruels. C'est cependant ce que font tous les jours les Indiens qui se rendent pénitens. Mais de quel excès n'est pas capable l'orgueil? Sans la certitude d'être regardés par le vulgaire comme des Dieux, & de recevoir, comme eux, des offrandes & des hommages, je crois que tous ces pénitens renonceroient bientôt à leur pénible métier.

Tous les voyageurs, qui ont écrit avec connoissance de cause, s'accordent en général sur les loix extravagantes

vagantes que ces pénitens ſe ſont impoſées ; mais pour en donner une idée plus étendue, j'entrerai dans quelque détail.

Il y en a parmi ces pénitens qui portent une grille de fer en forme de fraiſe. Elle excéde leurs épaules de huit à neuf pouces. Ils ne peuvent plus l'ôter eux - mêmes ; elle eſt rivée, & quand ils veulent dormir, on leur met un couſſin ſous la tête , ſans quoi ils ne pourroient l'appuyer nulle part. Ils ſe ſervent, pour boire, d'une gourde à long cou, parce qu'ils ne peuvent pas porter leurs mains à la bouche.

D'autres tiennent, toute leur vie, les bras étendus : dans les commencemens ils ſe les font attacher à un mur, mais lorſque les muſcles ont contracté cette tenſion au point que les bras ne ſont plus flexibles, ils demeurent librement dans cette poſture. On appâte cette ſorte de pé-

nitens, avec les meilleurs mets, & chacun s'empresse de leur apporter son contingent, persuadé que c'est la plus grande œuvre qu'il puisse faire (a).

On en voit qui se font porter dans une chaise fort étroite garnie de pointes de clous qui leur déchirent le corps. Les dévots & les dévotes viennent tirer ces clous, moyennant une piéce d'argent, & ils les conservent comme des reliques.

Plusieurs de ces pénitens se percent aussi la langue d'une fléche de fer, & vont ainsi dans les rues demander l'aumône.

Il y en a quelques-uns qui se font accrocher par la peau du dos à une espéce d'estrapade où ils demeurent

(a) On peut voir, au Cabinet des Estampes de la Bibliothéque du Roi, une partie de ces différentes figures de pénitens peintes assez fidélement par un voyageur.

ſuſpendus pendant quelques minutes. Après quoi, chacun vient les toucher comme des ſaints ; mais cela ne ſe pratique qu'une fois l'an, le jour de la fête de leurs Idoles.

Enfin d'autres, dont la pénitence eſt plus modérée, n'oſent entrer dans les Pagodes, & ſe roulent par humilité autour du temple.

Mais les plus renommés de tous les pénitens répandus dans l'Inde, ſont les Faquirs, dont le plus grand nombre ſuit la Religion Mahométane. Il eſt difficile de rendre juſqu'à quel point ces Faquirs affectent tous les dehors des vertus & de la pauvreté en particulier. Leur abandon extérieur des commodités de la vie va juſqu'à la négligence la plus répugnante, & à la plus grande malpropreté. Leurs cris & leurs gémiſſemens ſur leurs fautes & ſur celles des peuples leur attirent le plus grand reſpect, & les différentes po-

ſtures gênantes auxquelles ils ſe dévouent, les font regarder comme des êtres plus qu'humains. Auſſi va-t-on les conſulter ſur l'avenir. Outre le don de prophétie, on leur attribue encore la vertu de donner la fécondité aux femmes ſtériles, & celles-ci manquent rarement d'aller trouver ces hypocrites, avec des préſens qui ſont fort bien reçus. Cet hommage eſt preſque toujours ſuivi des plus heureux effets.

MORALE DES INDIENS.

J'aurois dû parler plus haut de la morale des Indiens, mais comme cet article peut être détaché, je ne le traiterai qu'en paſſant, & pour en donner ſeulement une idée au lecteur.

Le ſeul traité de morale que nous ayons de ce peuple, a été écrit par un ancien & fameux Docteur de l'Inde, appellé *Vallouren*. Son livre eſt

intitulé *Coral;* je me contenterai d'en citer les paſſages les plus intéreſſans pour faire connoître les dogmes des Indiens éclairés, bien différens de tous les contes ridicules dans leſquels leurs Brames entretiennent le vulgaire.

MAXIMES TIRÉES DU LIVRE NOMMÉ CORAL (*a*).

Dieu eſt éternel, & le commencement ou principe de toutes choſes, comme la lettre *A* eſt la premiére de toutes les autres.



Toutes les ſciences ne ſont que vanité à ceux qui n'adorent pas Dieu.

(*a*) Ces maximes ſont extraites d'un manuſcrit précieux apporté de l'Inde par M. de Mondave, ancien Colonel. Le texte eſt d'un côté, & la traduction de l'autre. Ce manuſcrit eſt dépoſé à la Bibliothéque du Roi.

✣

Les bonnes œuvres sont les plus précieuses richesses des hommes.

✣

Heureux ceux auxquels les cinq sens de nature sont soumis.

✣

Le corps est fortifié par les nerfs, l'ame doit l'être par l'amitié.

✣

On est obligé de nourrir son prochain, avec le même soin que l'on nourrit son fils.

✣

Celui qui est humble, & qui se sert de paroles douces & honnêtes, n'a pas besoin de parure ; sa conduite lui en sert.

✣

L'aumône du riz (le pain chez eux) est sans contredit la plus estimée, mais la douceur de la parole la surpasse.

Un homme à qui, dans le tems de ſon affliction, on rend un ſervice, quelque petit qu'il ſoit, fut-il comparable à un grain de moutarde, doit le regarder grand comme un palmier.

Une femme qui conduit la dépenſe de ſa maiſon ſuivant ſes revenus, donne bonne réputation à ſon mari.



Quoique l'origine des femmes ſoit le péché, ſi elles ſe comportent avec pureté & chaſteté, elles ſeront miſes au rang des Dieux.



Il n'y a pas de plus grand pécheur que celui qui deſire la femme de ſon prochain.



Le ſon des inſtrumens de muſique paroît beau à ceux qui n'ont pas entendu le gazouillement de leurs enfans.

✣

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, & lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

✣

Il est grand de pardonner des offenses, il est plus grand de rendre le bien pour le mal.

✣

L'ornement des Grands est d'imiter la juste balance en jugeant les autres.

✣

Celui qui ne vit que pour engraisser son corps, ne peut pas aimer son prochain.

✣

La pénitence est une bonne œuvre, lorsqu'en la faisant, on fait obéir les cinq sens, autrement ce n'est qu'hypocrisie.

✣

Ce ne ſont pas les lampes qui doivent éclairer les Grands, c'eſt la vérité pure & naïve qui leur doit ſervir de lumière.

✣

C'eſt une choſe énorme que de témoigner ſa colère à un ſupérieur, mais l'énormité eſt plus grande de la faire éclater ſur un inférieur.

✣

Nous ne ſommes pas certains de vivre un ſeul jour, cela ne nous empêche pas de ſonger à mille choſes.

✣

Les maux que nous ferons aux autres, nous pourſuivront, ainſi que notre ombre ſuit notre corps.

Préjugés des Indiens contre les Européens.

Les Indiens donnent le nom de *Franguis* à tous les Européens qu'ils

connoissent. Ils ont attaché à ce nom une idée si ignominieuse, que c'est la plus grande insulte qu'un Indien puisse faire à un autre Indien de l'appeller *Frangui*. Il ne faut pas juger de l'aversion de ce peuple, par ce que l'on voit sur la côte où l'habitude l'a familiarisé davantage avec nos mœurs & nos coutumes ; mais c'est dans l'intérieur du pays & au milieu des possessions Indiennes, que l'on découvre aisément tout le mépris que cette nation a pour nous. Un *Frangui*, suivant eux, est un homme sans naissance, puisqu'il n'est lié par les loix d'aucune caste, & que tout lui est indifférent ; un homme sans politesse, parce qu'il ne pratique rien de ce qui constitue chez eux le bel usage & la propreté, comme le bain fréquent, la maniére de manger, l'application du sandal & mille autres petites cérémonies ; enfin ils regardent un Européen comme un

homme ſans délicateſſe, parce qu'il mange du bœuf, & boit du vin. Croiroit-on qu'un Brame ſe laiſſeroit plutôt mourir de faim, que de prendre, dans la plus grande extrêmité, de la nourriture offerte ou préparée par un Européen.

Pour moi, je penſe que ſi les premiers Portugais qui ſe ſont établis dans l'Inde, avoient eu égard au foible de ces peuples, & qu'ils euſſent gardé certains ménagemens, comme de ne point tuer de bœufs en leur préſence, de ne point ſe faire ſervir par des *Parias*, je penſe, dis-je, que les Indiens nous mépriſeroient moins aujourd'hui, & que les Miſſionnaires en euſſent tiré meilleur parti. Le plus grand mal encore & le plus grand obſtacle à la propagation de la Religion Chrétienne dans l'Inde, a été l'intempérance des premiers conquérans; les Indiens regardant comme infâme quiconque s'enivre,

conçurent, dès-lors, pour les Européens, ce mépris qu'ils conservent encore, & qu'ils transmettent de père en fils.

Pour prouver l'horreur que tous les Indiens ont pour l'ivrognerie, on cite une histoire que l'on dit être arrivée à Outrémalour, Pagode située dans le Carnate, & où nous avons eu de tems à autre une petite garnison.

Une jeune Bramine, fille unique d'un père fort riche, devint éperdûment amoureuse d'un soldat François. La violence de sa passion lui fit bientôt franchir tous les préjugés attachés à sa caste; elle l'aborda un jour sur le bord d'un étang écarté, & lui fit l'aveu de ses sentimens avec cette timidité naïve qui rend si bien les expressions de l'ame. Le soldat frappé de la beauté de cette jeune personne, & enchanté de cette bonne aventure, lui fit mille protesta-

tions de l'aimer toujours. Dès ce moment ſa maîtreſſe lui propoſa de quitter l'Inde, & de prendre le chemin de l'Europe où elle le ſuivroit pour ſe marier avec lui ſuivant ſa religion. Le ſoldat héſita d'autant moins, que la jeune perſonne promit de lui fournir aſſez d'argent, non-ſeulement pour obtenir ſa liberté, & acheter ſecrettement tout ce qui ſeroit néceſſaire pour leur voyage, mais encore pour vivre dans l'aiſance le reſte de leurs jours. Elle lui donna rendez-vous pour le lendemain au même endroit, où, en effet, elle lui apporta un petit ſac rempli de pagodes d'or, en lui diſant qu'elle lui en donneroit encore dix fois davantage: le ſoldat qui ne s'étoit jamais vû poſſeſſeur de la centiéme partie de cette ſomme, ne put cacher ſa joie, & eût l'indiſcrétion de laiſſer entrevoir une partie de ſa fortune naiſſante à ſes camarades, qui l'enga-

gèrent à les régaler, & burent, ainsi que lui, outre mesure pendant plusieurs jours de suite. La jeune Bramine allarmée de ne point revoir son amant, ne quittoit presque plus le lieu du rendez-vous; mais un soir qu'elle revenoit de l'étang où son inquiétude l'avoit conduite, elle le rencontra à quelque distance de la Pagode, ayant les yeux égarés & pouvant à peine se soutenir; elle voulut lui parler, mais comme il gesticuloit pour se justifier, il tomba à la renverse. Sa malheureuse amante, conçut tant d'horreur de ce spectacle, qu'elle se retira en laissant échapper quelques larmes. Depuis cet instant, elle n'a jamais reparu dans son pays. On peut juger du regret qu'eût notre soldat, lorsque les fumées du vin eurent fait place à la raison.



Homme qui fait danser les Serpens.

Voyez P. 12

DE QUELQUES PARTICULARITÉS *relatives à l'Hiſtoire naturelle de l'Inde.*

HOMME QUI FAIT DANSER LES SERPENS.

IL feroit preſqu'impoſſible de croire qu'il ſe trouve dans l'Inde des hommes dont le talent conſiſte à apprivoiſer les ſerpens les plus dangereux, & même à les faire danſer au ſon d'un inſtrument, ſi ce fait n'étoit appuyé ſur les témoignages les plus authentiques. Il n'a pas fallu moins que l'évidence pour vaincre mon incrédulité. Je ne ſuis pas le ſeul voyageur qui parle de cette éducation bizarre des ſerpens. Jean-Henri Groſſe en cite un trait, & tous ceux qui ont ſéjourné quelque-tems ſur les côtes de Coromandel ou Malabare, ont pû jouir du même ſpectacle.

Voici celui dont j'ai été témoin oculaire, ainfi que plufieurs de mes camarades. L'armée Françoife étoit campée dans l'enceinte de la fameufe Pagode de Cangivarom, à trente lieues environ de Pondichéry. Plufieurs Officiers de notre brigade avoient fait porter leur lit de camp fous une efpéce de portique terminée par une petite chambre obfcure & inhabitée. Un matin, comme nous nous difpofions à fortir de la Pagode, nous vîmes arriver un homme qui portoit deux paniers ronds au bout d'une perche, & qui nous demanda en langue Maure, fi nous voulions voir danfer des ferpens. Ma curiofité fut vivement piquée, & enchanté d'avoir enfin trouvé l'occafion de la fatisfaire, j'engageai mes camarades à accepter la propofition du Maure. Cet homme, après avoir préludé quelque tems avec fon inftrument, qui pour le fon & la forme reffem-

ble à un flageolet *(a)*, découvrit les paniers. Auſſitôt les ſerpens *(b)* ſe dreſſèrent & ſe mirent à balancer leurs têtes en cadence, tandis que leur conducteur jouoit différens airs. Dès que l'inſtrument ceſſa de ſe faire entendre, ils ſe replièrent en rouleaux dans leurs paniers, & le Maure les couvrit ſur le champ. Comme nous lui donnions quelques piéces d'argent, nous remarquâmes qu'il regardoit avec ſurpriſe du côté de la petite chambre qui étoit dans le fond du portique, & dont l'entrée étoit embarraſſée par une touffe de grandes herbes. Nous lui demandâmes quel pouvoit être le ſu-

(a) On n'apprivoiſe & on ne fait danſer les ſerpens qu'avec cet inſtrument, dont les ſons ont pour ces animaux une vertu attractive.

(b) Ces ſerpens ſont ordinairement de ceux que les Portugais ont nommés *Cobra do Capello*, parce qu'ils ont au-deſſous de la tête qui eſt petite, un cou fort large qui forme une eſpéce de chaperon.

jet de son étonnement. Il s'avança, & après avoir considéré de plus près la nature de ces herbes, il revint en nous disant que, si nous voulions lui donner une pagode d'or, il feroit sortir, en notre présence, un serpent de ces herbes par le charme de son instrument. Il ajouta qu'il y en avoit immanquablement plusieurs dans cet endroit, & que sa présomption étoit fondée sur ce qu'il avoit remarqué parmi ces herbes une espéce que ces animaux aiment beaucoup, & qui indique ordinairement le lieu de leur retraite. Nous soupçonnâmes d'abord de la supercherie dans la proposition de cet homme; mais enfin nous consentîmes à lui donner la pagode d'or, bien déterminés à suivre cette découverte de près. Notre homme s'arma d'un bâton qu'il mit sous son bras, & commença à jouer de son instrument, en s'avançant insensiblement vers la touffe d'herbes. Nous

nous tenions tous derriére lui, afin qu'aucun de ſes mouvemens ne nous échappât. Au bout de dix à douze minutes, comme il enfloit par dégré les ſons de ſon flageolet, nous diſtinguâmes le ſifflement d'un ſerpent, & bientôt nous vîmes paroître ſa tête au-deſſus des herbes. Pour lors le Maure s'approcha doucement, & comme l'animal parut prêt à s'élancer ſur lui, il quitta ſon inſtrument, ſe ſaiſit du bâton qu'il tenoit ſous le bras, & entortilla le ſerpent avec une adreſſe ſurprenante; enſuite il le prit au cou qu'il tint ſerré, & préſenta à l'animal un petit morceau de drap écarlate avec lequel il lui creva la veſſie que la plûpart des ſerpens ont dans la bouche, & qui contient leur venin. Cette opération faite, il mit le ſerpent dans un des paniers, en nous aſſûrant que, ſous peu de jours, il ſeroit auſſi apprivoiſé que les autres.

Il est à remarquer, que, si l'on mettoit une gousse d'ail dans le panier, les serpens ne danseroient pas, tant qu'ils en sentiroient l'odeur. Cette singularité ne peut provenir que de l'antipathie que ces animaux ont, sans doute, pour cette plante.

Arbre qui se reproduit, nommé l'arbre de racine.

Cet arbre est un des plus curieux qu'il soit possible de voir. Sa tige s'éléve d'abord comme celle des autres arbres, ensuite ses plus longues branches se recourbent jusqu'à terre, & s'y attachent par les filamens qui deviennent des racines. Le suc qu'elles reçoivent de leur père nourricier, les font redresser & bientôt former un second arbre. Les principales branches de celui-ci retombent comme celles du premier, prennent racine, se relèvent & ainsi suc-

ceſſivement; ce qui forme des allées en berceaux fort agréables & très-ombragées. Un ſeul de ces arbres ſuffit pour garnir, avec le tems, un terrein de quinze à vingt toiſes.

L'ANIMAL APPELLÉ HONTEUX.

Les Portugais l'appellent *Bicho-Vergonhonſo*, ce qui veut dire animal honteux. Ce nom lui a été donné parce qu'il ſe cache & qu'il ſe met en boule comme un hériſſon. Il a le corps couvert d'écailles très-fortes, de la grandeur d'un écu. Ses pattes de devant ſont garnies d'ongles pointus & longs d'un doigt, avec leſquels il gratte la terre, & fait ſon terrier. Sa tête ſe termine en pointe, & ſa bouche eſt fort étroite; il ſe tient dans les bois & dans les endroits où il y a beaucoup de fourmilières. Pour prendre les inſectes dont il ſe nourrit, il ſe ſert de ſa langue qui eſt très-gluante. Lorſqu'il ſe met en boule,

il porte sa tête sous le ventre, & replie sa queue sur le dos. Il est impossible de le dérouler avec les mains; ce n'est qu'en lui jettant de l'eau que l'on vient à bout de le faire déployer. Cet animal a cela de particulier, qu'aux deux côtés de l'estomac, sont pendues deux bourses remplies de petits vers longs de deux pouces, & aussi minces qu'une chanterelle.

SINGES.

Ces animaux sont si communs dans l'Inde, que, dans plusieurs villages, les toits des maisons en sont couverts. Ils incommodent beaucoup les habitans; mais leur respect pour la métempsycose ne leur permet pas de leur faire aucun mal; ils se croient au contraire obligés de les nourrir. Pour cet effet ils les appellent dans la cour à certaines heures du jour, & leur jettent, soit du riz, soit des fruits que ces animaux aiment beau-

coup, comme bananes, gouyaves, mangues, &c. Ces ſinges ſont ſi accoutumés à la voix de leurs bienfaiteurs qu'ils accourent ſur le champ, & il eſt curieux de les voir s'accroupir en rond pour faire leur repas. Mais pour jouir de ce ſpectacle, il faut ſe cacher; la vûe ſeule d'un étranger les effaroucheroit. J'ai ſouvent été à la chaſſe de ces animaux dans une aldée près d'Arcate, capitale de la Nababie du même nom. Pour les tirer plus ſûrement, je me poſtois au coin d'une rue, & je profitois de l'inſtant qu'ils paroiſſoient ſur les toits où ils courent ordinairement les uns après les autres, & où le moindre bruit dans la rue les attire ſur le bord.

Les femelles ne font jamais qu'un petit qu'elles portent ſous leur ventre, où il s'attache en paſſant ſes pattes pardeſſus le dos de la mère, & celle-ci court avec ce fardeau auſſi le-

stement que si elle n'en avoit pas.

Les singes qui viennent de l'île de Sumatra, sont de la plus grosse espéce. Il y en a qui ont jusqu'à quatre pieds de haut. Leur colère, ainsi que leur passion pour les femmes, sont également à craindre. On en citoit à Pondichéry un exemple qui manqua avoir les suites les plus malheureuses. Un de ces gros singes qui étoit enchaîné dans une loge derriére la principale porte d'une maison, s'avisa, un jour qu'une jeune négresse entroit dans la cour & passoit par mégarde trop près de la loge, de la saisir par ses vêtemens, & de l'entraîner avec violence. Déja il la dépouilloit & se mettoit en devoir d'assouvir sa brutalité, quand les cris de la jeune fille, qui alloit succomber aux efforts du satyre, attirèrent plusieurs domestiques armés. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que l'on vint à

bout

bout de la délivrer, l'animal furieux de ſe voir enlever ſa proie, bleſſa pluſieurs perſonnes, & on fut obligé, quelques jours après, de le tuer, parce que, depuis cet inſtant, il n'étoit plus poſſible à qui que ce fût de l'aborder impunément.

HOMME DES BOIS.

On appelle homme des bois une claſſe de ſinges qui tient beaucoup plus de l'eſpéce humaine que les ſinges ordinaires. On prétend que ces hommes des bois tirent leur origine du mélange horrible d'un ſinge avec une négreſſe. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur reſſemblance étonnante avec notre eſpéce : ils marchent quelquefois droit ainſi que nous, ſemblent comprendre ce qu'on leur dit, & ne ſont point farouches comme la plûpart des autres ſinges; d'ailleurs ils ont beaucoup d'adreſſe & de légéreté;

mais on les voit toujours tristes. On diroit qu'ils sont honteux de leur existence. J'en ai vu qui pleuroient presque sans cesse. On m'a assuré qu'il y en avoit eu un dans une maison de Pondichéry qui aimoit beaucoup le café, & qui venoit chaque jour en boire une tasse à la table de son maître. Les femelles ont le sein placé & formé comme les femmes; elles sont plus petites que les mâles qui n'ont guères que deux pieds & demi de hauteur, & elles éprouvent, ainsi que les femmes, des pertes périodiques.

Rats Palmistes.

Le rat palmiste est une espéce de petit écureuil gris & rayé de noir. Il grimpe sur les arbres, & saute de branche en branche avec la même légéreté que celui-ci. On en trouve quantité sur les grands chemins. Ils sont nommés palmistes, parce qu'ils

ſe tiennent ſur les palmiers préférablement à tout autre arbre. Ils ne ſe nourriſſent que de fruits.

CAYMANS.

Le cayman eſt, à peu de choſes près, l'animal que nous connoiſſons ſous le nom de crocodile. Comme lui, il eſt vorace, & s'il attaque un homme, peut d'un coup de dents lui emporter un membre. On n'en voit guères que dans les foſſés des principales fortereſſes des Princes Indiens, où ils les nourriſſent pour la ſûreté de la place. Dans le tems que j'étois à Arcate, j'en vis un à fleur d'eau qui me parut avoir ſept à huit pieds de long. Les Indiens ont une grande frayeur de ces animaux, & regardent comme preſque imprenables les places dont les foſſés en ſont remplies.

Salamandres.

Ce que l'on nomme dans l'Inde salamandre, est une espèce de lézard de couleur rougeâtre, & long d'un pied entre queue & tête. On en trouve difficilement. J'en ai mangé une seule fois; la chair en est fort délicate & très-blanche; elle passe d'ailleurs pour un excellent antiscorbutique.

Scorpions.

Le scorpion est si connu, que je me dispenserai d'en faire la description. Il y en a de deux espéces dans l'Inde. Les uns sont appellés scorpions domestiques & les autres scorpions de roche. Ceux-là sont petits, blancs, & ne se trouvent que dans les maisons. Ceux-ci, au contraire, sont noirs, de la grosseur d'une écrevisse, & se tiennent ordinairement entre les pierres. La piquûre des pre-

miers n'eſt point dangereuſe ; mais celle des ſeconds eſt quelquefois mortelle. Les Indiens ont une pierre, qu'ils appellent la pierre de ſcorpion, & qui eſt un ſpécifique immanquable contre la piqûre de ces animaux. Lorſque quelqu'un a été piqué, on applique ſur le champ cette pierre à la bleſſure ; ſi la pierre eſt bonne, elle doit tenir, malgré les efforts que l'on peut faire pour la ſecouer. Dès qu'elle a ſuccé le venin, elle tombe d'elle-même, & pour la purifier, on la jette dans un verre plein d'eau où, après quelques minutes, elle excite de petits bouillonnemens. On vend beaucoup de ces pierres fauſſes ; mais comme les véritables ſont fort chères, les gens prévenus n'en achetent qu'après qu'un Indien en a éprouvé la vertu ſur lui-même, en ſe faiſant piquer à la main par un de ces gros ſcorpions que ces Mar-

chands portent toujours dans de petits sacs de peau, pour servir à cette expérience. Quelques informations que j'ai pu faire, je n'ai découvert autre chose touchant cette pierre, sinon que c'est une composition de matiéres rares & précieuses. Sa forme est un petit ovale; elle est de couleur jaspée & a environ huit lignes d'épaisseur.

ÉLÉPHANS.

Tant de voyageurs ont parlé de l'éléphant, que je ne m'arrêterai point à dépeindre sa figure, ni sa grosseur, ni la maniére dont il fléchit le genouil pour donner plus de facilité à le charger, & comment il léve la jambe pour que son cornac (ou conducteur) puisse monter plus aisément sur lui. Si l'on veut consulter le onziéme volume de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, on y trouvera une ample description de

cet animal, enrichie des notes les plus curieuſes, communiquées en partie par M. de Buſſy qui a réſidé pluſieurs années dans les Etats du Roi de Golconde.

On ne peut diſconvenir en général que l'éléphant ne ſoit de tous les animaux celui qui a le plus de ſagacité, d'intelligence, & j'oſerois dire de raiſon. On cite de lui des traits qui pourroient ſervir d'exemple à l'humanité.

Tout le monde a été témoin à Pondichéry de la reconnoiſſance étonnante d'un éléphant qui, avec ſa trompe, défendit ſon bienfaiteur contre toute une patrouille. Il ſemble que l'éléphant entende tout ce qu'on lui dit. Veut-on l'engager à rendre un ſervice pénible & extraordinaire, il faut lui parler avec douceur, le flatter, lui détailler les raiſons de néceſſité, & ſur-tout lui pro-

mettre de l'araque (*a*) ou quelques fruits qu'il aime beaucoup. On a vû de ces animaux ſe laiſſer charger, en pareil cas, de fardeaux énormes, & ſuccomber enſuite à leur courage par l'épuiſement total des forces. Mais il eſt dangereux de ne pas remplir les promeſſes qu'on leur a faites, ou de les maltraiter de paroles. Parmi les éléphans que l'on avoit coutume de mener boire à l'étang de Vilenour, il y en avoit un, le plus petit de tous, à qui un cordonnier diſoit mille injures toutes les fois qu'il paſſoit devant ſa boutique. L'animal ne ſçachant comment ſe venger de cet homme qui étoit à l'abri, remplit un jour ſa trompe d'eau & l'en inonda en paſſant.

La nourriture ordinaire de l'élé-

(*a*) Liqueur diſtillée avec des cannes de ſucre, auſſi forte que l'eau-de-vie.

phant eſt du riz cuit mêlé avec du beurre fondu qu'on nomme *mantèque*; il aime ſur-tout les feuilles de bananier (*a*) & une eſpéce de glayeuls qui croît au bord des étangs. On peut juger par la groſſeur de cet animal (*b*) de la quantité prodigieuſe de vivres qu'il conſomme. Lorſqu'il mange des feuilles d'arbres, il a ſoin de les bien ſecouer pour qu'il n'y reſte pas de ſable ni d'inſectes.

Je terminerai ces notes ſur l'éléphant par un trait de ſon diſcernement. On a ſouvent vû à Pondichéry de ces animaux fléchir le genouil pour une piéce d'argent qu'on leur jettoit, la ramaſſer enſuite avec leur trompe, mener leur conducteur au bazard (lieu où ſe tient le marché) laiſſer tomber l'argent devant une

---

(*a*) Figuier des Indes.

(*b*) J'en ai vû qui avoient juſqu'à quinze pieds de haut & qui étoient gros à proportion.

marchande, attendre patiemment qu'elle donnât la quantité de fruit convenable pour le prix, en présenter d'abord au conducteur & se contenter de ce que celui-ci ne vouloit pas.

CHAMEAUX, DROMADAIRES, BUFFLES.

Le chameau est si connu, que je me dispenserai de dépeindre sa figure. Cet animal est très-commun dans toute l'Asie. On ne s'en sert que pour porter des fardeaux. On le fait mettre à genoux, pour recevoir sa charge, & dès qu'il sent qu'elle est proportionnée à ses forces, il se releve de lui-même, & il seroit difficile alors d'ajoûter à sa charge la moindre chose qui en augmentât la pesanteur. La chair du chameau est très-estimée des Maures; ils ne s'en régalent guéres qu'à l'occasion de

quelque fête ſolemnelle, ou d'un mariage. Encore n'y a-t-il que les grands Seigneurs qui faſſent cette dépenſe.

Le dromadaire eſt en général plus petit que le chameau. Il eſt très-propre à la courſe, & peut, ſans s'arrêter, faire cinquante lieues de ſuite. Les couriers que les Princes Indiens s'envoient réciproquement ſont ordinairement montés ſur des dromadaires. Le trot de cet animal eſt ſi rude qu'il donne les plus violens maux de cœur aux conducteurs encore novices. Il eſt curieux de le voir dans ſa courſe arracher des branches d'arbres, & en ſéparer les feuilles qu'il mange ſans ralentir ſa marche.

Le buffle reſſemble au bœuf, à cela près qu'il a les cornes beaucoup plus grandes & renverſées ſur le dos. Les Indiens ne ſe ſervent pour labourer leurs champs que de buffles ; ces animaux ſont en général fort hi-

deux, n'ayant que très-peu de poils ſur une peau noire & huileuſe. Les femelles donnent beaucoup de lait; mais d'une qualité inférieure à celui de nos vaches. On n'en boit preſque point d'autre dans la plùpart des Provinces de l'Inde.

CHIENS MARONS.

Le chien maron eſt une eſpéce de mouton ſauvage qui a le poil long & liſſe. Sa queue eſt très-petite; mais le reſte du corps reſſemble aſſez à celui d'un mouton. Il paît la nuit dans les prairies ſur le bord des bois. Son bêlement approche du cri de l'homme ; ce qui a quelquefois occaſionné des alarmes parmi les gardes avancées d'Européens nouvellement débarqués, qui s'imaginoient que des troupes d'Indiens venoient les attaquer.

On mange de ces chiens marons

au défaut de moutons qui ſont très-rares ; mais la chair n'en eſt pas à beaucoup près auſſi bonne. On eſt venu à bout de former des troupeaux de chiens marons qui ſuivent les armées.

CHEVAUX.

Les chevaux dont on ſe ſert dans l'Inde , ſont de pluſieurs eſpéces. Ceux dont on fait le plus de cas , viennent de l'Arabie & de la Perſe. Les Maures n'épargnent ni ſoins , ni dépenſes pour s'en procurer de race ancienne & qui n'ait point dégénéré. Les chevaux Perſans méritent ſurtout la préférence. A la taille la plus noble , au regard le plus fier, ils joignent la légéreté du cerf , la vivacité la plus grande , & un courage naturel qui les rend propres à la guerre. J'ai vû de ces chevaux qui coûtoient dix mille roupies (vingt-

quatre mille livres.) La maniére dont on les panse, & dont on les nourrit, est totalement différente de celle que nous connoissons. Au lieu de les étriller, on les masse, c'est-à-dire, qu'on leur presse la chair, les nerfs, les jambes, & même les pieds qu'on leur leve l'un après l'autre, ce qui les délasse beaucoup plus vîte. Chaque cheval a deux hommes pour le servir; le premier, que l'on nomme *Cavalleiro*, le panse, lui met la selle & le suit même à la course; le second, appellé *Herbeïro*, n'a d'autre fonction que de couper chaque jour deux bottes d'herbe fraîche (*a*) pour la nourriture du cheval. On ne donne ni paille, ni foin aux chevaux. Ce qui leur tient lieu d'avoine, est

(*a*) La rareté des prairies ne permet pas de faire du foin, & souvent on a beaucoup de peine à trouver de l'herbe.

une eſpéce de petites féves (*a*) que l'on fait cuire ſouvent avec du beurre & qu'on leur donne enſuite dans un ſac. Une autre particularité, c'eſt qu'on les purge preſque toutes les ſemaines. On appelle cette médecine *maſſalle*; elle conſiſte en une boule qu'on les force d'avaler, & qui eſt compoſée de ſaffran, d'ail & de beaucoup d'autres drogues échauffantes. Le cheval qui a pris un *maſſalle*, reſte trois heures ſans manger ni boire, les Indiens prétendent que ce ſoin eſt néceſſaire pour entretenir l'appétit des chevaux & leur donner une nouvelle vivacité, que les trop grandes chaleurs leur feroient perdre ſans cela.

Les chevaux Arabes ſont moins légers que les Perſans; mais plus propres à un voyage de long cours.

(*a*) On appelle ces féves *couloux*. On en donne environ une pinte à chaque cheval.

On voit encore dans l'Inde une espéce de chevaux excellens, mais petits, dont la race vient d'Achem. Ils ont un amble naturel & si vif qu'il équivaut au petit galop des autres chevaux; ils sont de plus infatigables & peuvent faire communément trente lieues par jour.

On ne connoît point dans l'Inde les chevaux Hongres; ils succomberoient nécessairement aux fatigues excessives causées en grande partie par les chaleurs. C'est aussi par la même considération qu'il n'y a que peu d'écuries, & que les chevaux sont toujours tenus à l'air, les deux pieds de derriére attachés par une longue corde à des piquets.

Les chevaux originaires de la côte de Coromandel sont petits, malfaits, mais propres à la course. Ils vivent, ainsi que les autres, jusqu'à vingt-cinq & trente ans. J'en ai vû de ce

dernier âge que l'on montoit encore & qui donnoient des marques de vigueur.

GIBIER ET CHASSE.

On trouve dans l'Inde à-peu-près le même gibier qu'en France, avec cette différence que les liévres ſont moins communs & plus petits, & que la perdrix a auſſi moins de fumet. En revanche les beccaſſines dont toute la côte de Coromandel abonde, ſont plus groſſes & plus délicates que celles que nous mangeons en Europe. Du côté de Trichenapali & dans tous les lieux marécageux, il y a beaucoup de canards ſauvages, du même plumage à-peu-près que les nôtres. On trouve auſſi quelques pluviers dorés dont on fait le plus grand cas par leur rareté ſeule. Les étangs des environs d'Arcate ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de ſarcelles, que

les Maures prennent aux filets & vendent à vil prix.

Les forêts de l'Inde sont communément peuplées de cerfs rayés de noir, tels que l'on en a vûs à la Ménagerie de Versailles, de bœufs sauvages de couleur grisâtre, & de cabris, espéce de chévres sauvages, qui cherchent toujours les lieux escarpés. Ce n'est qu'en remontant vers le nord que l'on trouve des animaux féroces, comme tigres, rhinocéros *(a)* &c. On voit cependant quelques tigres dans la partie du sud de la presqu'île, mais ils se tiennent

---

(a) Les Portugais appellent le rhinocéros le moine des Indes, parce que le derriére de sa tête est enveloppé d'un capuchon applati. Tout le monde sçait que cet animal tire son nom d'une corne qu'il a sur le nez. Sa peau est sans poil & disposée en forme d'écailles très-dures. Sa queue est fort courte, & on diroit qu'il a ses jambes dans des espéces de bottes. Il est au surplus fort léger à la course.

dans les lieux élevés & loin des peuplades.

La chaſſe eſt libre dans l'Inde. Il n'exiſte point de loi qui la permette ni qui la défende. Au ſurplus il n'y a parmi les naturels du pays que les grands Seigneurs (*a*) qui prennent quelquefois ce divertiſſement. Ceux qui croient à la métempſycoſe regardent comme une action barbare de troubler les animaux dans leurs paiſibles retraites, & de les pourſuivre avec une fureur meurtrière. C'eſt encore une des raiſons des préjugés que les Indiens ſe ſont formés contre les Nations Européennes. Un Brame qui laboure tranquillement le champ de

---

(*a*) On ne voit guères que les Princes Maures qui aillent à la chaſſe, & c'eſt toujours à cheval. Leur maniére de prendre le cerf eſt de le pourſuivre juſqu'à ce que l'animal ſoit fatigué, alors on forme une enceinte & on le tue à coup de lance.

ses pères, jette un cri d'horreur & s'enfuit à la vûe d'une perdrix qui tombe sous le coup du chasseur. Au reste il est presqu'impossible pour les Européens de chasser avec agrément, parce que les chiens même de la meilleure race que l'on a transportés dans l'Inde, n'ont plus de nez, & ne sont par conséquent propres ni à la quête, ni à l'arrêt.

FRUITS.

On ne connoît dans l'Inde aucun fruit de l'espéce de ceux qui croissent en Europe; mais on est bien dédommagé de cette privation par l'abondance de ceux qui sont particuliers au sol Indien.

Les plus précieux sont les mangues, les gouyaves, les papayes, les ananas, &c. La mangue sur-tout est le plus délicat & le plus sain de tous les fruits. C'est une espéce de grosse poire

dont la peau eſt tout-à-fait verte, & la chair d'un jaune tirant ſur le rouge. Quoique filandreuſe, elle rend beaucoup de jus & eſt d'un goût exquis. La propriété de ce fruit eſt de purifier la maſſe du ſang. On en peut manger beaucoup ſans crainte d'en être incommodé. Le noyau eſt de la groſſeur d'un œuf de pigeon, un peu plat, & extrêmement dur lorſqu'il a ſéché.

La gouyave eſt de la groſſeur d'un abricot, rouge en dedans, & ayant beaucoup de pepins. On fait grand cas de ce fruit mis en compotes pour la dyſſenterie.

La papaye reſſemble au melon pour la forme & la groſſeur : la chair en eſt, ainſi que la peau, de couleur de citron. Ce fruit eſt très-rafraîchiſſant ; mais il eſt dangereux d'en manger beaucoup.

Je ne parlerai pas de l'ananas ; il

est aussi connu à présent en Europe qu'il est commun dans l'Inde.

Poissons.

Les rivieres de l'Inde sont extrêmement poissonneuses, ainsi que les parages qui bordent la côte. Je n'entreprendrai pas de détailler les différentes espéces de poissons ; je me bornerai seulement à citer le *Pêche-Madame* (*a*), le plus délicat des mets dans ce genre. C'est un poisson de la longueur d'un petit merlan, mais encore plus blanc, plus léger, & d'un goût admirable.

Le poisson est la principale nourriture des Indiens de basse caste. Ils le salent, le font sécher au soleil & le mangent ensuite grillé avec du riz

(*a*) Le premier mot se prononce ainsi par corruption de *peixo*, expression Portugaise qui signifie poisson.

ſec. C'eſt le régime que l'on recommande aux Européens attaqués de la dyſſenterie.

Conclusion de cet Ouvrage.

Il faudroit des volumes entiers pour entrer dans un détail particulier de tout ce qui concerne la religion, les mœurs & les coutumes des Indiens, ainſi que la partie d'Hiſtoire Naturelle qui appartient à leur climat. Je me ſuis contenté d'en préſenter un tableau raccourci, ou plutôt une eſquiſſe ſous le nom d'*Eſſais hiſtoriques*. Mon exemple encouragera, ſans doute, quelques voyageurs plus éclairés & plus profonds obſervateurs, à perfectionner un ouvrage dont je n'ai fait que tracer le projet. Il eſt plus intéreſſant, que l'on ne penſe, que nous connoiſſions particuliérement un pays où, avec une bonne adminiſtration, nous nous

creuserions une source intarissable de richesses. Une étude approfondie du caractère des habitans & des différens intérêts qui lient ou divisent leurs Souverains, mettroit en même-tems notre nation à portée de tirer avantage de l'existence de ces peuples, des productions de leur sol & de former des établissemens durables dans ces climats.

FIN.

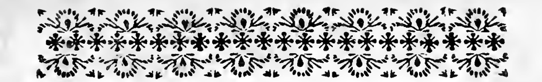


TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES.

A.

B

S

T

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier ce Manuſcrit, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher la publication. A Paris, ce 4 Décembre 1768.

Signé BOUDOT.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, Fils, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public: *Le Manuel du jeune Chirurgien, par M. Nicolas; Eſſais Hiſtoriques ſur l'Inde, précédés d'un Journal de Voyages & d'une Deſcription Géographique de la Côte de Coromandel, par M. De la Flotte; Mélanges de Littérature Orientale, traduits de différens Manuſcrits Turcs, Arabes & Perſans, par M. Cardonne, Profeſſeur de Langue Arabe au College Royal*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer leſ-

dits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *six années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copies à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier-Garde des Sceaux de France, le Sr DE MAUPEOU;

qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenu pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi vingt-uniéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-quatriéme. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1019, *fol.* 706, *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris, ce* 30 *Juin* 1769.

Signé KNAPEN, *Adjoint.*

DE L'IMPRIMERIE DE PH. D. PIERRES, Imprimeur ordinaire du Grand-Conſeil du Roi.